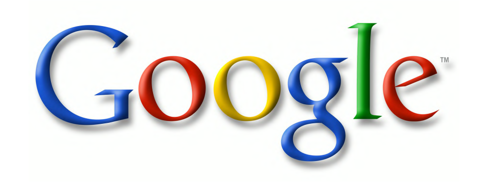
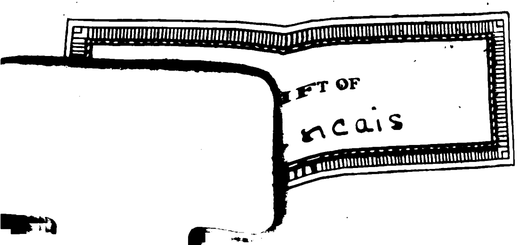



IFT OF
ncais



PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome treizieme.

Vie de MOLIERE, précédée de son Portrait, et suivie du Catalogue de ses Pieces.

L'Étourdi.

Le Dépit amoureux.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.


MOLIERE
né à Paris en 1620 mort en 1673
Mignard pinx.
R. Delvaux Sculp.

VIE DE MOLIERE,

PAR VOLTAIRE.

LE goût de bien des Lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devroit remplir que peu de pages, sont cause que l'Histoire des Hommes célebres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, et des contes populaires, aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs Ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine, faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte Histoire de la Vie de Moliere. On ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté; et on ne hasardera sur ses Ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du Public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les pilliers des Halles. Son pere, Jean-Baptiste Poquelin, Valet-de-chambre Tapissier chez le Roi, Marchand Frippier, et Anne Boutet, sa mere, lui donnerent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinoient. Il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parens obtinrent, pour lui, la survivance de leur charge chez le Roi; mais son génie l'appeloit ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux Arts les ont cultivés malgré leurs parens, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avoit un grand-pere qui aimoit la Comédie, et qui le menoit quelquefois à l'Hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa. Il pressa son grand-pere d'obtenir qu'on le mît au Collége, et il arracha enfin le consentement de son pere, qui le mit dans une pension, et l'envoya externe

aux Jésuites, avec la répugnance d'un Bourgeois qui croyoit la fortune de son fils perdue s'il étudioit.

Le jeune Poquelin fit au Collége les progrès qu'on devoit attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années. Il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon, premier Prince de Conti, qui, depuis, fut le Protecteur des Lettres et de Moliere.

Il y avoit alors dans ce Collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde; c'étoit Chapelle et Bernier. Celui-ci connu par ses voyages aux Indes; et l'autre célebre par quelques vers naturels et aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'Auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenoit un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel; et, pour lui donner de l'émulation, il faisoit étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étoient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un Précepteur ordinaire et pris au hasard, comme tant de peres

en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célebre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé, de bonne-heure, le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Jamais plus illustre Maître n'eut de plus dignes Disciples. Il leur enseigna sa Philosophie d'Epicure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avoit, au moins, plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école, et n'en avoit pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du Collége, il reçut de ce Philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son pere étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du Roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la Comédie, qui l'avoit déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le Théatre commençoit à fleurir alors. Cette

partie des Belles-Lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un État, quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avoit point de Comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs alloient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouoient les Pieces de Hardy, de Montchrétien, ou de Baltazar Baro. Ces Auteurs leur vendoient leurs Ouvrages dix écus piece.

Pierre Corneille tira le Théatre de la barbarie et de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premieres Comédies, qui étoient aussi bonnes pour son siecle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une Troupe de Comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du Cardinal de Richelieu pour les Spectacles mit le goût de la Comédie à la mode; et il y avoit plus de sociétés particulieres qui représentoient alors que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avoient du talent pour la déclamation. Ils jouoient au fauxbourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres. On l'appela *l'illustre Théatre*.

On voit par une Tragédie de ce tems-là, intitulée, *Artaxerce*, d'un nommé Magnon, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur *l'illustre Théatre*.

Ce fut alors que Poquelin sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois Comédien et Auteur, et de tirer de ses talens de l'utilité et de la gloire.

On sait que chez les Athéniens les Auteurs jouoient souvent dans leurs Pieces, et qu'ils n'étoient point déshonorés pour parler avec grace en public, devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée que retenu par les préjugés de son siecle. Il prit le nom de Moliere, et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des Comédiens d'Italie, et de ceux de l'Hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille étoit Le Grand, s'appeloit Belleville, dans la Tragédie, et Turlupin dans la farce; d'où vient le mot de turlupinage. Hugues Gueret étoit connu, dans les Pieces sérieuses, sous le nom de Fléchelles; dans la farce, il jouoit toujours un certain rôle qu'on appeloit Gautier-Garguille. De même, Arlequin et Scaramouche n'étoient con-

nus que sous ce nom de Théatre. Il y avoit déja eu un Comédien appelé Moliere, Auteur d'une Tragédie de *Polixene.*

Le nouveau Moliere fut ignoré pendant tout le tems que durerent les guerres civiles en France. Il employa ces années à cultiver son talent, et à préparer quelques Pieces. Il avoit fait un Recueil de scenes Italiennes, dont il faisoit de petites Comédies pour les Provinces. Ces premiers essais, très-informes, tenoient plus du mauvais Théatre Italien, où il les avoit pris, que de son génie, qui n'avoit pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc, pour la Province, *Le Docteur amoureux*, *Les trois Docteurs rivaux*, *Le Maître d'Ecole*; Ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux Pieces de Moliere dans ce genre; l'une est *Le Médecin volant*; et l'autre, *La jalousie de Barbouillé.* Elles sont en prose, et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidens de la premiere qui nous sont conservés dans *Le Médecin malgré lui*; et on

trouve dans *La jalousie de Barbouillé* un canevas quoiqu'informe, du troisieme acte de *Geor Dandin.*

La premiere Piece réguliere, en cinq actes qu'il composa, fut *L'Etourdi.* Il représenta cett Comédie à Lyon, en 1653. Il y avoit dans cett ville une Troupe de Comédiens de campagne qui fut abandonnée dès que celle de Molie parut.

Quelques Acteurs de cette ancienne Troupe joignirent à Moliere, et il partit de Lyon poi les États de Languedoc, avec une Troupe asse complette, composée principalement de de freres, nommés Gros-René, de Duparc, d'u Pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la Dupar de la Béjart et de la de Brie.

Le Prince de Conti, qui tenoit les États Languedoc à Béziers, se souvint de Molie qu'il avoit vu au Collége; il lui donna une pı tection distinguée. Il joua devant lui *L'Etour Le Dépit amoureux* et *Les Précieuses ridicules.*

Cette petite Piece des Précieuses, faite Province, prouve assez que son Auteur n'av

eu en vue que les ridicules des Provinciales; mais il se trouva depuis que l'Ouvrage pouvoit corriger et la Cour et la Ville.

Moliere avoit alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit *Le Cid.* Il est bien difficile de réussir, avant cet âge, dans le genre dramatique, qui exige la connoissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le Prince de Conti voulut alors faire Moliere son Secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du Théatre François Moliere eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au Prince et au Comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les Provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le Prince de Conti lui donna accès auprès de MONSIEUR, frere unique du Roi Louis XIV. MONSIEUR le présenta au Roi et à la Reine Mere. Sa Troupe et lui représenterent, la même année, devant leurs Majestés, la Tragédie de *Nicomede*, sur un Théatre élevé par ordre du Roi, dans la salle des Gardes du vieux Louvre.

Il y avoit depuis quelque tems des Comédiens établis à l'Hôtel de Bourgogne. Ces Comédiens assisterent au début de la nouvelle Troupe. Moliere, après la représentation de *Nicomede*, s'avança sur le bord du Théatre, et prit la liberté de faire au Roi un discours, par lequel il remercioit Sa Majesté de son indulgence, et louoit adroitement les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, dont il devoit craindre la jalousie. Il finit en demandant la permission de donner une Piece d'un acte, qu'il avoit jouée en Province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes Pieces, étoit perdue à l'Hôtel de Bourgogne. Le Roi agréa l'offre de Moliere, et l'on joua dans l'instant *Le Docteur amoureux*. Depuis ce tems, l'usage a toujours continué de donner de ces Pieces d'un acte, ou de trois, après les Pieces de cinq.

On permit à la Troupe de Moliere de s'établir à Paris. Ils s'y fixerent, et partagerent le Théatre du petit Bourbon avec les Comédiens Italiens, qui en étoient en possession depuis quelques années.

La Troupe de Moliere jouoit sur le Théatre

les

les Mardis, les Jeudis et les Samedis, et les Italiens les autres jours.

La Troupe de l'Hôtel de Bourgogne ne jouoit aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avoit des Pieces nouvelles.

Dès-lors, la Troupe de Moliere prit le titre de *la Troupe de Monsieur*, qui étoit son Protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du Palais-Royal. Le Cardinal de Richelieu l'avoit fait bâtir pour la représentation de *Mirame*, Tragédie, dans laquelle ce Ministre avoit composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la Piece pour laquelle elle fut bâtie; et je suis obligé de remarquer, à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun Théatre supportable; c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes Pieces sont en France, et les belles salles en Italie. (1)

(1) Nous nous sommes bien corrigés à cet égard, depuis 1736, que cette Vie de Moliere a été écrite, et les Italiens ont fort peu de choses à nous reprocher présentement sur les salles de Spectacles.

La Troupe de Moliere eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son Chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le Privilége de l'Opera, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire, en quinze années de tems, il donna toutes ses Pieces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas. Il avoit une volubilité dans la voix, et une espece de hoquet, qui ne pouvoit convenir au genre sérieux, mais qui rendoit son jeu comique plus plaisant. La femme (1) d'un des meilleurs Comédiens que nous ayions eus, a donné ce portrait-ci de Moliere.

« Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre. Il » avoit la taille plus grande que petite, le port » noble, la jambe belle. Il marchoit gravement, » avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche » grande, les levres épaisses, le teint brun, les » sourcils noirs et forts, et les divers mouvemens

(1) Marie-Angélique Gassaud du Croisy, femme de Paul Poisson.

» qu'il leur donnoit, lui rendoient la physiono-
» mie extrêmement comique. A l'égard de son
» caractere, il étoit doux, complaisant, géné-
» reux. Il aimoit fort à haranguer; et quand il
» lisoit ses Pieces aux Comédiens, il vouloit
» qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des
» conjectures de leur mouvement naturel. »

Moliere se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans, et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le Public, en lui faisant connoître la bonne Comédie, à le juger lui-même très-sévérement. Les mêmes Spectateurs qui applaudissoient aux Pieces médiocres des autres Auteurs, relevoient les moindres défauts de Moliere, avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; et le moindre défaut d'un Auteur célebre, joint avec les malignités du Public, suffit pour faire tomber un bon Ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* et *Les Plaideurs*, de Racine, furent si mal reçus; voilà pourquoi *L'Avare*, *Le Misantrope*, *Les Femmes Savantes*, *L'Ecole des Femmes*, n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avoit un goût naturel et l'es-

prit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent, par son approbation, la Cour et la Ville aux Pieces de Moliere. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son Maître pour bien juger. Moliere eut des ennemis cruels, sur-tout les mauvais Auteurs du tems, leurs Protecteurs et leurs cabales. Ils susciterent contre lui les dévots. On lui imputa des livres scandaleux. On l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avoit joué que les vices, en général; et il eût succombé sous ces accusations, si ce même Roi, qui encouragea et qui soutint Racine et Despréaux, n'eût pas aussi protégé Moliere.

Il n'eut, à la vérité, qu'une pension de mille livres, et sa Troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses Ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter. Ce qu'il retiroit du Théatre, avec ce qu'il avoit placé, alloit à trente mille livres de rente; somme qui, en ce tems-là, faisoit presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avoit auprès du Roi paroît assez par le Canonicat qu'il obtint pour le fils

de son Médecin. Ce Médecin s'appeloit Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du Roi : « Vous avez un Médecin, dit le Roi à » Moliere ; que vous fait-il ? Sire, répondit Mo» liere, nous causons ensemble : il m'ordonne » des remedes ; je ne les fais point, et je guéris. »

Il faisoit de son bien un usage noble et sage. Il recevoit chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonsacs, les Desbarreaux, &c. qui joignoient la volupté et la philosophie. Il avoit une maison de campagne à Auteuil, où il se délassoit souvent, avec eux, des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le Maréchal de Vivonne, connu par son esprit et par son amitié pour Despréaux, alloit souvent chez Moliere, et vivoit avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeoit de lui qu'il le vînt voir souvent ; et disoit qu'il trouvoit toujours à apprendre dans sa conversation.

Moliere employoit une partie de son revenu en libéralités, qui alloient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle, dans d'autres hommes, des cha-

rités. Il encourageoit souvent par des présens considérables de jeunes Auteurs qui marquoient du talent. C'est peut-être à Moliere que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortoit de Port-Royal, à travailler pour le Théâtre, dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la Tragédie de *Théagène et Cariclée*; et quoique cette Piece fût trop foible pour être jouée, il fit présent au jeune Auteur de cent louis, et lui donna le plan des *Freres ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même-tems, c'est-à-dire, en *1661*, Racine ayant fait une Ode sur le mariage de Louis XIV, Colbert lui envoya cent louis au nom du Roi.

Il est très-triste pour l'honneur des Lettres, que Moliere et Racine aient été brouillés depuis. De si grands génies, dont l'un avoit été le bienfaiteur de l'autre, devoient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme, qui, par la supériorité de ses talens et par les dons singuliers qu'il avoit reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'étoit le Comédien Ba-

ron, qui a été unique dans la Tragédie et dans la Comédie. Moliere en prit soin, comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un Comédien de campagne, que la pauvreté empêchoit de se présenter, lui demandoit quelque léger secours pour aller joindre sa Troupe. Moliere ayant su que c'étoit un nommé Mondorge, qui avoit été son camarade, demanda à Baron combien il croyoit qu'il falloit lui donner. Celui-ci répondit, au hasard : « Quatre pistoles. Donnez-lui quatre » pistoles pour moi, lui dit Moliere ; en voilà » vingt qu'il faut que vous lui donniez pour » vous ; » et il joignit à ce présent, celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractere.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venoit de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, et lui dit : « Monsieur, vous n'aviez peut-être pas des» sein de me donner un louis d'or ; je viens » vous le rendre.... Tiens, mon ami, dit Moliere, » en voilà un autre ; et il s'écria : Où la vertu » va-t-elle se nicher ! » Exclamation qui peut

faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, et qu'il étudioit par-tout la nature, en homme qui la vouloit peindre.

Moliere, heureux par ses succès et par ses Protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avoit épousé, en *1661*, une jeune fille, née de la Béjart et d'un Gentilhomme nommé Modene. On disoit que Moliere en étoit le pere. Le soin avec lequel on avoit répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Moliere n'avoit connu la mere qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une Comédienne, jeune et belle, est exposée, rendirent ce mariage malheureux; et Moliere, tout Philosophe qu'il étoit d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules, qu'il avoit si souvent joués sur le Théatre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les foiblesses! car pourquoi les talens nous mettroient-ils au-dessus de l'humanité?

La derniere Piece qu'il composa, fut *Le Ma-*

lade imaginaire. Il y avoit quelque tems que sa poitrine étoit attaquée, et qu'il crachoit quelquefois du sang. Le jour de la troisieme représentation il se sentit plus incommodé qu'auparavant. On lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté, quelques momens, par deux de ces Sœurs Religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, et qu'il logeoit chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortoit par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avoit beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un Comédien, nommé Guérin.

Le malheur qu'il avoit eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la Religion, et la prévention contre la Comédie, furent cause qu'on refusa de l'enterrer. Le Roi le regrettoit; et ce Monarque, dont il avoit été le Domestique et le Pensionnaire, eut la bonté de prier l'Archevêque

de Paris de le faire inhumer dans une Église. Le Curé de Saint-Eustache, sa Paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connoissoit dans Moliere que le Comédien, et qui ignoroit qu'il avoit été un excellent Auteur, un Philosophe, un grand homme, en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison, le jour du convoi. Sa veuve fut obligée de jetter de l'argent par les fenêtres; et ces misérables, qui auroient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnerent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avoit essuyées pendant sa vie, engagerent le fameux Pere Bouhours à composer cette espece d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour Moliere, est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire (1) qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses Ouvrages.

Ornement du Théatre, incomparable Acteur,
Charmant Poëte, illustre Auteur,

---

(1) *La Vie de Moliere*, par Grimarest.

C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri du Marquis l'esprit extravagant ;
C'est toi qui, par tes momeries,
As réprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant ;
Ta Muse, en jouant l'hypocrite,
A redressé les faux dévots ;
La Précieuse à tes bons mots
A reconnu son faux mérite ;
L'homme ennemi du genre humain,
Le campagnard qui tout admire,
N'ont pas lu tes vers en vain :
Tous deux se sont instruits, en ne pensant qu'à rire.
Enfin, tu réformas et la Ville et la Cour ;
Mais quelle en fut la récompense ?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un Comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude ;
Mais, Moliere, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai obmis dans cette Vie de Moliere les contes populaires touchant Chapelle et ses amis, mais je suis obligé de dire que ces contes, adoptés par Grimarest, sont très-faux. Le feu Duc de Sully, le dernier Prince de Vendôme, l'Abbé de Chaulieu, qui avoient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que

toutes ces historiettes ne méritoient aucune croyance.

M. Bret en donnant, en 1772, la meilleure édition que nous ayions eue jusqu'à présent des Œuvres de Moliere, avec d'excellens Commentaires sur chacune des Pieces de cet Auteur, mit au-devant de son édition la Vie de Moliere par Voltaire, et y ájouta quelques particularités, échappées à Voltaire, et dont nous allons rapporter les plus remarquables.

« En faisant des recherches plus exactes que l'on n'en a fait jusqu'à présent sur la famille de Moliere, on a appris qu'il s'y conservoit une tradition qui donneroit au nom de Poquelin plus d'importance civile qu'il n'en a eu ; mais la plus grande gloire de ce nom sera toujours d'avoir été celui du pere de notre Théatre Comique. »

« Un nommé Poquelin, Ecossois, fut un de ceux qui composerent la garde que Charles VII attacha à sa personne, sous le commandement du Général Patilloc. Les descendans de ce Poquelin s'établirent, les uns à Tournai, les autres à Cambrai, où ils ont joui long-tems des droits de

de la Noblesse. Les malheurs des tems leur firent une nécessité du commerce, dans lequel quelques-uns d'entr'eux vinrent faire oublier leurs priviléges à Paris. »

« Tels sont les faits qu'on a appris de quelques personnes qui portent encore parmi nous le nom de Poquelin; mais qu'importe aux parens collatéraux de Moliere la notoriété mieux constatée d'une noblesse que leurs ancêtres avoient perdue? Ils ont acquis un plus beau titre, et que les tems ne peuvent effacer; celui d'appartenir à un des plus grands hommes qu'aient produits les Lettres.... »

M. Bret nous dit avoir eu sous les yeux un arbre généalogique de la famille des Poquelins, établis à Paris. « Qui le croiroit! s'écrie-t-il, Jean-Baptiste Poquelin, dit Moliere, ne s'y trouve point. Sa profession de Comédien l'en a exclus. Il n'y avoit pourtant que l'orgueil, bien pardonnable, de vouloir tenir à lui qui pût justifier la peine qu'on a prise de faire une généalogie. Qu'est-ce que le nom de Poquelin, séparé de celui de Moliere? »

« On trouve beaucoup de contes, assez incer-

tains sur l'effet que causa dans la famille de Poquelin son envie d'embrasser le métier de Comédien. Ce que nous remarquerons, c'est qu'une Déclaration du Roi, du 16 Avril 1641, enregistrée au Parlement le 24 du même mois, défendoit que *l'état d'Acteur pût être désormais imputé à blâme, et préjudiciât à la réputation du Comédien, dans le commerce public.* Il n'est pas du ressort de ces additions, continue M. Bret, d'examiner pourquoi cette Déclaration enregistrée n'a été que la loi d'un moment. Il suffit pour le jeune Poquelin qu'elle ait existé, et qu'elle ait pu le défendre alors contre les vaines résistances de sa famille. Reçu en survivance dans la Charge de son pere auprès du Roi, il n'en perdit jamais ni l'exercice, ni les avantages. »

« On a ouï-dire souvent au Président de Montesquieu, d'après une ancienne tradition de Bordeaux, que Moliere, encore Comédien de Campagne, avoit fait représenter, dans cette ville, une Tragédie de sa façon, qui avoit pour titre *La Thébaïde;* mais que le peu de succès qu'elle avoit eu, l'avoit détourné du genre tra-

gique. Nous savons que le jeune Racine alla offrir à Moliere, de retour à Paris, sa Tragédie de *Théagène et Cariclée*, qui se ressentoit trop de l'âge de l'Auteur et de la source romanesque où elle avoit été puisée ; et que Moliere entrevoyant le génie du jeune homme lui donna le plan des *Freres ennemis*. C'étoit, sans doute, celui dont il avoit tiré si peu de parti à Bordeaux. »

« Il y a grande apparence que la Traduction de Lucrece fut le premier Ouvrage de Moliere. L'Historien de sa Vie (Grimarest) dit qu'il n'avoit mis en vers que les endroits qui pouvoient prêter davantage à la Poésie. »

« Cet Ouvrage, dont il ne nous a conservé qu'un morceau dans la cinquieme scene du second acte du *Misantrope*, cessa de lui plaire dès qu'il eut acquis quelque réputation à Paris. On sait qu'en 1664 il refusa chez le Comte du Broussin d'en faire la lecture, *dans la crainte qu'elle ne le fît paroître indigne des louanges que venoit de lui donner son ami Despréaux, dans la satyre que ce dernier lui avoit adressée.* »

« Le style de Moliere étoit si défectueux dans ses premiers essais qu'il a fait probablement le

sacrifice de cette Traduction à son goût perfectionné, et au bonheur qu'il eut par la suite d'être difficilement content de ce qu'il avoit fait. »

« A la lecture de ce vers de la satyre de Boileau, en parlant de Moliere :

Il plaît à tout le monde et ne sauroit se plaire,

Moliere s'écria, en serrant la main du Satyrique : *Voilà la plus grande vérité que vous ayiez jamais dite. Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais, tel que je suis, je n'ai jamais rien fait dont je sois véritablement content.* »

« Ce qui doit faire admirer encore plus la modestie de Moliere, c'est qu'il tint ce discours dans la même année où les trois premiers actes de *Tartuffe* ont été joués à la Cour. »

« Les différentes courses que Moliere fit dans le Languedoc, avec sa Troupe, lui procurerent la connoissance d'un Artiste avec lequel il contracta l'amitié la plus étroite. Avignon fut le lieu où il rencontra le célebre Mignard, qui, revenant d'Italie, s'occupoit, dans le Comtat, à dessiner les antiques d'Orange et de Saint-Remi. A l'union vive et durable qui s'établit entr'eux,

il sembloit que tous deux devinassent leur célébrité future, et combien leur gloire mutuelle devoit ajouter au plaisir qu'ils trouvoient à s'aimer. »

« Réunis depuis à Paris, ils se donnerent tous deux des preuves de leur attachement. Mignard laissa à la postérité le portrait de son ami, et Moliere, dans son Poëme du Val-de-Grace, rendit, comme l'Arioste au Titien, l'immortalité qu'il venoit d'en recevoir.... »

« Racine regarda toujours Moliere comme un homme unique. Louis XIV lui demandant un jour quel étoit le premier des grands hommes qui avoient illustré son regne, il lui nomma Moliere. *Je ne le croyois pas*, répondit le Roi; *mais vous vous y connoissez mieux que moi.* »

« L'Euripide François avoit, comme on le voit, bien oublié sa brouillerie avec Moliere. (Nous avons, dans les Jugemens et Anecdotes sur l'*Alexandre* de Racine, tome dixieme des Tragédies de notre Collection, rapporté quelle fut la cause de cette brouillerie, survenue entre ces deux personnages, à l'occasion de cette Tragédie.) La prééminence accordée à Moliere par

Racine ne peut trouver pour contradicteur qu'un esprit médiocre ; mais comment Louis XIV osa-t-il dire *qu'il ne le croyoit pas*, lui qui avoit été le Protecteur fidele de Moliere ? Le sens supérieur qui guidoit toujours ce Prince semble l'avoir abandonné dans cette circonstance. C'étoit, sans doute, à Racine lui-même que ce Prince accordoit le premier rang. La noblesse du genre en imposoit au Monarque. A mérite égal, entre l'Auteur Comique et l'Auteur Tragique, le peuple et les grands sont entraînés vers ce dernier.... »

« Louis XIV demandant, un autre jour, à Despréaux quels Auteurs avoient le mieux réussi dans l'Art de la Comédie : *Je n'en connois qu'un*, dit le Satyrique ; *tous les autres n'ont fait que des farces.... Si bien donc*, reprit le Roi, *que Despréaux n'estime que Moliere ?.... Il n'y a aussi que lui*, *Sire*, répondit-il, *qui soit estimable dans son genre.* »

« Ces d'après ces jugemens que le même Prince disoit, au commencement du siecle présent, qu'il avoit perdu deux hommes qu'il ne répareroit jamais Lully et Moliere. »

« Bien des gens se rappellent d'avoir ouï-dire à Houdart de La Motte que l'Académie Françoise avoit souhaité de compter Moliere au nombre de ses Membres ; mais cette loi de 1641, dont on a parlé, sans avoir été révoquée, étoit restée dans l'oubli. En vain lui proposa-t-on de quitter sa profession : tout fut inutile ; et l'Académie n'orna point sa liste de ce nom fameux. Son Eloge qu'elle a proposé à l'Europe, et pour lequel M. de Chamfort a été couronné, (en 1769) est une preuve des regrets qu'elle en a. C'est se l'associer autant qu'il est en elle aujourd'hui de l'avoir choisi le premier pour servir de modele aux Gens-de-Lettres. La place honorable qu'elle fit prendre le jour de la lecture publique de l'Eloge de ce grand homme, à deux de ses neveux, M. Poquelin, âgé de plus de quatre-vingt ans, et M. l'Abbé de La Fosse, fils d'une Poquelin, et petit-fils du célebre La Fosse, de l'Académie de Peinture, marque encore avec plus d'intérêt la considération que Moliere a conservée dans ce premier Corps Littéraire de la France. »

« *Il y a un point d'honneur pour moi à ne point*

quitter, disoit Moliere à son ami Despréaux qui le sollicitoit d'abandonner l'action théatrale, nuisible même à sa santé, et de s'en tenir à la composition de ses Pieces. »

« Colbert avoit témoigné, dit-on, sa surprise de ce que Moliere n'étoit pas de l'Académie Françoise. Perrault fit part de cet étonnement si juste à ses confreres, qui répondirent qu'un homme tel que Moliere étoit, sans doute, au-dessus des regles, et méritoit des distinctions ; mais qu'il falloit obtenir de lui de ne plus jouer que des personnages graves, et d'abandonner les rôles comiques, à cause du petit inconvénient des coups de bâton. Moliere, ajoute-t-on, se refusa même à cet accommodement, qui nous paroît peu vraisemblable. Comment imaginer, en effet, que des gens sensés aient vu une différence essentielle, entre l'Acteur qui reçoit des coups de bâton et celui qui les donne ?.... »

« Il arriva, en *1669*, une aventure à un jeune Médecin, chez un Barbier, de son voisinage, jaloux des visites trop fréquentes que le Docteur rendoit à sa femme. Le Médecin, échappé du danger qu'il avoit couru, avoit rendu plainte

contre le Barbier ; et Gui-Patin, dans ses Lettres, dit que le bruit couroit que Moliere vouloit faire une Comédie de cette histoire ; *ce qui pourroit bien arriver*, ajoute-t-il, et ce qui n'arriva point. On prétendoit que la Comédie que devoit faire là-dessus Moliere auroit pour titre : *Le Médecin fouetté et le Barbier cocu.* »

« Moliere, en portant ce vaudeville au Théatre, n'eut fait qu'une satyre et non point une Comédie. Si Gui-Patin eût mieux connu l'Artiste et l'Art, il n'eût point accrédité ce bruit. Souvenons-nous du mot du Comte de Bussi-Rabutin : *Despréaux attaqua le vice à force ouverte, et Moliere plus finement que lui....* »

« Le fameux souper d'Auteuil est la principale anecdote de la Vie de Moliere sur laquelle M. de Voltaire a voulu répandre du doute. Cependant on trouve encore des gens qui se souviennent de l'avoir ouï raconter à Despréaux, à Baron et à plusieurs anciens habitans du lieu de la scene. »

« Il est très-possible que l'amitié qu'avoient pour Chapelle le Duc de Sully, le Prince de Vendôme et l'Abbé de Chaulieu, les ait engagés à nier un fait qui n'anonçoit ni la sobriété, ni la

sagesse de leur ami ; mais cette historiette, fût-elle incertaine, n'honore-t-elle pas assez Moliere pour nous mettre dans l'obligation de la conserver.... La voici. »

« Moliere avoit dans le village d'Auteuil une maison où il donnoit des soupers à la meilleure compagnie de la Cour et de la Ville ; mais comme sa santé languissante exigeoit presque toujours qu'il fût au lait, pour toute nourriture, c'étoit son ami Chapelle qui faisoit les honneurs de sa maison. Un jour que ce dernier y étoit allé avec MM. de Nantouillet, Jonsac, Despréaux, Baron et quelques autres, Moliere, qui avoit assisté au commencement du souper, se retira et laissa ses amis se livrer au plaisir de causer et de boire aussi long-tems qu'ils le voudroient. »

« Le feu de la conversation, et, sur-tout, les fumées du vin échaufferent, par degré, les esprits, et la conversation étant tombée sur les miseres humaines, nos gens exhalerent bientôt les tristes rêves d'une philosophie sombre et noire. *Nous sommes tous des lâches*, dit Chapelle, *que ne cessons-nous de murmurer et de vivre ? La riviere est à cent pas : allons nous y précipiter.* »

« L'enthousiasme du Poëte ivre passa rapidement dans toutes les têtes. Déja on se leve, en applaudissant; on se prépare, en s'embrassant, pour la derniere fois, à terminer des jours qui paroissent d'un poids et d'un ennui insuportables. Le célebre Baron heureusement avoit conservé plus de sang-froid. Il court au lit de Moliere, qui bientôt paroît au milieu de ses amis : *Eh ! quoi*, leur dit-il, *j'apprends que vous avez conçu le projet le plus courageux et le plus sage, et je ne devrai qu'à Baron l'honneur de le partager ? Est-ce donc pour moi que la vie a des douceurs, et suis-je fait pour la mépriser moins que vous ? Il a raison*, s'écria Chapelle. *Il nous manquoit; qu'il vienne.... Un moment*, reprit Moliere. *N'abandonnons point une résolution si belle aux fausses interprétations qu'on peut lui donner. On saura qu'à la suite d'un long souper nous aurons fait le sacrifice de notre vie; et la calomnie, avide de tout dénigrer, répandra le bruit que l'ivresse nous a plus inspirés que la philosophie. Amis, sauvons notre sagesse. Attendons le retour prochain du soleil. Alors, aux yeux de tout le monde, nous donnerons cette leçon publique du juste mépris de la vie....*

Parbleu ! dit Chapelle, *sa réflexion est de bon sens ! Donnons au repos le reste de la nuit ; notre sagesse n'en sera que plus pure et plus éclatante.* Moliere en fut cru. On dormit ; et le réveil, comme il l'avoit prévu, fit trouver à ses convives assez de plaisir à vivre pour les exciter à rire de leur ridicule folie de la nuit.... »

« Moliere s'étant un jour présenté, en sa qualité de Valet-de-Chambre, pour faire le lit du Roi, un autre Valet-de-Chambre qui devoit le faire avec lui se retira brusquement, en disant qu'il n'avoit point de service à partager avec un Comédien. Bellocq, autre Valet-de-Chambre, homme d'esprit, et qui faisoit de jolis vers, s'approcha dans le moment, et dit : *M. de Moliere, voulez-vous bien que j'aie l'honneur de faire le lit du Roi avec vous ?* Cette aventure, fort ridicule pour le premier camarade de Moliere, vint aux oreilles de Sa Majesté, qui fut très-fâchée qu'on eût marqué du mépris pour un homme d'un génie aussi rare. »

« Moliere eut encore plus d'une fois à souffrir du même préjugé avec sa famille. En vain engagea-t-il sa Troupe à donner à son Théatre les entrées

trées libres aux Poquelins qui s'y présenteroient. Il n'y en eut que très-peu qui en profiterent.... »

« Ennemi de toutes les especes de grimaces, Moliere passa dans la société pour un homme solide et sûr. La droiture de son cœur et la franchise de son caractere lui firent des amis de tout ce qu'il y avoit en France de plus aimable et de plus distingué. Sa maison fut le rendez-vous de toutes les especes de mérite, et sa haute réputation ne fit appercevoir aucune différence entre le grand Seigneur et lui. »

« Monsieur le Prince (le grand Condé) aimoit son entretien. Il l'avoit prié de lui donner les momens qu'il pourroit avoir de libres. Il trouvoit, disoit-il, toujours à profiter avec lui. Son jugement sain, sa raison étonnante et son goût supérieur, le lui faisoient préférer à tous les hommes célebres de son tems; et nous ne devons pas oublier ce que ce Héros dit à un bel esprit qui lui apporta une épitaphe de ce Poëte comique : *Plût au Ciel que ce fût lui qui m'apportât la vôtre !....* »

« Avec une santé foible, avec un travail sans relâche, avec des soins domestiques et des em-

barras de toute espece, Moliere, dont la mémoire s'étendra dans tous les siecles, ne vécut que cinquante et un an. La France le perdit, le pleura et doit le pleurer encore en se voyant si loin de réparer sa perte. La nature a peut-être préparé moins de honte aux autres Nations, puisqu'elle ne leur a pas offert d'aussi grands modeles à suivre.... »

« Moliere, avec raison, consultoit sa servante,

a dit Piron, d'après la tradition, dans la huitieme scene du second acte de *La Métromanie*. On sait, de plus, que Moliere voulant un jour éprouver l'instinct de la vieille La Forest, qui étoit cette servante, il lui fit lecture de quelques scenes du Comédien Brécourt, comme étant de lui; mais que la bonne femme ne fut point sa dupe, et ne reconnut point l'heureuse main de son maître. Ce trait la fait juger digne de l'honneur singulier que lui faisoit Moliere. Il est inutile, sans doute, d'ajouter que ce n'étoit pas *Le Misantrope*, par exemple, qu'il lisoit à cette servante, qui n'étoit bonne, au plus, qu'à lui faire préjuger l'impression de gaieté qu'il devoit faire sur le Public dans ses scenes comiques.... »

Cent ans après la mort de Moliere, les Comédiens François, voulant célébrer cette année séculaire, si intéressante pour eux, jouerent deux Pieces relatives à cette circonstance, qui leur furent présentées, l'une, sous le titre de *La Centenaire*, par M. Artaut, et l'autre, sous le titre de *L'Assemblée*, par M. Le Beau de Schome. Les Comédiens ont consacré le produit de la premiere de ces deux Pieces à faire exécuter en marbre la statue de Moliere, pour en décorer leur foyer public.

En 1778, M. Houdon, Sculpteur du Roi, donna aux Comédiens François, pour ses entrées chez eux, un buste de Moliere, qu'ils ont aussi placé dans leur foyer. Il fit présent à l'Académie Françoise d'une copie de ce buste, la même année. L'Académie l'accueillit, avec empressement, et proposa à chacun de ses Membres de composer un distique pour mettre au bas de ce buste. On donna la préférence à ce seul vers :

Rien ne manque à sa gloire ; il manquoit à la nôtre.

Ce vers est de feu M. Saurin, et on l'a gravé sur

une lame de cuivre, placée sur la base du buste.

Parmi les statues des grands hommes de la France, ordonnées pour le Roi, et qui doivent enrichir son Muséum, on n'a point oublié celle de Moliere. Elle a été confiée au ciseau de M. Caffiéry, qui l'exposa, en plâtre, au Louvre, en 1783, et qui vient de l'y exposer, de nouveau, en marbre, cette année, 1787.

CATALOGUE DES PIECES DE MOLIERE.

* *L'ETOURDI*, ou *Les Contre-tems*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Lyon, en 1655, puis à Béziers, pendant la tenue des Etats de Languedoc, la même année, et à Paris, au Théatre du Petit Bourbon, le 3 Novembre 1658; imprimée à Paris, en 1663, chez Claude Barbin, *in*-12.

* *Le Dépit amoureux*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, à Béziers, pendant la tenue des Etats de Languedoc, en 1654, et à Paris, au Théatre du Petit Bourbon, à la fin de Décembre 1658, et imprimée, à Paris, la même année, chez Claude Barbin, *in*-12.

* *Les Précieuses ridicules*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, à Paris, au même Théatre, le 18 Novembre 1659; imprimée, à Paris, l'année suivante, avec une Préface, chez Claude Barbin, *in*-12.

Sganarelle, ou *Le Cocu imaginaire*, Comédie, en un acte, en vers, représentée, pour la premiere fois, au même Théatre, le 28 Mai 1660; imprimée, la même année, à Paris, chez Jean Ribou, *in*-12, par les soins d'un nommé Neufvillenaine, qui mit au-devant une Préface, de sa façon, la dédia à Moliere, et fit précéder chaque scene d'un argument, contenant le jeu de Théatre, et réimprimée, par l'Auteur, dans le même format, en 1665, chez Etienne Loyson.

Tout le monde connoît le sujet de cette Piece. On sait que la jalousie de Sganarelle n'est fondée que sur le portrait qu'il a vu entre les mains de sa femme. Ce portrait, qui est celui de Lélie, amant de Célie, a été perdu par celle-ci, dans la rue, pendant un évanouissement, que lui ont causé les ordres de Gorgibus, son pere, de renoncer à Lélie, qu'il lui avoit promis pour époux, et de se disposer à épouser Valere, parce qu'il est plus riche que

Lélie. La femme de Sganarelle a ramassé le portrait, sans savoir quel en étoit l'original et à qui il appartenoit. Sganarelle s'en est emparé, et Lélie, en le voyant entre les mains de cet homme, le croit l'époux de Célie, qui, de son côté, trompée par le faux rapport de Sganarelle, pense, comme lui, que Lélie est amoureux de sa femme. Célie, dans cette erreur, consent, de dépit, à s'unir à Valere; mais tout s'explique, et Villebrequin, pere de Valere, vient retirer sa parole, parce qu'il a découvert que son fils s'est marié ailleurs, secrétement. Gorgibus donne Célie à Lélie, et Sganarelle voit qu'il a eu tort de soupçonner sa femme de lui être infidelle.

Ce sujet à quelques ressemblances avec celui d'un ancien canevas Italien, intitulé *Il ritratto*, ou *Arlichino cornutto per opinione*, et joué depuis, à Paris, par la Troupe Italienne, en trois actes, en prose, le 10 Novembre 1716.

« *Le Cocu imaginaire* fut représenté quarante fois de suite, quoique dans l'été, et pendant que le mariage du Roi retenoit toute la Cour hors de Paris, observe Voltaire, dans les jugemens qu'il a donnés des Pieces de Moliere, à la suite de la Vie de cet Auteur. *Le Cocu imaginaire* est une Piece où il entre un peu de caractere, et dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Moliere perfectionna sa maniere d'écrire par son séjour à Paris. Le style du *Cocu imaginaire* l'emporte beaucoup sur celui de ses premieres Pieces en vers. On y trouve bien moins de

fautes de langage.... Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du Théatre.... Le dénouement que fait Villebrequin, est un des moins bien ménagés et des moins heureux de Moliere. Cette Piece eut le sort des bons Ouvrages, qui ont et de mauvais censeurs et de mauvais copistes. Un nommé Donneau fit jouer, à l'Hôtel de Bourgogne, *Le Cocu imaginaire*, à la fin de 1661. »

Neufvillenaine, dans l'Épître dédicatoire de son édition du *Cocu imaginaire*, dit à Moliere, « qu'enchanté des beautés de cette Comédie, il s'étoit apperçu, après y avoir été cinq ou six fois, qu'il l'avoit retenue par cœur; que dans ce même tems, un de ses amis de Province l'ayant prié de lui donner des nouvelles de cette Piece, il l'avoit écrite, de mémoire, et la lui avoit envoyée; mais que, quelque tems après, ayant vu qu'il s'en étoit répandu plusieurs copies informes, il avoit pris le parti de la faire imprimer et de la lui dédier. »

Quelques autres Éditeurs de cette Piece l'ont divisée en trois actes, et on la joue quelquefois en Province de cette maniere. Le Théatre reste vuide après la scene sixieme, et après la dix-septieme; ils ont cru que les coupures étoient indiquées-là par Moliere. « C'est ainsi que les premiers Critiques ont divisé, par estime, les chef-d'œuvres des Théatres anciens, » remarque M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de cette Piece.

Grimarest, dans sa Vie de Moliere, nous apprend « qu'un Bourgeois de Paris fut assez sot pour vouloir se plaindre du *Cocu imaginaire*, qu'il disoit lui ressembler, croyant que Moliere l'avoit eu en vue en peignant son Sganarelle. On lui fit observer que les maris qui sur cette matiere en étoient quittes pour l'imagination étoient les plus heureux, et que s'il étoit dans ce cas, il n'avoit rien à dire. Il fut consolé par un aussi bon raisonnement, et il se calma. »

M. Bret nous apprend aussi que « ce fut Moliere qui, dans la nouveauté de cette Piece, joua le rôle de Sganarelle, avec une intelligence, un comique, une vérité qu'on ignoroit encore sur tous nos Théatres. C'étoit exactement le *Mime* dont parle Cicéron, *qui ore, vultu, imitandis moribus, voce, denique corpore videtur ipso.* »

D. Garcie de Navarre, ou *Le Prince jaloux*, Comédie-héroïque, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, le 4 Février 1661; imprimée, après la mort de l'Auteur, dans la premiere édition de ses Œuvres, à Paris, en 1682, chez Denis Thierry, en six volumes, *in*-12.

D. Garcie aime Done Elvire, Princesse de Léon, à laquelle on a ravi ses États, et il en est aimé; mais son caractere jaloux le porte à la soupçonner d'infidélité, sur les plus légeres apparences. Il s'inquiete et la

tourmente, sans cesse; mais il la sert de sa valeur, et la fait rentrer dans ses droits. Elle lui prouve que toutes ses craintes n'ont aucun fondement réel; et, bien persuadée que sa jalousie n'est que l'effet de la violence de son amour pour elle, elle se détermine enfin à l'épouser.

« Cette Piece fut jouée trois mois après que le Roi eut accordé à la Troupe de Moliere la salle que le Cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans son Palais, » dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de *D. Garcie de Navarre.*

« Le début de Moliere dans ce nouvel établissement fut bien moins heureux que celui qu'il avoit fait sur le Théatre du Petit Bourbon. *D. Garcie de Navarre* n'eut aucun succès, et l'on traita plus durement encore Moliere comme Acteur que comme Auteur. Il avoit, en effet, moins de dispositions pour jouer le genre sérieux que pour le traiter; et son obstination à s'y faire voir trop long-tems, et même dans le tragique, servit toujours l'envie et la malignité de ses ennemis. »

« Ce premier échec de Moliere leur étoit bien nécessaire, et l'on ne sauroit douter que leur humeur contre lui n'ait rendu cette disgrace plus considérable qu'elle ne devoit l'être, puisqu'il y avoit alors peu de Pieces aussi bien faites et aussi sagement intriguées que celle du *Prince jaloux.* »

« Plusieurs morceaux de cet ouvrage, qu'il a transporté depuis dans son *Misantrope*, et dans son

Amphitrion, sont peut-être la raison la plus forte qui puisse empêcher de le reproduire aujourd'hui sur notre Théatre, où les efforts de nos Écrivains tendent tous à nous accoutumer au genre sérieux, toujours plus aisé à traiter que le genre plaisant. »

« Ces morceaux sont de la scene sinquieme du second acte et de la scene huitieme du quatrieme acte, qu'il a placés dans la troisieme scene du quatrieme acte du *Misantrope*, et dans la sixieme scene du second acte d'*Amphitrion*. »

« Le caractere de D. Garice, dont Moliere s'étoit chargé, et qu'il fût obligé de céder à un autre Acteur, a servi de modele à tous les Écrivains qui depuis notre Auteur ont traité la jalousie sur nos Théatres; mais il leur est arrivé, à-peu-près, ce qu'éprouva Moliere, en ne prenant point cette passion du côté du ridicule. La jalousie ne peut-être ni mieux peinte, ni suivie avec plus de vérité et de gradation; mais la tristesse de ce sentiment chez les Grands en rend l'injustice et les excès peu soutenables ailleurs que dans le Tragique. Cette épreuve fut une leçon utile pour Moliere qui ne conserva plus la jalousie que dans l'ordre Bourgeois, où sa naïveté et sa folie furent désormais pour lui une source intarissable de gaiété. *On apprendra dans le* Prince Jaloux, le Cocu Imaginaire, George-Dandin, &c. *à tirer d'une seule passion une si grande diversité de sujets*, dit Riccoboni, dans ses *observations sur la Comédie et sur le génie de Moliere.* »

« Le fonds de la Comédie-Héroïque de *D. Garcie de Navarre*, est pris de Cicognini, Auteur Espagnol.... La fable de l'ouvrage est noble et sage, et n'a contre elle que le sérieux, qui la perdit. Les rires qu'avoient excités *les Précieuses Ridicules et le Cocu Imaginaire* sembloient avoir interdit à Moliere toute autre voie d'amuser ses Spectateurs. Il risqua presque toujours de déplaire lorsqu'il voulut prendre un ton plus élevé que celui de ses premiers ouvrages. Quoiqu'il en soit, il subit, avec modestie l'arrêt du Public. Il paroît même qu'il avoit dessein que cette Comédie-Héroïque ne parût jamais, puisqu'il en transporta beaucoup de vers dans deux de ses meilleures Pieces. »

* *L'Ecole des Maris*, Comédie, en trois actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, devant la Reine d'Angleterre, dans une fête donnée à Vaux, chez le Sur-Intendant des Finances Fouquet, le 12 Juin 1661, et ensuite à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 14 du même mois; imprimée, à Paris, en 1663, avec une Epître dédicatoire, adressée au Duc d'Orléans, frere unique du Roi, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

Les Fâcheux, Comédie-Ballet, en trois actes, en vers, précédée d'un Prologue, représentée, pour

pour la premiere fois, devant le Roi, dans une fête donnée à Vaux, chez le même Sur-Intendant, le 16 Août 1661, puis à Fontainebleau le 27 du même mois, et ensuite à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 4 Novembre de la même année; imprimée, à Paris, en 1663, avec une Epître dédicatoire, adressée au Roi, et une Préface, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

« Fouquet, dernier Sur-Intendant des Finances, engagea Moliere à composer cette Comédie, pour la fameuse fête qu'il donna au Roi et à la Reine Mere, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars, dit Voltaire, dans ses jugemens des Pieces de notre Auteur. Moliere n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avoit déja quelques scenes détachées toutes prêtes. Il y en ajouta de nouvelles, et en composa cette Comédie, qui fut, comme il le dit dans sa préface, faite, apprise et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend Grimarest, dans sa vie de Moliere, que le Roi lui eût alors fourni lui-même le caractere du Chasseur. (Scene septieme du second acte.) Moliere n'avoit point encore auprès du Roi un accès assez libre. De plus, ce n'étoit pas ce Prince qui donnoit la fête; c'étoit Fouquet, et il falloit ménager au Roi le plaisir de la surprise. »

« Cette Piece fit au Roi un plaisir extrême,

quoique les Ballets des Intermedes fussent mal inventés et mal exécutés. Paul Pelisson, homme célebre dans les Lettres, composa le Prologue, en vers, à la louange du Roi. (Le Prologue est récité par une Nayade, sortant des eaux, et à laquelle se joignent plusieurs Faunes, des Satyres et des Nayades, pour former un Divertissement: il servit depuis de modele aux Prologues de Quinault.) Ce Prologue fut très-applaudi de toute la Cour, et plut beaucoup à Louis XIV; mais celui qui donna la fête et l'Auteur du Prologue furent tous deux mis en prison, peu de tems après. (Pelisson étoit l'ami intime, et avoit été le premier commis et le confident de Fouquet.) On les vouloit même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de Cour! »

« *Les Fâcheux* ne sont pas le premier ouvrage en scenes absolument détachées qu'on ait eu sur notre Théatre. *Les Visionnaires* de Desmarets étoient dans ce goût, et avoient eu un succès si prodigieux, que tous les beaux esprits du tems de Desmarets l'appeloient *l'inimitable Comédie.* Le goût du Public s'est tellement perfectionné depuis que cette Comédie ne paroît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence, sa vieille réputation fit que les Comédiens oserent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que *les Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignoroit le Théatre du tems de Desmarets. Les Acteurs

étoient outrés en tout, parce qu'ils ne connoissoient point la nature. Ils peignoient, au hasard, des caracteres chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque dominoient par tout. Moliere fut le premier qui fit sentir le vrai, et, par conséquent, le beau. Cette Piece le fit connoître plus particuliérement de la Cour et du Roi; et lorsque, quelques jours après, Moliere donna cette Piece à Fontainebleau, le Roi lui ordonna d'y ajouter la scene du Chasseur. On prétend que ce Chasseur étoit le Comte de Soyecourt. Moliere, qui n'entendoit rien au jargon de la chasse, pria le Comte de Soyecourt, lui-même, de lui indiquer les termes dont il devoit se servir. »

Voici comment l'anecdote de la scene du Chasseur est racontée dans le *Ménagiana*.

» Dans la Comédie des *Fâcheux*, qui est une des plus belles de Moliere, le Fâcheux Chasseur qu'il introduit dans une scene de cette Piece est M. de Soyecourt. Ce fut le Roi, lui-même, qui lui donna le sujet, et voici comment. Au sortir de la premiere représentation de cette Comédie, qui se fit chez M. Fouquet, le Roi dit à Moliere, en lui montrant M. de Soyecourt, Chasseur jusqu'au ridicule: *Voila un grand original que vous n'avez pas encore copié.* C'en fut assez dit. Cette scene fut faite et aprise en moins de vingt-quatre heures, et le Roi eut le plaisir de la voir en sa place, à la représentation suivante de cette Piece.

Riccoboni (*Observations sur la Comédie et sur le Génie de Moliere*) prétend que cet Auteur avoit pris le sujet des *Fâcheux* dans une ancienne Comédie Italienne, intitulée *le Case Svaliggiate*, ou *Gli interrompimenti di Pantalone*, et à laquelle on donna depuis le titre François d'*Arlequin dévaliseur de Maisons*, pour éviter celui des *Fâcheux*, dont Moliere s'étoit emparé.... « Mais M. Bret (Avertissement mis au devant des *Fâcheux*) croit que c'est la premiere du premier Livre des Satyres d'Horace, *Ibam forte viâ sacrâ*, &c., qui donna à Moliere l'idée de ses *Fâcheux*, puisque la premiere scene en est une imitation évidente, et qu'on l'avoit déja vu puiser, chez ce même Poëte Latin, la plus ingénieuse scene du *Dépit Amoureux*. »

« Le peu de tems qu'avoit eu Moliere pour satisfaire le Sur-Intendant, l'avoit engagé à chercher des secours auprès d'un de ses amis, dit encore M. Bret. On sut qu'il avoit chargé le fameux Chapelle de la scene de Caritides, (la seconde du troisieme acte ; celle du savant ridicule) et bientôt ce fut à ce rimeur voluptueux et facile qu'on attribua le succès de notre Auteur. Chapelle se défendit mal de ce bruit, et Moliere fut forcé de lui faire dire, par Despréaux, leur ami commun, de favoriser moins, à cet égard, l'opinion de ses ennemis, sans quoi il se verroit obligé de montrer la misérable scene qu'il lui avoit apportée, et qu'il avoit été forcé de refaire en entier, parce qu'il n'y avoit pas apperçu

la moindre lueur de plaisanterie. Ce seroit une chose assez curieuse à trouver que cet essai dramatique de Chapelle, pour faire voir combien ce qu'on appelle esprit dans le monde est au-dessous du génie et même du talent.... »

« Le célebre Le Brun avoit été chargé, pour la représentation de Vaux, de ce que la décoration théatrale pouvoit exiger de son goût et de son pinceau.... et Moliere s'arrangea pour les intermedes de sa Piece avec Beauchamp, Maître des Ballets, qui consentit à les attacher si bien à l'Ouvrage, que chacun parût n'en être qu'une suite. Il eût fallu plus de tems pour mûrir et pour perfectionner ce projet, qui ne fut exécuté qu'imparfaitement; mais Moliere a grande raison de dire, dans sa Préface, que *cette idée peut servir à d'autres choses, qui pourroient être méditées avec plus de loisir.* »

C'est dans cette Piece qu'on vit, pour la premiere fois, la danse unie à un sujet, pour ne faire qu'une seule et même chose du Ballet et de la Comédie.

« Avec quel chagrin ne doit-on pas voir dans cette même Préface que Moliere se promettoit d'examine un jour toutes ses Pieces, et d'y faire les remarques dont elles auroient besoin? Quelle excellente poétique ses successeurs auroient eue sur un genre dont il a possédé seul le secret et l'étendue! » continue M. Bret.

« Pour lier ensemble les différens caracteres des fâcheux dont il avoit fait choix, (un Gentilhomme,

amateur de musique, et qui compose, un ami d'épée, un joueur malheureux, deux femmes qui se disputent sur une question d'amour, un chasseur ridicule, un faux savant, un faiseur de projets, un brétailleur de qualité, et, en personnages muets, des joueurs de mail, des curieux, des joueurs de boule, des frondeurs, des savetiers, des jardiniers, des suisses, &c.) il se servit, comme il le dit lui-même, dans sa Préface, *du premier nœud qu'il put trouver.* Un amant, (nommé Éraste) inquiet, et dont l'amour est traversé par un oncle, qui le hait, (nommé Damis, oncle et tuteur d'Orphise, aimée d'Éraste) étoit un personnage excellent à faire tourmenter par des importuns. L'intrigue n'a que ce fil léger; mais par-tout il s'apperçoit; par-tout il lie les scenes jusqu'au dénouement, qui se sent trop de la précipitation avec laquelle cette Comédie fut faite. On ne voit qu'avec peine Damis (scene cinquieme du troisieme acte) concevoir le projet de faire attendre Éraste par des coupe-jarrets à la porte de sa maîtresse, chez laquelle cet oncle a appris qu'il devoit venir, malgré sa défense. Les gens attachés à Éraste, qui se trouvent-là, très-heureusement, et qui entendent le projet de Damis, en l'attaquant, lui-même, fournissent, à la vérité, à Éraste, une occasion de défendre les jours de l'oncle d'Orphise, et d'éteindre sa haine pour lui; mais ce moyen, trop romanesque, met en jeu trop de scélérats, et termine désagréablement une Pieçe inimitable jusques-là.... »

* *L'Ecole des Femmes*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 26 Décembre 1662; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée à MADAME, et une Préface, à Paris, en 1663, chez Gabriel Quinet, *in*-12.

La Critique de l'Ecole des Femmes, Comédie, en un acte en prose, représentée, pour la premiere fois, à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le premier Juin 1663; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée à la Reine-Mere, à Paris, la même année, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

« C'est le premier Ouvrage de ce genre qu'on connoisse au Théatre, dit Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere. C'est proprement un Dialogue et non une Comédie. Moliere y fait plus la satyre de ses censeurs qu'il ne défend les endroits foibles de *L'Ecole des Femmes*. On convient qu'il avoit tort de justifier *la Tarte à la crême* (scene premiere du premier acte) et quelques autres bassesses de style, qui lui étoient échappées; mais ses ennemis avoient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon Ouvrage.... »

« Depuis cinq mois, les Marquis subalternes, les petits beaux-esprits et les maris infortunés se déchaînoient contre un des plus grands et des plus justes succès qu'on eût vus sur la scene Françoise, observe M. Bret, dans son Avertissement mis au-devant de *La Critique de l'Ecole des Femmes*. Moliere enfin perdit patience : il voulut se venger. On sait qu'il disoit quelquefois que le mépris étoit une pilule qu'on pouvoit avaler, mais qu'on ne pouvoit mâcher sans faire la grimace. »

« Ce ne fut point une véritable Comédie qu'il donna ; ce ne fut point non plus un simple Dialogue, comme on l'a dit. Des caracteres bien dessinés et soutenus, une progression successive de chaleur, une image vive des conversations et des mœurs du tems ; tout cela doit mettre cet Ouvrage au-dessus du genre froid que Platon rendit si grave, Lucien plus piquant et Fontenelle plus joli, et dans lequel deux ou trois interlocuteurs, toujours en scene et sans mouvement, dogmatisent sur un point de morale ou de critique. »

« Le plus acharné des ennemis de notre Auteur, Devisé, prétend qu'un certain Abbé Dubuisson avoit porté à Moliere cette Critique, qu'il parut dédaigner d'abord, mais qu'il mit ensuite au Théatre, sous son propre nom. Rien n'est vraisemblable dans cette anecdote. Cet Abbé Dubuisson étoit un des introducteurs en chef des Ruelles de Paris. (C'est-à-dire, chez les Précieuses, dès avant leur lever,) Pouvoit-il prendre

un intérêt assez vif à Moliere, qui avoit détruit la secte dont il étoit un des patrons? »

Voici les propres termes de Devisé, tome troisieme de ses *Nouvelles-Nouvelles*, pages 236 et 237.

« . . . . Nous verrons, dans peu.. . une Piece de Moliere intitulée *La Critique de l'Ecole des Femmes*, où il dit toutes les fautes que l'on reprend dans sa Piece, et les excuse, en même-tems. Elle n'est pas de lui. .. elle est de l'Abbé Dubuisson, qui est un des plus galans hommes de ce siecle.... Moliere, à qui il la porta, trouva des raisons pour ne la point jouer, encore qu'il avouât qu'elle fût bonne. Cependant, comme son esprit consiste principalement à se savoir bien servir de l'occasion, et que cette idée lui a plu, il a fait une Piece sur le même sujet, croyant qu'il étoit le seul capable de lui donner des louanges. »

« La Préface de *L'Ecole des Femmes* nous apprend, d'ailleurs, continue, M. Bret, qu'*une personne de qualité, dont l'esprit étoit assez connu, et qui faisoit à Moliere l'honneur de l'aimer, lui ayant oui conter l'idée qu'il avoit de cette petite Comédie, la lui apporta un jour toute faite, mais d'une maniere*, dit Moliere, *beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire* Moliere profita, sans doute, du travail de son illustre ami ; et plus nous y réfléchissons, plus nous reconnoissons M. de Vivonne au portrait qu'il en fait, » ajoute M. Bret.

« A peine *La Critique de l'Ecole des Femmes* parut,

elle, que Devisé en donna une à sa maniere, sous le titre de *Zélinde*, ou *La véritable Critique de l'Ecole des Femmes*, et *La Critique de la Critique*. L'Ouvrage de cet Auteur ne manque que de style, d'imagination, d'esprit et de gaieté. Aussi ne fit-il aucun tort à celui de Moliere.»

« Boursault, homme alors de la plus grande médiocrité, et qui jusques-là n'avoit encore rien offert des talens qu'il devoit montrer par la suite dans ses deux *Esopes*, se reconnut dans le personnage du Poëte Lysidas, (qui paroît à la septieme scene de *La Critique de l'Ecole des Femmes*, et, jusqu'à la fin de cette Piece, fronde *L'Ecole des Femmes*) et il présenta bientôt sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne *Le Portrait du Peintre*, espece de petit Drame misérable, modelé exactement, pour la forme, sur celui de notre Auteur, mais pesant, ennuyeux et fade, par la triste ironie qui y regne.» (Nous avons déja fait connoître cette petite Comédie dans le Catalogue des Pieces de Boursault, tome huitieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) « Il y eut un trait dans cette Piece qui put offenser Moliere; ce fut celui qui annonça une clef imprimée de la Comédie de *L'Ecole des Femmes*. *L'Impromptu de Versailles*, qui suivit de près *La Critique de l'Ecole des Femmes*, prouve assez que Moliere fut trop sensible à ce trait du *Portrait du Peintre*, puisque Boursault y fut joué, sous son propre nom, aussi-bien que les Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne.... »

L'Impromptu de Versailles, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Versailles, le 14 Octobre 1663, et à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 4 Novembre suivant; imprimée, après la mort de l'Auteur, à Paris, en 1682, chez Denis Thierry, *in-12*.

« Moliere fit ce petit Ouvrage en partie pour se justifier devant le Roi de plusieurs calomnies, et, en partie, pour répondre à la Piece de Boursault (*Le Portrait du Peintre*), observe Voltaire (jugemens sur les Pieces de Moliere). *L'Impromptu de Versailles* est une satyre cruelle et outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne Comédie Grecque n'alloit pas plus loin. Il eût été de la bienséance et de l'honnêteté publique de supprimer la satyre de Boursault et celle de Moliere. Il est honteux que les hommes de génie et de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés.... Moliere sentit d'ailleurs la foiblesse de cette petite Comédie et ne la fit point imprimer. »

« Ce fut dans le courant de la même année (1663) que Moliere reçut les preuves les plus fortes de la satisfaction qu'avoit son Maître des plaisirs qu'il lui procuroit, dit M. Bret. (Avertissement placé par lui au-devant

de *L'Impromptu de Versailles*.) Louis XIV le fit comprendre dans la liste des Gens-de-Lettres qui eurent part à ses libéralités et qui annoncerent à toute l'Europe le goût et la magnificence de ce Prince. Moliere fit ses remerciemens au Roi, par une Épître, en vers libres.... qui ne brille pas moins par le beau naturel que tous ses autres Ouvrages. Dans cette Epître, il conseille à sa Muse de se présenter chez le Roi pour le remercier, sous le masque d'un Marquis, personnage ridicule alors à la Cour, et auquel ont succédé nos petits-maîtres. Le portrait qu'il fait de cette espece d'être, moitié Seigneur, moitié bouffon, est un des meilleurs tableaux qu'il ait dessinés. »

« Louis XIV, qui venoit de se déclarer le Protecteur de Moliere, fut indigné qu'à l'occasion de *L'Ecole des Femmes*, dont ce Monarque, ami des Arts, sentoit toutes les beautés, on se fût permis contre lui des personnalités odieuses, et que des gens qu'il n'avoit jamais attaqués, tels que Devisé et Boursault, ainsi que les Acteurs des différens Théatres de Paris, cherchassent à le diffamer par des écrits insipides et plus méchans encore. Ce Prince, si digne, à tant d'égards, que son regne fût celui du génie, prit les intérêts de Moliere si fort à cœur qu'il lui ordonna de se venger; et c'est à cet ordre que *L'Impromptu de Versailles* dut sa naissance. Ce fut aussi à Versailles qu'il parut d'abord, et que le Roi souffrit que, dans la seconde scene, celle du Marquis importun, Moliere y parlât de l'ordre qu'il avoit reçu d'imposer silence

silence à ses ennemis. Que ne devoient pas les Arts à un Monarque puissant qui se prêtoit ainsi à leurs intérêts! Si les excès de la louange peuvent être jamais excusés, c'est sous le regne d'un pareil Prince. »

« *L'Impromptu de Versailles* conçu gaiement, exécuté de même, en imposa, pour jamais, à Boursault, qui avoit à se reprocher d'avoir été l'agresseur, et qui dut reconnoître qu'il s'étoit, mal-à-propos, attiré sur les bras un ennemi d'autant plus redoutable que sa gloire alloit toujours en augmentant, et qu'un jour la postérité ne feroit point de grace à ceux qui se seroient obstinés à déchirer vainement ses chef-d'œuvres ... »

Cette Piece, qui n'est qu'une répétition interrompue, dans laquelle tous les principaux Acteurs et Actrices de la Troupe de Moliere sont censés se disposer à représenter une Comédie, dont les personnages sont les ridicules du tems, tels que des Marquis, des fausses prudes, des précieuses, des fâcheux, &c., répond aux ennemis de Moliere, et critique tous les principaux Acteurs et Actrices de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne.

« Moliere, ami du vrai, trouva l'occasion, en se vengeant, ajoute M. Bret, de révéler à tout Paris qu'en applaudissant aux Montfleury, Beauchâteau, de Villiers, &c., il s'extasioit, presque toujours, pour des tons exagérés et faux, des gestes apprêtés, des grimaces étudiées, des cris forcenés, et jamais pour la nature. Il est à remarquer qu'il ne dit rien de Floridor, en

qui, sans doute, il reconnoissoit un véritable talent. »

« Ce qu'on ne sauroit trop observer, c'est que jusques dans les bagatelles de l'espece de celle-ci, le dialogue est d'un naturel et d'une vérité qui font la plus grande illusion, et qui mettent la chose même sous les yeux, et toujours avec un esprit, un sel et un comique absolument particuliers à Moliere. Il y parle de lui avec ce courage noble qui sied si bien au génie, et sans blesser l'honnêteté dont il fit toujours profession. »

M. Bret observe encore que « c'est d'après cette Piece que les Comédiens Italiens ont plusieurs fois saisi l'idée de parodier les talens des Comédiens François leurs rivaux ... »

Montfleury, le fils, crut devoir venger son pere, et la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne; et, dans cette vue, il fit une petite Comédie, sous le titre de *L'Impromptu de l'Hôtel de Condé*, et qui fut jouée par cette Troupe. De Villiers composa et fit représenter aussi, dans le même dessein, une petite Piece, intitulée *La vengeance des Marquis*.

Le Mariage forcé, Comédie, en trois actes, en prose, avec des Intermedes, mêlés de chants et de danses, représentée, pour la premiere fois, au Louvre, sous le titre de *Ballet du Roi*, le 29 Janvier 1664, et, ensuite, réduite à un acte,

avec quelques changemens et sans Intermedes, sur le Théatre du Palais-Royal, le 15 Février 1665; imprimée, à Paris, en 1668, chez Jean Ribou, *in*-12.

« C'est une de ces petites farces de Moliere, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les Pieces en cinq actes, dit Voltaire (jugemens sur les Pieces de Moliere). Il y a dans celle-ci quelques scenes tirées du Théatre Italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit Ballet, où Louis XIV dansa. »

« Il n'y a point d'étranger qui, d'après cette décision, ne juge *Le Mariage forcé* une misérable Piece, qui déshonore le Recueil de Moliere, observe M. Bret (Avertissement mis par lui au-devant de cette Piece). Cependant, les représentations fréquentes de cet Ouvrage... ne confirment gueres ce jugement... La scene nous y paroît aussi réguliere qu'elle peut l'être dans ces sortes de bagatelles, et les personnages sont tous amenés avec cet art du Théatre et cette vraisemblance qui suffisent au genre de la farce »

« Louis XIV n'accorda que très-peu de tems à Moliere pour lui fournir une Comédie à laquelle on pût lier des Intermedes de chant et de danse où ce Prince devoit se montrer lui-même. Notre Auteur eut besoin des ressources de son esprit et de sa gaieté, pour faire usage, en cette occasion, du sujet le plus simple, et qui, dans les mains d'un autre, eût à

peine suffi à l'acte le plus court. Il se ressouvint de l'art qu'il avoit employé trois ans auparavant dans la Comédie des *Fâcheux*, où il avoit lié les Ballets et les divertissemens au corps même de l'intrigue, et ce que nous voyons aujourd'hui ne composer que dix-sept scenes, fort courtes, fut exécuté en trois actes. »

« Moliere, dans cette espece d'impromptu, ne perdit point de vue l'utile mission qui l'appeloit à la destruction des obstacles divers qu'on opposoit, de tous côtés, au triomphe du bon-sens et du vrai goût. Éleve du fameux Gassendi, et Traducteur, dans sa jeunesse, du Poëme de Lucrece, on sent de quel œil il devoit voir les troubles ridicules qui s'étoient élevés dans nos écoles. Les efforts sérieux de l'Université pour obtenir la confirmation d'un Arrêt de 1624, qui avoit défendu, sous peine de la vie, d'enseigner aucune maxime contraire aux opinions d'Aristote, et qui, fort heureusement, étoit tombé dans l'oubli, dont il étoit si digne, sont assez clairement apperçus dans ce que dit Pancrace à l'occasion de la forme ou de la figure d'un chapeau (dans la scene sixieme). Moliere, dans cette même scene, nous met au fait des inepties pour le soutien desquelles de graves Docteurs cherchoient à soulever les corps les plus respectables. Il fit rire aux dépens du jargon pédantesque et vuide de sens de nos écoles. Aussi vigoureux ennemi de la fausse Philosophie que des faux airs et du faux goût, il saisit, avec plai-

sir, cette occasion de verser, à pleines mains, le ridicule sur le procès de l'ignorance avec la raison; et Despréaux, avec son *arrêt burlesque*, ne fit, quelque tems après, que consommer l'ouvrage de notre Auteur. Le Parlement de Paris étoit sur le point de prononcer un Arrêt contre la Philosophie de Descartes, lorsque Boileau fit présenter le sien au Premier Président de Lamoignon, par son oncle le Greffier. Cette bagatelle heureuse, au rapport du *Ménagiana*, empêcha, peut-être plus qu'aucune autre chose, qu'on ne rendît un Arrêt véritable contre les Cartésiens. »

« Une prétendue anecdote sur le mariage du célebre Comte de Grammont est citée par-tout comme ayant fourni à Moliere le dénouement du *Mariage forcé*. C'est voir une ressemblance de trop loin, et la fable qu'avoit inventée notre Auteur a dû le conduire naturellement à la maniere plaisante dont il la termine. Ces différentes applications qu'on fait vaguement sur telle ou telle scene, prouvent, tout au plus, que ces scenes sont puisées dans la nature. Il n'y a que le faux et l'invraisemblable qui ne ressembient à rien.... »

Voici l'anecdote, tirée d'un Recueil intitulé *Ana*, ou *Bigarrure Calotine*.

« Le Comte de Grammont, pendant son séjour à la Cour d'Angleterre, avoit beaucoup aimé Mademoiselle Hamilton. Leurs amours même avoient fait du bruit, et il repassoit en France, sans avoir conclu avec elle. Les deux freres de la Demoiselle le joignirent à Douvres,

dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'apperçurent, ils lui crierent : *Comte de Grammont ! Comte de Grammont ! n'avez-vous rien oublié à Londres ?.... Pardonnez-moi*, répondit le Comte, qui devinoit leur intention, *j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous, pour finir cette affaire.* »

On sait que le sujet du *Mariage forcé* est aussi simple. Le vieux Sganarelle a demandé en mariage la jeune Dorimène, fille d'Alcantor ; mais il est jaloux, et il craint que les suites du mariage ne soient fâcheuses pour lui, parce qu'il découvre qu'elle a un amant, nommé Lycaste. Il consulte son ami Géronimo, deux Philosophes, ses voisins, nommés Pancrace et Marphurius, deux Bohémiennes, diseuses de bonne aventure, et il n'est rassuré par aucun de ces personnages. Il renonce à se marier, et va retirer sa parole ; mais Alcidas, frere de Dorimène, piqué de cet affront, lui propose de se battre avec lui. Il refuse, et Alcidas lui donne des coups de bâton, jusqu'à ce qu'il ait choisi de se battre ou d'épouser sa sœur. Sganarelle, craignant encore plus la mort que les suites d'un mariage mal assorti, se détermine enfin pour ce dernier parti, et le mariage se fait, à la satisfaction de tout le monde, excepté à la sienne.

Cette Piece fut jouée douze fois de suite, dans sa nouveauté. Son dénouement est regardé comme un des meilleurs de Moliere. « Le silence de Sganarelle qui la termine est un coup de maître, dit Riccoboni, dans ses *Observations sur la Comédie et sur le*

génie de Moliere ; et c'est cette espece de dénouement que j'avois en vue lorsque j'ai dit que le froid d'une situation pouvoit quelquefois servir à dénouer une Piece autant que le feu et la vivacité d'une action. »

Le Mariage forcé fut mis en vers, par un anonyme, en 1674 ; mais il y a apparence qu'il n'a jamais été joué de cette maniere.

Lorsque cette Piece fut représentée en trois actes, Sganarelle, joué par Moliere, s'endormoit à la cinquieme scene du premier ; la Beauté lui apparoissoit d'abord, en songe ; ensuite, la jalousie, les chagrins, les soupçons et des plaisans ou goguenards ; à la septieme scene du second acte, des Égyptiens et des Égyptiennes, un Magicien et des Démons ; à la sixieme scene du troisieme acte, un Maître à danser venoit enseigner une courante à Sganarelle ; un concert Espagnol, composé de six exécutans, des deux sexes ; des Danseurs Espagnols ; un charivari grotesque, formé par des personnages de toute espece, et des galans qui venoient caresser la femme de Sganarelle, terminoient les divertissemens, qui étoient exécutés par le Roi, Monsieur le Duc, le Comte d'Armagnac, le Duc de Saint-Aignan, les Marquis de Villeroy et de Rassan, quelques autres Seigneurs de la Cour, et des Danseurs de l'Opera.

La Princesse d'Elide, Comédie-Ballet, en cinq actes, avec un Prologue et des Intermedes,

représentée, pour la premiere fois, devant le Roi et les deux Reines, à Versailles, le 8 Mai 1664, et ensuite, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 9 Octobre de la même année; imprimée, après la mort de l'Auteur, à Paris, en 1682, chez Denis Thierry, *in-12*.

« Les Fêtes que Louis XIV donna, dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'Histoire de ce Monarque, dit Voltaire, (jugemens sur les Pieces de Moliere) non-seulement par les magnificences singulieres, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célebres, en tous genres, qui contribuoient, en même-tems, à ses plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cette Fête, connue sous le nom de *L'Isle enchantée*, que Moliere fit jouer *La Princesse d'Elide*.... Il n'y a que le premier acte et la moitié de la premiere scene qui soient en vers. Moliere, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette Piece réussit beaucoup dans une Cour qui ne respiroit que la joie, et qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvoit critiquer avec sévérité un Ouvrage, fait à la hâte, pour embellir la Fête. »

« On a depuis représenté *La Princesse d'Elide* à Paris; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens et des circonstances heureuses qui l'avoient soutenue. On joua la même

année la Comédie de *La Mere coquette*, du célebre Quinault. C'étoit presque la seule bonne Comédie qu'on eût vue en France, hors les Pieces de Moliere, et elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des Fêtes réussissent-ils au Théatre de Paris. Ceux à qui la Fête est donnée sont toujours indulgens ; mais le Public, libre, est toujours sévere. Le genre sérieux et galant n'étoit pas le genre de Moliere ; et cette espece de Poëme n'ayant ni le plaisant de la Comédie, ni les grandes passions de la Tragédie, tombe, presque toujours, dans l'insipidité. »

« La superbe Fête que Louis XIV, dans son nouveau Palais de Versailles, donna à la Reine, sa mere, et à Marie-Therese, son épouse, sous le titre des *Plaisirs de l'Isle enchantée*, offrit, pendant sept jours, tout ce que la magnificence et le bon goût du Prince, le génie et les talens de tous ceux qui le servoient pouvoient enfanter de plus merveilleux et de plus varié, observe M. Bret. (Avertissement mis par lui au-devant de *La Princesse d'Elide*) L'Italien Vigarini, un des plus ingénieux Décorateurs et des plus surprenans Machinistes qu'on ait vus ; le célebre Lully, qui annonça dans cette fête les charmes de sa mélodie ; le Président de Périgny, chargé des vers consacrés aux éloges des Reines ; Benserade, si connu par son double talent de lier la louange du personnage Dramatique avec celle de l'Acteur ; Moliere enfin, le célebre Moliere, qui fit les honneurs

de la seconde journée par *La Princesse d'Elide*, et ceux de la sixieme par un essai des trois premiers actes de *Tartuffe*, tout cela rendit cette fête une des plus étonnantes que l'Europe ait jamais vues. »

« Louis XIV n'avoit donné à Moliere que très-peu de tems pour le Spectacle qu'il lui demandoit, et tous les sujets n'étant pas propres à des fêtes aussi augustes, notre Auteur chercha des secours ailleurs que dans ses propres idées. Ce fut d'*Agostino Moreto*, Auteur Espagnol, très-estimé, qu'il emprunta la Fable de *La Princesse d'Elide*; et ce fut une galanterie fine de la part de Moliere de présenter à deux Reines, Espagnoles de naissance, l'imitation d'un des meilleurs ouvrages du Théatre de leur nation. »

« Moliere étoit incapable d'une imitation servile, et ce fut en homme de génie qu'il évita les fautes et qu'il augmenta les beautés de son original.... La Piece Epagnole qui a pour titre, *El Desden con el Desden*, dédain pour dédain, est en trois actes, et Moliere porta la sienne à cinq, pour en multiplier les divertissemens.... »

Le Prologue est formé par l'Aurore, qui, à son lever, invite toutes les jeunes personnes à aimer, et par des valets de chiens qui s'éveillent pour aller à la chasse.

La Princesse d'Elide est recherchée en mariage, par Euryale, Prince d'Ithaque, par Aristomène, Prince de Missène et par Théocle, Prince de Pyle. Elle les dédaigne tous les trois. Euryale, lassé de ce

dédain, de concert avec Iphitas, pere de la Princesse, feint d'aimer Aglante, sa parente. Le dépit s'empare de la Princesse, et elle se montre jalouse du choix d'Euryale, qui revient à elle. Aristomène épouse Aglante et Théocle épouse Cinthie, autre parente de la Princesse. Les Intermedes sont remplis par un Bouffon de la Princesse, nommé Moron, et que joua Moliere; par des Chasseurs, par des Bergers, des Bergeres et des Satyres, chantans et dansans.

« Quelqu'un a mis en vers les quatre actes en prose de *La Princesse d'Elide*; mais les ouvrages les plus foibles des grands hommes gagnent bien rarement à passer par d'autres mains, » observe M. Bret.

Riccoboni traduisit au commencement de ce siecle *La Princesse d'Elide*, qu'il fit jouer en Italie, avant de venir en France; et au mois de Juillet 1718, on joua au Théatre Italien une Piece de Coypel, intitulée, *Les Amours à la chasse; qui étoit une mauvaise imitation de La Princesse d'Elide*, dirent, en 1719, les *Lettres historiques sur les Spectacles de Paris*.

* *Tartuffe*, ou *L'Imposteur*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, en trois actes, devant le Roi, à Versailles, dans la sixieme journée des *Plaisirs de l'Isle enchantée*, le 12 Mai 1664; chez MON-

SIEUR, frere du Roi, à Villers-Cotterets, le 24 Septembre suivant; en cinq actes, chez le grand Condé, au Raincy, le 29 Novembre de la même année, et le 9 Novembre 1665, et à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 5 Août 1667; imprimée, à Paris, en 1675, avec une Préface et trois Placets adressés au Roi, chez Claude Barbin, *in-12*.

D. Juan, ou *Le Festin de Pierre*, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, le 15 Février 1665; imprimée, après la mort de l'Auteur, en 1682, chez Denis Thierry, *in-12*.

« Moliere, en traitant le sujet du *Festin de Pierre*, obéit encore moins à l'impulsion de son génie, qu'il ne l'avoit fait en composant *La Princesse d'Elide*, dit M. Bret, dans l'avertissement qu'il a mis au-devant du *Festin de Pierre*. Sa reconnoissance et son attachement pour Louis XIV avoient élevé le courage dont il avoit eu besoin dans une action héroïque et grave; mais rien ne pouvoit le soutenir dans le choix d'un Drame tout-à-fait hors de la nature. Il fallut cependant qu'il cédât aux pressantes sollicitations de sa Troupe, qu'il aimoit comme un pere tendre, et qui ne cessoit de lui demander une imitation

tation Françoise de la Piece Espagnole qui venoit d'enrichir quelques Théatres de Paris.... (Voyez le Tome VI des Comédies du Théatre François de notre Collection, Jugemens et Anecdotes sur le *Festin de Pierre*, mis en vers par Thomas Corneille.) Lorsque Moliere, pour servir l'avidité de ses Camarades, eut consenti à traiter cette Farce, on ne lui pardonna point de s'être si fort écarté du vrai, lui-même paroît ne s'être pas fait plus de grace, puisqu'il ne livra point son ouvrage à l'impression, et qu'il est un de ceux qui grossirent l'édition postume de 1682.... On ne lui permit pas après avoir purgé le Théatre de tant de folies, d'y reporter lui-même un tissu d'extravagances. »

« Ce n'est pas qu'il ne plaisante quelquefois agréablement, dans les rôles de Sganarelle et de M. Dimanche, et qu'il n'éleve sa voix avec assez de force dans le personnage de D. Louis ; mais le tout ensemble n'étoit pas digne de passer sous la plume de notre Auteur, et l'on ne peut qu'applaudir au mot ingénieux d'une femme qui dit à Moliere : *Votre figure de D. Pedre baisse la tête, et moi je la secoue.* »

« Moliere, en réussissant peu, n'eut cette fois rien à craindre de ses ennemis ordinaires ; mais il s'en éleva contre le *Festin de Pierre* d'une nouvelle espece, et mille fois plus dangereux.... La scene d'un Pauvre avec D. Juan dans laquelle Moliere avoit peint avec trop d'énergie, peut-être, la

scélératesse raisonnée de son Héros, éleva les clameurs de ces nouveaux ennemis. »

Voici cette scene, que Voltaire a rapportée dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere, après l'avoir vue écrite de la main de cet Auteur, et qui lui fut commuuiquée par le fils de Pierre de Marcassus, ami de Moliere.

D. Juan rencontre un pauvre dans la forêt (scene seconde du troisieme acte) et lui demande à quoi il passe sa vie ?

LE PAUVRE.

A prier Dieu pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône.

D. JUAN.

Tu passes ta vie à prier Dieu ? Si cela est tu dois être fort à ton aise?

LE PAUVRE.

Hélas ! Monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger !

D. JUAN.

Cela ne se peut pas. Dieu ne sauroit laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin.... Tiens, voila un Louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.

« Quoique cette scene, dont les seules ames foibles et mal instruites pouvoient se scandaliser, fût supprimée à la seconde représentation du *Festin de*

Pierre, l'acharnement du parti qui avoit crié à l'anathême se soutient avec toute son animosité, parce qu'il restoit dans la scene sixieme du cinquieme acte un portrait admirable de l'hypocrisie, qui redoubloit les craintes qu'on avoit de *Tartuffe*, dit encore M. Bret. »

« C'est *Tartuffe* annoncé, et dont les trois premiers actes avoient déja été joués, dans la sixieme journée des *Plaisirs de l'Isle enchantée*, que redoutoient les faux dévots. C'est ce chef-d'œuvre de la Scene Françoise, dont l'approche les faisoit frémir ; et le médiocre ouvrage du *Festin de Pierre*, contre lequel on lança la plus indécente satyre, fut le prétexte que la frayeur d'être bientôt démasqué, saisit avec précipitation, et plus de mal adresse encore. La cabale hypocrite fit paroître, sous le nom de Rochemont, des *Observations sur le Festin de Pierre*.... Il est peu d'exemple d'une satyre aussi envenimée et aussi plate ... On y fit deux réponses anonymes.... Dans la seconde des deux, on apprend que Louis XIV, loin de se laisser entraîner par ces criailleries, ajouta une nouvelle pension à celle qu'il avoit déja donnée à Moliere. Cette nouvelle faveur redoubla la haine des faux dévots, et ce Roi, protecteur déclaré de notre Auteur, ce Prince à qui rien ne resistoit alors, éprouva que leur cabale étoit de ses ennemis les plus difficiles à vaincre. »

« C'est encore le *Festin de Pierre* de Moliere, qui paroît quelquefois sur le Théatre François ; mais avec

des changemens et mis en vers par Thomas Corneille, que les hypocrites ne presécuterent point, parce qu'il n'avoit aucune part à *Tartuffe*.... »

« L'empressement d'enlever des Spectateurs à l'Hôtel de Bourgogne fit que Moliere se contenta de donner en prose sa Comédie du *Festin de Pierre*. C'étoit une nouveauté inouie alors qu'une Piece de cinq actes en prose, observe Voltaire. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, et comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une Comédie puisse réussir en vers. Les François, au contraire, ne croyoient pas qu'on dût supporter une longue Comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence au *Festin de Pierre* de Villiers (joué à l'Hôtel de Bourgogne, en 1659) sur celui de Moliere; et ce préjugé a duré si long-tems, que Thomas Corneille, en 1673, immédiatement après la mort de Moliere, mit son *Festin de Pierre* en vers. (Il ne fut joué, avec ces changemens, qu'en 1677.) Il eut alors un grand succès, sur le Théatre de la rue Guénégaud; et c'est de cette seule maniere qu'on le représente aujourd'hui.... &c. »

C'est aussi de cette maniere que nous l'avons donné, dans le septieme volume des Comédies du Théatre François de notre Collection.

* *L'Amour Médecin*, Comédie - Ballet, en trois actes, en prose, avec un Prologue en vers et

des Intermedes mêlés de chants et de danses, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Versailles, le 15 Septembre 1665, et à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 22 du même mois; imprimée à Paris, l'année suivante, avec un Avis au Lecteur, chez Pierre Trabouillet, *in*-12.

* *Le Misantrope*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 4 Juin 1666; imprimée à Paris, la même année, chez Jean Ribou, *in*-12.

* *Le Médecin malgré lui*, Comédie, en trois actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre du Palais-Royal, le 9 Août 1666; imprimée, après la mort de l'Auteur, à Paris, en 1682, chez Denis Thierry, *in*-12.

Mélicerte, Pastorale-héroïque, en deux actes, en vers, représentée, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, le 2 Décembre 1666; imprimée, après la mort de l'Auteur, à Paris, en 1682, chez Denis Thierry, *in*-12.

« Cette Pastorale-héroïque, dont Moliere avoit pris

le sujet dans l'Histoire de Timarete et de Sésostris, du Roman de *Cyrus*, fit une partie de la fête du *Ballet des Muses*, de Benserade, exécuté et dansé par le Roi, à Saint-Germain, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de *Mélicerte*.

« Malgré les recherches qu'ont faites les infatiguables Auteurs de l'*Histoire du Théatre François*, (les freres Parfaict) il est encore indécis quelle place occupa dans ce Ballet la nouvelle production de Moliere. On sait seulement que Louis XIV ne donna point à l'Auteur le tems de la finir, et qu'on n'en représenta que les deux actes qu'il n'avoit, au plus, qu'esquissés. Moliere n'étoit point ici conduit par son génie; et quelque délicatesse qu'on trouve dans la scene troisieme du second acte; (entre Mélicerte et Mirtil, son amant) le Public doit peu regretter qu'il n'ait pas eu le dessein de finir un Ouvrage de ce genre, pour lequel il falloit un talent bien au-dessous du sien. »

« Il murmura, sans doute, plus d'une fois, de la nécessité où les amusemens de la Cour le mettoient trop souvent de descendre si fort au-dessous de lui-même; mais Louis XIV n'étoit pas un Monarque à qui l'on pût refuser quelque chose, et les beaux-Arts lui devoient trop pour qu'ils ne se prêtassent pas à se sacrifier eux-mêmes à ses plaisirs... »

Mélicerte est une jeune personne de la Cour de Thessalie, que les malheurs survenus à sa famille en ont fait retirer, avec sa mere, Bélise, qui l'a élevée obscurément, parmi les Bergers de la vallée de Tempé. Mé-

licerte est aimée d'un Berger, nommé Mirtil, qu'elle aime, lequel est l'objet de la rivalité de deux autres Bergeres, qui dédaignent pour lui deux Bergers, leurs amans. Le Roi de Thessalie, instruit de la retraite de Mélicerte, vient l'y chercher, dit-on, pour la rétablir dans les honneurs dûs à sa naissance et la marier à un grand Seigneur de sa Cour. C'est-là où Moliere est resté de ce sujet.

Guérin, fils du Comédien de ce nom, qui avoit épousé la veuve de Moliere, acheva cette Pastorale-héroïque, en y faisant un troisieme acte, en vers libres. Il osa aussi mettre en vers libres les deux actes de Moliere et y faire quelques changemens, et il fit jouer cette Piece, sous le titre de *Mirtil et Mélicerte*, avec un Prologue, en vers libres, et des Intermedes, dont la musique fut faite par de Lalande, Maître de la Musique du Roi, le 10 Janvier 1699. Elle eut neuf représentations, et fut imprimée, la même année, à Paris, chez Pierre Trabouillet, *in*-12, avec une Préface, une Épître dédicatoire adressée à la Princesse de Conti, et deux pieces de vers adressées à la même Princesse, en remerciement de ce qu'elle avoit fait jouer cette Pastorale-héroïque à Fontainebleau.

« Tout cela ne fit point pardonner à Guérin le fils de faire autant de tort à la gloire de Moliere, en osant toucher à un de ses Ouvrages qu'en avoit fait son pere à la veuve de Moliere, en devenant son second époux, » dit encore M. Bret.

La Pastorale comique, en un acte, mêlée de

scenes récitées et de scenes chantées, avec des divertissemens, musique de Lully, faisant la troisieme entrée du *Ballet des Muses*, de Benserade, représentée, dans ce Ballet, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, le 2 Décembre 1666; non imprimée en entier, mais seulement les vers de chant, dans la partition de Lully, la même année, chez Robert Ballard, *in*-4°., et dans les Œuvres de Moliere, depuis sa mort.

« Moliere supprima toutes les scenes parlées de cette Pastorale comique, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant, et nous n'aurions pas plus de connoissance des vers qu'il fit pour Lully, si la partition de ce grand Musicien ne les avoit conservés. »

Il y a apparence que le sujet de cette Pastorale comique consistoit en la rivalité de trois Bergers, amans d'une Bergere, et que des trois il y en avoit deux beaucoup plus riches que l'autre, qui, cependant, étoit préféré par elle.

* *Le Sicilien*, ou *L'Amour Peintre*, Comédie-Ballet, en un acte, en prose, mêlée de chants et de danses, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, à la reprise du *Ballet des Muses*, de Benserade, au-

quel elle fut jointe, le 5 Janvier 1667, et, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 10 Juin suivant; imprimée, à Paris, en 1668, chez Jean Ribou, *in*-12.

* *L'Avare*, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, en 1667, retirée après la premiere représentation, et remise le 9 Septembre 1768; imprimée, à Paris, après la mort de l'Auteur, en 1675, chez Claude Barbin, *in*-12.

* *Amphitrion*, Comédie, en trois actes, en vers libres, avec un Prologue, aussi en vers libres, représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, le 13 Janvier 1668; imprimée, à Paris, après la mort de l'Auteur, avec une Épître dédicatoire qu'il avoit adressée au grand Condé, en 1674, chez Claude Barbin, *in*-12.

* *George Dandin*, ou *Le Mari confondu*, Comédie, en trois actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, avec des Intermedes, mêlés de chants et de danses, musique de Lully,

devant le Roi, à Versailles, le 18 Juillet 1668; à Saint-Germain-en-Laye, le 3, le 4, le 5 et 6 Novembre suivant, et, à Paris, sans Intermedes, sur le Théatre du Palais-Royal, le 9 du même mois; imprimée, à Paris, avec les Intermedes, la même année, chez Robert Ballard, *in*-4°., et sans les Intermedes, en 1669, chez Jean Ribou, *in*-12.

* *Monsieur de Pourceaugnac*, Comédie-Ballet, en trois actes, en prose, avec des Intermedes, mêlés de chants et de danses, musique de Lully, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Chambord, le 6 Octobre 1669, à Versailles, le 4 Novembre suivant, et à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 15 du même mois; imprimée à Blois, en 1669, chez Jules Hotot, *in*-4°., à Paris, en 1670, chez Robert Ballard, même format, et en 1682, dans les Œuvres de l'Auteur, chez Denis Thierry, *in*-12.

* *Le Bourgeois Gentilhomme*, Comédie-Ballet, en cinq actes, en prose, avec des Intermedes mêlés de chants et de danses, musique de Lully, représentée, pour la premiere fois, devant le

Roi, à Chambord, le 14 Octobre 1670, en Novembre suivant, à Saint-Germain-en-Laye, et, ensuite, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 29 du même mois; imprimée, à Paris, la même année, chez Robert Ballard, *in-4°.*, et, après la mort de l'Auteur, dans ses Œuvres, en 1682, chez Denis Thierry, *in-12.*

Psyché, Tragi-Comédie-Ballet, en cinq actes, en vers libres, avec un Prologue et des Intermedes, mêlés de chants et de danses, musique de Lully, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Paris, sur le Théatre des Machines, construit exprès, au Palais des Tuileries, en Janvier 1671, et au Théatre du Palais-Royal, le 11 Novembre suivant; imprimée, à Paris, la même année, avec un Avertissement, contenant la description de la Salle, chez Robert Ballard, *in-4°.*, et, après la mort de l'Auteur, en 1673, chez Claude Barbin, *in-12.*

« Le Spectacle de l'Opera, connu en France sous le Ministere du Cardinal Mazarin, étoit tombé par sa mort, observe Voltaire dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere. Il commençoit à se relever. Perrin, introducteur des Ambassadeurs chez MONSIEUR,

frere de Louis XIV, Lambert, Intendant de la Musique de la Reine-Mere, et le Marquis de Sourdeac, homme de goût, qui avoit du génie pour les machines, avoient obtenu, en 1669, le Privilége de l'Opera; mais ils ne donnerent rien au Public qu'en 1671. On ne croyoit pas alors que les François pussent jamais soutenir trois heures de musique, et qu'une Tragédie toute chantée pût réussir. On pensoit que le comble de la perfection est une Tragédie déclamée, avec des chants et des danses dans les Intermedes. On ne songeoit pas que si une Tragédie est belle et intéressante les entr'actes de musique doivent en devenir froids, et que si les Intermedes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un Ballet peut délasser dans les entr'actes d'une Piece ennuyeuse; mais une bonne Piece n'en a pas besoin, et l'on joue *Athalie* sans les chœurs et sans la musique. Ce ne fut que quelques années après que Lully et Quinault nous apprirent qu'on pouvoit chanter toute une Tragédie, comme on faisoit en Italie, et qu'on la pouvoit même rendre intéressante; perfection que l'Italie ne connoissoit pas. »

« Depuis la mort du Cardinal Mazarin on n'avoit donc donné que des Pieces à machines, avec des divertissemens en musique, telles qu'*Andromède* et *La Toison d'or.* On voulut donner au Roi et à la Cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, et y ajouter des danses. Moliere fut chargé

du

du sujet de la Fable, le plus ingénieux et le plus galant, et qui étoit alors en vogue par le Roman, beaucoup trop alongé, que La Fontaine venoit de donner, en 1669. »

« Il ne put faire que le premier acte, la premiere scene du second et la premiere du troisieme. Le tems pressoit. Pierre Corneille se chargea du reste de la Piece. Il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre; et ce génie mâle, que l'âge rendoit sec et sévere, s'amolit pour plaire à Louis XIV. L'Auteur de *Cinna* fit à l'âge de soixante-quatre ans cette déclaration de Psyché à l'Amour, (scene troisieme du troisieme acte) qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au Théatre. »

« Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault. Lully composa les airs. Il ne manquoit à cette société de grands Hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu'il y eût jamais de plus excellent au Théatre se fût réuni pour servir un Roi qui méritoit d'être servi par de tels hommes. »

« *Psyché* n'est pas une excellente Piece, et les derniers actes en sont très-languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie et la dépense royale qu'on fit pour ce Spectacle firent pardonner ses défauts. »

« Cette Piece fit les plaisirs de la Cour pendant le carnaval de 1670, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant, et ne parut au Théatre du Palais-Royal que vers la fin de 1671, où elle eut

trente-deux représentations de suite. Le célebre La Fontaine venoit de faire paroître son ingénieux Roman de *Psyché*, en vers et en prose. Sans doute, lorsque Louis le-Grand demanda à Moliere un nouvel Ouvrage qui pût donner lieu à des Fêtes dignes de son goût, ce fut au Roman de son ami qu'il dut l'idée de traiter ce sujet si propre à produire ce Spectacle magnifique, où la terre, les Cieux et les enfers pouvoient offrir ce qu'ils avoient de plus varié, et dont Houdart de La Motte dit qu'*il eût pu lui seul faire inventer l'Opera.* »

« Moliere ne pouvoit asservir son génie à celui de personne; et quelque cas qu'il fît de celui de La Fontaine, il s'écarta de la route que le Fabuliste inimitable et le conteur naïf avoit suivie. De tous les incidens du Roman de *Psyché*, il ne paroît avoir imité que l'objet de sa descente aux enfers, où cette Princesse va chercher, de la part de Vénus irritée, une boite que devoit lui remettre Proserpine. »

« Il traça donc, de cette Fable, déja connue par les Romans anciens d'Apulée et de Fulgence, un plan beaucoup plus noble que celui de La Fontaine, et plus convenable à la Fête pour laquelle elle étoit destinée; mais comme il se vit extrêmement pressé par le tems, il recourut au plus grand homme qui vécût alors, et qui, dans ce moment, par ses deux dernieres Tragédies d'*Agésilas* et d'*Attila*, sembloit avoir aiguisé les armes de ceux qui cherchoient à l'immoler entiérement à son jeune rival. »

« Si le choix que Moliere fit du grand Corneille a de la noblesse, le procédé de ce dernier fut magnanime, puisqu'il consentit à s'asservir au plan d'un autre, et qu'il termina en quinze jours un Ouvrage en cinq actes, dont Moliere n'avoit fait que les vers qui se récitoient dans le Prologue, le premier acte, la premiere scene du second et la premiere du troisieme. »

« Quinault fut chargé des Intermedes, à l'exception de celui du premier acte, qui consiste en deux dialogues Italiens, de la composition de Lully, Auteur de toute la musique de ce Poëme.... »

« Nous ne le dissimulerons point, le principal honneur de cette Tragédie-Ballet dut appartenir à Corneille, et Moliere étoit assez grand pour n'en être pas jaloux.... Une action héroïque, et tournée entiérement vers l'amour, ne pouvoit donner qu'un foible exercice au vrai talent de Moliere. L'amusement de son Maître étoit ici son objet, beaucoup plus que sa propre gloire. »

« Pour Quinault, s'il n'eût été connu que par les Intermedes de *Psyché*, il eût été peu digne de la place de l'Académie Françoise qu'il venoit d'obtenir; mais il étoit l'Auteur de *La Mere coquette*, et il avoit eu, dans le genre tragique, plus d'un de ces succès du moment qui sont toujours comptés par la génération qui en a été témoin.... »

La Salle des Machines où cette Tragédie-Ballet fut exécutée, avoit été construite et décorée, par ordre

du Roi, sur les dessins et sous la conduite des sieurs Ratabon et Vigarini, avec une magnificence qu'on a peine à imaginer aujourd'hui; mais dont on trouve la description dans l'Avertissement placé au-devant de la Piece, dans la premiere édition *in* 4°., de Robert Ballard, et dans un Ouvrage de l'Abbé de Pure, intitulé, *Idée des Spectacles anciens et nouveaux*.

Tout le monde connoît le sujet de cette Tragédie-Ballet, dont le Prologue en est une sorte d'argument, en action, dans le commencement duquel se trouvent quelques louanges pour Louis XIV. Les sujets des Intermedes sont aussi liés au sujet principal, et concourent à son développement et à sa fin. Cette Piece fut remise au Théatre le premier Juin 1703, et eut vingt-neuf représentations en deux mois. « Ce qui contribua beaucoup au succès de cette reprise, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, tome quatorzieme, page 30, c'est qu'indépendamment des dépenses que les Comédiens avoient faites pour la donner avec éclat, en y joignant de brillantes décorations, des machines dont l'exécution étoit parfaite, et des Ballets de goût et bien rendus, l'Actrice (Mademoiselle Desmares) qui représentoit le personnage de Psyché, et l'Acteur (Baron fils) qui jouoit celui de l'Amour, quoiqu'excellens tous deux, se surpasserent encore dans ces deux rôles. On dit qu'ils ressentoient l'un pour l'autre la plus vive tendresse, et que leurs talens supérieurs ne furent employés que pour marquer avec plus de précision les sentimens de leurs cœurs. »

Les Amans magnifiques, Comédie-Ballet, en cinq actes, en prose, avec des Intermedes, mêlés de chants et de danses, musique de Lully, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi à Saint-Germain-en-Laye, sous le titre de *Divertissement Royal*, le 7 Septembre 1670; à Paris, après la mort de l'Auteur, le 15 Octobre 1688, et en 1704, avec un Prologue et des Intermedes nouveaux, de Dancourt; imprimée, à Paris, en 1670, avec un Avant-propos, chez Robert Ballard, *in* 4°., et en 1682, dans les Œuvres de l'Auteur, chez Denis Thierry, *in*-12.

« Louis XIV, lui-même, donna le sujet de cette Piece à Moliere, dit Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de cet Auteur. Il voulut qu'on représentât deux Princes qui se disputeroient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. Moliere servit le Roi avec précipitation. Il mit dans cet Ouvrage deux personnages qu'il n'avoit point encore fait paroître sur son Théatre, un Astrologue et un fou de Cour. Le monde n'étoit point alors désabusé de l'astrologie judiciaire. On y croyoit d'autant plus qu'on connoissoit moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans Vittorio Siri (Historiographe de France) qu'on n'avoit pas manqué à la naissance de Louis XIV de faire tenir un Astrologue dans un ca-

binet voisin de celui où la Reine accouchoit. C'est dans les Cours que cette superstition regne davantage, parce que c'est-là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir. Les fous y étoient aussi à la mode. Chaque Prince et chaque grand Seigneur même avoit son fou ; et les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société et ceux que donnent les beaux-Arts. Le fou qui est représenté dans cette Piece n'est point un fou ridicule ... mais un homme adroit, et qui ayant la liberté de tout dire s'en sert avec habileté et avec finesse.... Cette Piece ne fut jouée qu'à la Cour, du vivant de l'Auteur, et né pouvoit gueres réussir que par le mérite du Divertissement, et par celui de l'à propos.... »

M. Bret observe, dans l'avertissement qu'il a mis au devant de cette Piece, que « M. Gaillard, dans son éloge du grand Corneille, dit que Moliere semble avoir copié, à quelques égards, dans ses *Amans Magnifiques*, la Comédie héroïque de *D. Sanche d'Arragon*, et il se trouve, en effet, quelques rapports d'une Piece à l'autre. »

« Sostrate (Général d'Armée, et amant de la Princesse Ériphile, fille de la Reine de Thessalie) est, comme D. Sanche, un Héros amoureux, malgré la bassesse apparente de sa fortune, d'une Princesse qui rougit également et de l'amour qu'elle inspire, et de celui qu'elle éprouve pour un inconnu. Comme D. Sanche, il a deux Princes pour

rivaux (Iphicrate et Timoclès,) et c'est à lui de nommer, comme D. Sanche, celui de ses rivaux qu'il croit le plus digne de la Princesse. C'est à ces seuls traits que se borne la légere ressemblance de ces deux ouvrages, aussi différens entr'eux, dans leur totalité, que le génie de ces deux grands hommes. »

« Le plan de cette Comédie avoit presque été dicté par Louis XIV, qui, *voulant donner à la Cour un divertissement composé de tous ceux que l'Art théâtral peut fournir, conçut l'idée de deux Princes rivaux, qui, dans la Vallée de Tempé, où l'on doit célébrer les jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune Princesse et sa mere, de toutes les galanteries dont ils peuvent s'aviser*, dit l'avant-propos, qui se trouve à la tête de cette Piece. Obligé de se conformer à cette idée donnée par son Maître, Moliere ne se douta point qu'il s'avoisinoit un peu de l'intrigue de *D. Sanche d'Arragon.* Si Corneille l'entrevit, il ne s'en plaignit point, et il put s'en croire honoré.... »

« On sait que (le prétendu Sorcier Simon) Morin avoit prédit hautement que Gassendi mourroit sur la fin du mois d'Août 1650; ce qui n'arriva pas. Cette charlatanerie des sciences humaines auroit été la seule fourberie qui eût échappé à l'esprit philosophique de Moliere, éleve de Gassendi; et, en habile homme, il ne pouvoit en faire meilleure justice qu'en la poursuivant dans un cercle de Princes et de Princesses chez lesquels cette Science ridicule

a toujours trouvé plus de dupes, parce qu'ils se persuadent aisément que la nature est occupée de leur destin. »

« Clitidas (Bouffon de cette Piece) n'est pas un fou comme Moron (Bouffon de *La Princesse d'Elide*). Moliere n'a jamais tracé deux portraits égaux. Clitidas est une espece de confident adroit et intrigant, qui s'est acquis la liberté de tout dire, et qui se joue de ses maîtres, en servant leurs foiblesses ; moyen sûr dans les Cours de faire dépendre le maître même de l'esclave. L'Angely, que le Prince de Condé avoit amené de Flandres, et qu'il avoit donné à Louis XIV, étoit un fou spirituel et malin, à qui Clitidas devoit ressembler beaucoup... »

« Quelque plaisir que prit la Cour à cette Comédie-Ballet, Moliere ne la jugea pas propre aux amusemens de la Ville. Les Comédiens François la représenterent en 1688, avec peu de succès ; et lorsqu'en 1704, Dancourt, avec un Prologue et des Intermedes de sa façon, voulut la faire reparoître à Paris, il éprouva que Moliere avoit pour ses propres ouvrages un coup-d'œil assuré, et qu'il avoit fait sagement de ne point risquer une dépense considérable, dont les dédommagemens étoient très-incertains. Dancourt auroit dû réfléchir que l'entêtement de l'astrologie judiciaire avoit disparu des Cours, et que le regne de la Philosophie, invoqué par les Descartes et par les Bayles, s'annonçoit déja dans nos climats. En sorte que la principale

machine de l'intrigue des *Amans Magnifiques* ne pouvoit plus produire aucun effet. Il étoit même tard, en 1670, pour attaquer cette folie de l'esprit humain, qui paroissoit avoir déja fait place à d'autres. Cependant, la confiance qu'avoit témoignée Morin, en 1650, à l'occasion de Gassendi, étoit une preuve qu'il est des erreurs qui ne disparoissent jamais entiérement, et Moliere crut devoir lui opposer toute la force de la raison supérieure.... »

« Malgré le peu de succès qu'eut cet ouvrage à Paris, on y trouve, en général, de la conduite, de la noblesse, de l'invention et des graces. Il seroit encore un des plus propres à servir à des fêtes publiques et qui demandent de la dignité, sans le personnage d'Anaxarque (l'Astrologue), qui n'est plus rien dans un siecle où les lumieres de la Philosophie ont, au moins, dissipé des ténebres aussi épaises que celle de l'astrologie judiciaire.. . »

On sait de quelle maniere Moliere a traité le sujet de cette Piece, qui, d'ailleurs, est assez suffisament détaillé dans tout ce que nous venons de rapporter. Les Intermedes en sont formés par des Divinités célestes, terrestres et marines, qui chantent et dansent, selon leurs différens caracteres, et relativement au fonds du sujet de la Piece. On y exécute une petite Pastorale, en chant, représentant des amours champêtres de la vallée de Tempé, et ensuite la fête des jeux Pythiens. Le Roi, le Duc de Villeroi, le Marquis de Rassent, et d'autres Seigneurs de la Cour y

danserent, avec les Danseurs et Danseuses ordinaires des Ballets.

Moliere a placé dans la scene septieme de la petite Pastorale, troisieme Intermede entre le second et le troisieme actes de la Piece, la Traduction de l'Ode d'Horace *Donec gratus eram*, &c., dont J. J. Rousseau paroît avoir depuis adopté la tournure dans son *Devin de Village*.

* *Les Fourberies de Scapin*, Comédie, en trois actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 14 Mai 1671; imprimée, à Paris, après la mort de l'Auteur, et dans ses Œuvres, en 1682, chez Denis Thierry, *in*-12.

* *La Comtesse d'Escarbagnas*, Comédie, en prose, avec une Pastorale, mêlée d'Intermedes, de chants et de danses, formant sept petits actes, sous le titre du *Ballet-des-Ballets*, musique de Lully, représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, en Décembre 1671, et à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 8 Juillet 1672; imprimée, à Paris, en 1671, chez Robert Ballard, *in*-4°., et, après la mort de l'Auteur, dans ses Œuvres, en 1682, chez Denis Thierry, *in*-12.

* *Les Femmes savantes*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 11 Mars 1672; imprimée, à Paris, après la mort de l'Auteur, en 1676, chez Pierre Trabouillet, *in*-12.

* *Le Malade imaginaire*, Comédie-Ballet, en cinq actes, en prose, avec deux Prologues et des Intermedes, en vers libres, mêles de chants et de danses, musique de Lully, representee, pour la premiere fois, à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 10 Février 1673; imprimée, à Paris, la même année, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et, après la mort de l'Auteur, l'année suivante, à Cologne, chez Jean Sambix, *in*-12.

Outre ces Pieces, on sait que Moliere en a encore composé d'autres dans sa jeunesse. Ces Pieces étoient autant de petites Farces, chacune d'un acte. Elles ont été représentees en Province, par lui et par la Troupe ambulante dont il fut d'abord Directeur; mais elles n'ont jamais été imprimées, et il en a, depuis, transporté quelque chose dans quelques-unes de ses Pieces connues. Voici les titres de douze de ses petites Pieces, tels qu'ils nous sont parvenus.

Le Docteur amoureux, Le Docteur pédant, Les trois Docteurs rivaux, Le Maître d'Ecole, Le Médecin volant, La jalousie de Barbouillé, La jalousie de Gros-René, Gorgibus dans le sac, Le Fagoteux, Le grand Benêt de fils, et *Gros-René, petit enfant.*

On croit encore que Moliere a laissé plusieurs plans, plusieurs canevas, et même quelques fragmens de Comédies, que sa veuve remit au Comédien La Grange; mais dont tout a été perdu, jusques aux titres.



L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET DE L'ÉTOURDI.

Lélie aime Célie, esclave de Trufaldin, Bourgeois Napolitain, et en est aimé; mais Pandolfe, pere de Lélie, veut le marier à Hippolyte, fille de son ami Anselme, laquelle aime Léandre, dont elle a été aimée aussi; mais qui lui fait infidélité pour Célie. Mascarille, valet de Lélie, met en œuvre toutes sortes de ruses pour le servir dans ses amours et le soustraire à l'hymen projetté par son pere; mais son étourderie naturelle lui fait rompre toutes les intrigues de Mascarille, à mesure qu'il les invente et les exécute. Un certain Andrés, cru Egyptien, qui a vu Célie à Venise, où elle étoit déja dans l'esclavage, a éprouvé pour elle de tendres sentimens; mais il a été fait esclave, lui-même, et l'a long-tems perdue de vue. Il est redevenu libre, et a appris qu'elle étoit à Messine, où

Trufaldin a fixé sa demeure, auprès d'Anselme, de Pandolfe et de Léandre, et il vient pour acheter cette esclave, lorsqu'on découvre, par une vieille femme, que Trufaldin avoit autrefois chargée du soin de sa fille, en bas âge, que cette fille lui a été enlevée, par une autre vieille femme, et que Célie n'est autre que cette fille même de Trufaldin. Andrés, commis aussi, dans son jeune âge, à la garde d'un certain Albert, est reconnu pour Horace, fils de Trufaldin et frere de Celie; de sorte que Lélie n'a plus d'obstacle à épouser cette fille, qu'il aime, et Léandre retourne à Hippolyte. Ces deux couples sont unis, et Anselme promet à Mascarille de le marier aussi, afin de le récompenser des peines qu'il s'est données pour son maître.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'ÉTOURDI.

« Cette Piece est la premiere Comédie que Moliere ait donnée à Paris. Elle est composée de plusieurs petites intrigues, assez indépendantes les unes des autres. C'étoit le goût du Théatre Italien et Espagnol, qui s'étoit introduit à Paris, observe Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere, placés à la suite de la Vie qu'il a donnée de cet Auteur. Les Comédies n'étoient alors que des tissus d'aventures singulieres, où l'on n'avoit gueres songé à peindre les mœurs. Le Théatre n'étoit point, comme il devoit être, la représentation de la vie humaine. La coutume, humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avoient, pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avoit in-

fecté le Théatre. On n'y voyoit que de vils bouffons, qui étoient les modeles de nos Jodelets, et on ne représentoit que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne Comédie ne pouvoit être connue en France, puisque la société et la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisoient que d'y naître. Ce loisir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractere et à leur ridicule, est le seul tems propre pour la Comédie; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, et le seul pendant lequel les Spectacles puissent être fréquentés assiduement. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la Cour et Paris, et bien connu les hommes que Moliere les représenta avec des couleurs si vraies et si durables. »

« Les connoisseurs ont dit que *L'Etourdi* devroit seulement être intitulé *Les Contre-tems*. Lélie, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité plutôt que d'étourderie. Son valet paroît plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce

qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop souvent été l'écueil de Moliere, n'est pas meilleur ici que dans ses autres Pieces. Cette faute est plus inexcusable dans une Piece d'intrigue que dans une Comédie de caractere. »

« On est obligé de dire (et c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette Piece est foible et négligé, et que, surtout, il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les Ouvrages de cet admirable Auteur des vices de construction ; mais aussi plusieurs mots impropres et surannés. Trois des plus grands Auteurs du siecle de Louis XIV, Moliere, La Fontaine et Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution, par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des Auteurs célebres y discernent ces petites fautes, et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités. »

« Au reste, *L'Etourdi* eut plus de succès que *Le Misantrope*, *L'Avare* et *Les Femmes savantes* n'en eurent depuis. C'est qu'avant *L'Etourdi* on ne connoissoit pas mieux, et que la réputation de Moliere ne faisoit pas encore d'ombrage. Il

n'y avoit alors de bonne Comédie au Théatre François que *Le Menteur.* »

« Le succès du *Menteur* et celui de quelques scenes heureuses de Rotrou n'avoient point empêché la Farce grossiere de tenir insolemment sa place sur nos Théatres, et les turlupinades s'y montroient tous les jours, lorsque *L'Etourdi* fut représenté, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant de cette Piece, pour l'édition qu'il a donnée de Moliere, avec des Commentaires. »

« Le Public, étonné une seconde fois, apperçut dans cet Ouvrage les qualités les plus essentielles à l'Art de la Comédie, et sans lesquelles elle languit et se dénature ; c'est-à-dire, le mouvement et la gaieté. Non pas cette extravagance, ni cette déraison des *Jodelet* et des *D. Japhet* ; mais cet enjouement libre, ingénieux et plaisant, dont Plaute avoit donné les premieres leçons à Moliere. »

« Le tems où ce génie supérieur devoit au rire de Plaute unir les graces et le beau naturel de Térence, pour les surpasser tous deux, demandoit pour paroître une étude encore plus ap-

profondie du caractere et des mœurs de la nation. »

« Jusques-là les Italiens avoient offert à Moliere une infinité d'esquisses, dont il avoit conçu qu'on pouvoit étendre et prononcer l'effet avec plus de force et plus d'art que n'en employoient des Acteurs étrangers, bornés à de simples canevas, par la décadence du bon goût en Italie. »

« Ils avoient aussi, dans ce qu'ils ont droit d'appeler leur bon Théatre, relativement à leurs représentations mimiques, composées de scenes à l'impromptu, beaucoup de Pieces écrites et imprimées, et c'est quelquefois dans ces dernieres que puisa Moliere. *L'Inawertito*, Piece en prose, de Nicolas Barbieri, dit Beltrame, imprimée en *1629*, lui fournit un caractere agréable et vif, qu'il fit paroître, sous le titre de *L'Etourdi*. »

« En suivant ainsi les traces des Auteurs de la scene Italienne, il étoit difficile qu'il se garantît d'abord de tous leurs défauts; aussi trouve-t-on dans *L'Etourdi* quelques événemens décousus, des scenes vagues et vuides, des reconnoissances brusquées, et un dénouement pénible. »

« Il est vrai que ces défauts ne pouvoient être

apperçus au milieu de l'autre siecle que par un bien petit nombre de Spectateurs ; et que les seules progrès de Moliere dans l'Art du Théatre, qu'il créa, pour ainsi dire, nous les ont rendus sensibles. »

« Il présentoit dans *L'Etourdi* une imitation vive et fidelle de la nature. Il développoit, avec autant d'esprit que de feu, un caractere actif. Ce qu'on admira, sur-tout, ce fut le mouvement rapide d'une action, soutenue avec chaleur : ce fut cette facilité de dialogue, particuliere à cet Auteur ; et, plus encore, cette gaieté franche et naïve, cette surface riante, qui nous cachent encore aujourd'hui les taches de ce premier tableau de Moliere. »

« Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et M. de Voltaire, lui-même, ce qui est bien plus imposant, soutiennent que cette Comédie devroit porter le seul titre des *Contre-tems* ; mais qu'il soit permis d'observer que l'étourderie de Lélie est presque toujours le mobile du renversement des machines que son valet met en jeu pour le servir, et, comme dit Regnier, (Satyre XIV)

Quand on se brûle au feu que soi-même on attise,
Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.

A l'égard du style de l'Ouvrage, quoique léger et facile, en comparaison de la maniere d'écrire le dialogue comique de ce tems-là, il est peu correct. Cependant, la plupart des fautes qu'on observera sont si aisées à corriger, qu'on ne sauroit douter que Moliere ne les eût fait disparoître, s'il eût eu le tems de revenir sur ses premieres productions. »

« *L'Inawertito*, d'après lequel Moliere a dessiné son *Etourdi*, n'offre pas la même chaîne d'événemens que cette Piece, et les différences de style y sont infinies. Moliere est aussi étonnant dans les choses qu'il imite que dans celles qu'il crée. C'est toujours l'ouvrage du génie. Beltrame est plein de *concetti*, et n'est pas même exempt des indécences devenues trop familieres de son tems. »

« L'amour de la vérité ne permet pas de dissimuler que le dénouement de *L'Inawertito* est plus simple et plus théatrale que celui de *L'Etourdi*. On peut regretter, avec raison, que Moliere ait négligé de faire usage du dernier trait de

caractere qui termine la Piece de Beltrame.... Il auroit animé le dénouement trop romanesque et trop brusque de sa premiere Comédie. Ce que l'on doit dire encore à l'avantage de *L'Inawertito* de Beltrame, c'est qu'il est bien supérieur à *L'Etourdi* qu'ont donné depuis les Comédiens, qui n'ont fait de ce personnage qu'un ricaneur imbécile et peu soutenable. »

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE;

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Lyon, en 1653, et à Paris, par les Comédiens François, au Théatre du Petit-Bourbon, le 3 Novembre 1658.

A

PERSONNAGES.

PANDOLFE, pere de Lélie.

ANSELME, pere d'Hippolyte.

TRUFALDIN, vieillard.

CÉLIE, esclave de Trufaldin.

HIPPOLYTE, fille d'Anselme.

LÉLIE, fils de Pandolfe.

LÉANDRE, fils de famille.

ANDRÉS, cru Egyptien.

MASCARILLE, valet de Lélie.

ERGASTE, ami de Mascarille.

UN COURIER.

DEUX TROUPES de masques.

La Scene est à Messine, dans une place publique.

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, *seul.*

EH ! bien, Léandre, eh ! bien, il faudra contester;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle.
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCENE II.

MASCARILLE, LÉLIE.

LÉLIE.

Ah ! Mascarille !

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Voici bien des affaires !
J'ai dans ma passion toutes choses contraires.
Léandre aime Célie ; et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie ?

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis !

LÉLIE.

Eh ! oui, tant pis ! C'est là ce qui m'afflige !
Toutefois, j'aurois tort de me désespérer;
Puisque j'ai ton secours, je dois me rassurer.
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile;
Qu'on te peut appeler le Roi des serviteurs,
Et qu'en toute la terre....

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Eh ! treve de douceurs.
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables;
Et dans un autre tems, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins, qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE.

Ma foi! tu me fais tort avec cette invective....
Mais, enfin, discourons de l'aimable captive;
Dis si les plus cruels et plus durs sentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans?
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage;
Et je crois que le Ciel, dedans un rang si bas,
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimeres....
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'est Monsieur votre Pere, au moins à ce qu'il dit;
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle maniere,
Quand vos déportemens lui blessent la visiere?
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hippolite on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,

Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera!

LÉLIE.

Ah! treve, je vous prie, à votre rhétorique!

MASCARILLE.

Mais, vous, treve plutôt à votre politique;
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher....

LÉLIE, *l'interrompant.*

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher?
Que chez moi les avis ont de tristes salaires?
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires?

MASCARILLE, *à part.*

(*A Lélie.*)

Il se met en courroux.... Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire, et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure?
Et Mascarille est-il ennemi de nature?
Vous savez le contraire, et qu'il est très-certain
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de pere;
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
Ma foi! j'en suis d'avis, que ces penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins;
Et, vertueux par force, esperent, par envie,
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie!...
Vous savez mon talent; je m'offre à vous servir.

LÉLIE.

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir!
Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître.

Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il se va préparer:
C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour frustrer mon rival de ses prétentions.

MASCARILLE.

Laissez-moi quelque tems rêver à cette affaire....
(*A part.*)
Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire?

LÉLIE.

Hé bien, le stratagême?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés....
(*Il rêve.*)
J'ai trouvé votre fait: il faut.... Non, je m'abuse.
Mais si vous alliez....

LÉLIE, *l'interrompant.*

Où?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.
J'en songeois une....

LÉLIE, *l'interrompant.*

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien....
Mais ne pourriez-vous pas?...

LÉLIE, *l'interrompant.*

Quoi?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anselme.

LÉLIE.

Eh ! que lui puis-je dire?

MASCARILLE.

Il est vrai ; c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant le voir.... Allez chez Trufaldin.

LÉLIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

C'en est trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles!

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent ici
Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci;
Et trouvant son argent, qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très ravi de la vendre;
Car enfin, en vrai ladre il a toujours vécu :
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent est le Dieu que sur-tout il révere;
Mais le mal, c'est....

LÉLIE, *l'interrompant.*

Quoi! c'est?

MASCARILLE.

Que Monsieur votre pere
Est un autre vilain, qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort, qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse....
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment.
Sa fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
Fait de jour et de nuit exacte sentinelle.
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos....
O bonheur!... La voilà qui sort, tout-à-propos.

SCENE III.

CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE, *à Célie.*

Ah! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue!
Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prends de plasir à les voir en ces lieux!

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne;
Et si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE.

Ah! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure!
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,
Et....

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut.
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du tems, et sachons vîte d'elle
Ce que....

TRUFALDIN, *dans sa maison.*

Célie!

MASCARILLE, *à Lélie.*

Hé bien?

LÉLIE.

O rencontre cruelle!
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler!

MASCARILLE.

Allez; retirez-vous. Je saurai lui parler.

(*Lélie s'éloigne.*)

SCENE IV.

TRUFALDIN, CÉLIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN, *à Célie.*

Que faites-vous dehors? et quel soin vous talonne,
Vous, à qui je défends de parler à personne?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le Seigneur Trufaldin?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer, en toute humilité,
Un homme dont le nom est par-tout si vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN, *à Célie.*

Quoi! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers.
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor;
Et, ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable:
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche,
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
Elle sait conserver une noble fierté:
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentimens qu'en son cœur on fait naître;
Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
Je vais, en peu de mots, te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

CÉLIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,

Et

Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain ;
Il a lieu d'espérer, et le Fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup; mais ce Fort dépend d'un Gouverneur
Difficile à gagner!

CÉLIE.

C'est-là tout le malheur!

MASCARILLE, *à part, voyant approcher Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire!

CÉLIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

SCENE V.

LÉLIE, TRUFALDIN, CÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE, *à Trufaldin.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter;
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidele,
Vous offrir mon service, et vous parler pour celle
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE, *a part.*

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Oh! oh! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire!

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé.
Ne le savez-vous pas ?

TRUFALDIN.

Je sai ce que je sai.
J'ai crainte, ici-dessous, de quelque manigance...
(A Célie.)
Rentrez, et ne prenez jamais cette licence...
(A Lélie et à Mascarille.)
Et vous, filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.
(Il rentre, avec Célie.)

SCENE VI.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'EST bien fait ! Je voudrois qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, et, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di ?

LÉLIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre !....
Mais quoi ! cette action ne doit point me surprendre.
Vous êtes si fertile en pareils contre-tems
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE.

Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe, au moins, de Léandre à rompre les desseins ;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

(Il s'en va.)

SCENE VII.

MASCARILLE, *seul.*

Fort bien !... A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent ;
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE VIII.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME, *à part.*

Par mon chef ! c'est un siecle étrange que le nôtre.
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joie,

Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement;
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre!...
Baste! ce n'est pas peu que deux mille francs dûs,
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus!
(*Montrant une bourse.*)
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, *à part, en regardant la bourse.*

O Dieu! la belle proie
A tirer en volant!... Chut! il faut que je voie
Si je pourrois un peu, de près, le caresser.
Je sais bien les discours dont il le faut bercer...
(*A Anselme.*)
Je viens de voir, Anselme...

ANSELME, *l'interrompant.*

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flamme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant
Que c'est grande pitié!

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure!...
« Anselme, mon mignon! *crie*-t-elle, à toute heure,
» Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
» Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs? »

ANSELME.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir célées?
Les filles, par ma foi! sont bien dissimulées!...
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? Quoique vieux,
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux?

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréable.

ANSELME.

Si bien donc...

MASCARILLE, *voulant prendre la bourse.*

Si bien donc qu'elle est sotte de vous;
Ne vous regarde plus...

ANSELME, *l'interrompant.*

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME, *l'interrompant.*

Et me veut?...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse.

ANSELME.

La?

MASCARILLE, *prenant la bourse et la laissant tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah ! je t'entends. Viens-çà. Lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite, autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME, *s'en allant.*

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduise !

ANSELME, *revenant.*

Ah ! vraiment, je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur ;
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zele !
Tiens, tu te souviendras...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Ah ! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laisse-moi...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais ; mais pourtant...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Non, Anselme, vous dis-je.
Je suis homme d'honneur ; cela me désoblige.

ANSELME, *s'en allant.*

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE, *à part.*

O longs discours !

ANSELME, *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux ;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Non, laissez votre argent.
Sans vous mettre en souci, je ferai le présent ;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

ANSELME.

Soit ; donne-la pour moi : mais sur-tout fais si bien,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCENE IX.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE, *ramassant la bourse.*

A qui la bourse ?

ANSELME, *prenant la bourse.*

Ah ! Dieux, elle m'étoit tombée ;
Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée !

Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, et me rend mon argent.
Je vais m'en décharger au logis, tout-à-l'heure.
(Il rentre chez lui.)

SCENE X.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est être officieux, et très-fort, ou je meure !

LÉLIE.

Ma foi ! sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare et d'un bonheur extrême !
Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE.

Qu'est-ce donc ? qu'ai-je fait ?

MASCARILLE.

Le sot, en bon François;
Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
Il sait bien l'impuissance où son pere le laisse;
Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous presse :
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout seul la honte et le danger...

LÉLIE, *l'interrompant.*

Quoi ! c'étoit?...

MASCARILLE.

Oui, bourreau ! c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE.

S'il est ainsi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné ?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien raffiné !

LÉLIE.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire !...
Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos.
Un autre après cela quitteroit tout, peut-être;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont, tout présentement, je veux voir les effets,
A la charge que si...

LÉLIE, *l'interrompant.*

Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc; votre vue excite ma colere !

LÉLIE.

Mais, sur-tout, hâte-toi, de peur qu'en ce dessein...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Allez, encore un coup; j'y vais mettre la main.

(*Lélie s'en va.*)

SCENE XI.

MASCARILLE, *seul.*

MENONS bien ce projet. La fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succede ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon! voici mon homme justement.

SCENE XII.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être;
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout!

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi? Monsieur, perdez cette croyance;
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle?

MASCARILLE.

Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien; car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi?... Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée!
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur.
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis, pour le faire être sage.
« Monsieur, au nom de Dieu, lui fais je assez souvent,
» Cessez de vous laisser conduire au premier vent!
» Réglez-vous. Regardez l'honnête homme de pere
» Que vous avez du Ciel; comme on le considere!
» Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
» Et, comme lui, vivez en personne d'honneur! »

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre? Des chansons dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur;
Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez, dans peu, soumis, sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort,
S'il étoit découvert... mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute assurance?

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave inspire à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident?...

PANDOLFE, *l'interrompant.*

Vraiment, je suis ravi de cela!

MASCARILLE.

Cependant,
A son devoir, sans bruit, desirez-vous le rendre?

Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre ;
Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accès auprès de Trufaldin ;
Qu'il aille l'acheter pour vous, dès ce matin.
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des Marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter ;
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change ;
Et, de plus, quand bien même il seroit résolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très-bien raisonner ; ce conseil me plaît fort...
(*Regardant au lointain.*)
Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.
(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

MASCARILLE, *seul.*

Bon ! allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie et les fourbes aussi !

SCENE XIV.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Oui, traître ! c'est ainsi que tu me rends service ?
Je viens de tout entendre, et voit ton artifice ;
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné ?
Tu payes d'imposture, et tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche ! et j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre ;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauroient me dégager ;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere,
Et cependant ici tu fais tout le contraire ;
Mais tu t'abuseras ! Je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Ah ! que vous êtes prompte !

La mouche tout d'un coup à la tête vous monte;
Et, sans considérer s'il a raison, ou non,
Votre esprit, contre moi, fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir?
Traître! peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et faire que l'effet de cette invention
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi! tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.
Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
Et que, pour récompense, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et, dès ce même pas, rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE, *l'arrêtant.*

Eh! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement!

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais;
Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets!

HIPPOLYTE.

Eh! mon pauvre garçon, que ta colere cesse.
J'ai mal jugé de toi; j'ai tort, je le confesse...
(*Tirant sa bourse, d'où elle sort deux louis qu'elle lui offre.*)
Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi?

MASCARILLE.

Non, je ne le saurois, quelque effort que je fasse;
Mais votre promptitude est de mauvaise grace.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures;
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

MASCARILLE.

Eh! tout cela n'est rien: je suis tendre à ces coups....
(*Prenant les deux louis.*)
Mais déja je commence à perdre mon courroux.
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,

Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines;
Et, quand ce stratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Crois qu'Hippolyte, au moins, ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HIPPOLYTE, *appercevant Lélie qui s'approche.*

Ton maître te fait signe, et veut parler à toi:
Je te quitte; mais songe à bien agir pour moi.

(*Elle s'en va.*)

SCENE XV.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

QUE diable fais-tu-là? Tu me promets merveille;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déja tout mon bonheur eût été renversé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie;
D'un regret éternel je devenois la proie:
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,

Anselme avoit l'esclave, et j'en étois frustré.
Il l'emmenoit chez lui; mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait que, par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois.
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable!
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable!
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer!
Et puis pour votre amour je m'emploîrois encore!
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que Monsieur Satan vous vînt tordre le cou!

(Il s'en va.)

SCENE XVI.

LÉLIE, *seul.*

IL nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A vos desirs, enfin, il a fallu se rendre :
Malgré tous mes sermens, je n'ai pu m'en défendre ;
Et, pour vos intérêts que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile ; et si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'aurois été !....
Toutefois, n'allez pas, sur cette sûreté,
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue, et rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons.
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins pour l'espoir qui vous flatte.

LÉLIE.

Non, je serai prudent, te dis-je ; ne crains rien.
Tu verras seulement.

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.
J'ai commencé pour vous un hardi stratagême.
Votre pere fait voir une paresse extrême
A rendre par sa mort tous vos desirs contens;
Je viens de le tuer (de parole, j'entends.)
Je fait courir le bruit que d'une apoplexie,
Le bon homme surpris a quitté cette vie.
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas.
On est venu lui dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait, par hasard, rencontre d'un trésor.
Il a volé d'abord; et comme à la campagne
Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accom-
pagne,
Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enséveli pour lui.
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage:
Jouez bien votre rôle; et pour mon personnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

LÉLIE, *seul.*

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
Pour adresser mes vœux au comble de leur joie;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver....
(*Voyant paroître Anselme et Mascarille.*)
Juste Ciel! qu'ils sont prompts!... Je les vois en parole;
Allons nous préparer à jouer notre rôle.
(*Il s'en va.*)

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort?

ANSELME.

Etre mort de la sorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort!
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade;

ANSELME.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade!

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir!

ANSELME.

Et Lélie?

MASCARILLE.

Il se bat, et ne peut rien souffrir.
Ils s'est fait en maints lieux contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse:
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensévelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir:
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensévelit bien souvent assassine,
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut!...
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, et l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut regaler son pere,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor gueres;
Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,

Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance,
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter, au moins, pour ce dernier devoir....

ANSELME, *l'interrompant.*

Tu me l'as déja dit, et je m'en vais le voir.

SCENE IV.

MASCARILLE, *seul.*

Jusques-ici, du moins, tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCENE V.

ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE.

ANSELME, *à Lélie.*

Sortons; je ne saurois qu'avec douleur très-forte,
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las! en si peu de tems!... Il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems, parfois, on fait bien du chemin!

LÉLIE, *pleurant.*

Ah!...

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome!

LÉLIE.

Ah!...

ANSELME.

Sans leur dire garre, elle abat les humains,
Et contre eux, de tout tems, a de mauvais desseins.

LÉLIE.

Ah!...

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos prieres,
N'en perdroit pas un coup de ses dents meurtrieres.
Tout le monde y passe.

LÉLIE.

Ah!...

MASCARILLE, *à Anselme.*

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME, *à Lélie.*

Si, malgré ces raisons, votre ennui persévere,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modere!

LÉLIE.

Ah!...

MASCARILLE, *à Anselme.*

Il n'en fera rien; je connois son humeur.

ANSELME, *à Lélie.*

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,

J'apporte

J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obseques d'un pere.
(*Il lui donne une bourse.*)

LÉLIE, *prenant la bourse.*

Ah! ah!...

MASCARILLE, *à Anselme.*

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME, *à Lélie.*

Je sais que vous verrez, aux papiers du bon-homme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais quand, par ces raisons, je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LÉLIE, *en s'en allant.*

Ah!...

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

LE grand déplaisir que sent Monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fît, de sa main, un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!...

ANSELME.

Des événemens l'incertitude est grande!

MASCARILLE.

Ah!...

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désattrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance....
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais, tout mon saoul, pleurer avecque lui....
(Il feint de pleurer, et s'en va.)
Hi!

SCENE VII.

ANSELME, *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses!
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici bas....

SCENE VIII.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME, *à part.*

AH ! bons Dieux, je frémi !
Pandolfe qui revient !... Fût-il bien endormi !...
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie !...
(*A Pandolfe.*)
Las ! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie ;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort !

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport ?

ANSELME.

Dites-moi, de bien loin, quel sujet vous amene ?
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et, véritablement,
Je me serois passé de votre compliment !
Si votre ame est en peine et cherche des prieres,
Las ! je vous en promets, et ne m'effrayez gueres.
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie ;
Et que le Ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte Seigneurie !..

PANDOLFE, *à part, riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard !

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie ?

ANSELME.

Hélas ! vous êtes mort, et je viens de vous voir !

PANDOLFE.

Quoi ! j'aurois trépassé sans m'en appercevoir ?

ANSELME.

Si-tôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin, dormez-vous ? êtes-vous éveillé ?
Me connoissez-vous pas ?

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,[1]
Mais qui, dans un moment, peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure !
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture !

PANDOLFE.

En une autre saison cette naïveté,
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage;

Mais avec cette mort un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomentent dans mon ame un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts!

ANSELME, *à part.*

M'auroit-on joué piece et fait supercherie?...
Ah! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie!...

(Il touche Pandolfe.)

Touchons un peu pour voir... En effet, c'est bien lui...
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui!...

(A Pandolfe.)

De grace! n'allez pas divulguer un tel conte:
On en feroit jouer quelque farce à ma honte....
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous? Ah! voilà l'enclouure!
C'est-là le nœud secret de toute l'aventure,
A votre dam. Pour moi, sans me mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci,
Contre ce Mascarille; et, si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse en coûter, je veux le faire pendre.

(Il s'en va.)

SCENE IX.

ANSELME, *seul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien?....
Il me sied bien, ma foi! de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise,
D'examiner si peu sur un premier rapport....
(*Appercevant Lélie.*)
Mais je vois....

SCENE X.

LÉLIE, ANSELME.

LÉLIE, *à part.*

Maintenant avecque passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LÉLIE.

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chérement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire, avec franchise,

Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise,
Que parmi ces louis, quoiqu'ils paroissent beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet Etat, d'une telle façon
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

LÉLIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre....
Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi.

ANSELME.

Je les connoîtrai bien; montrez, montrez-les-moi....
(*Lélie lui rend la bourse.*)
Est-ce tout?

LÉLIE.

Oui.

ANSELME, *prenant la bourse.*

(*A part.*)

Tant mieux!... Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé! Rentrez dedans ma poche....
(*A Lélie.*)
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui se portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-pere?
Ma foi! je m'engendrois d'une belle maniere,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret!...
Allez, allez mourir de honte et de regret!

(*Il s'en va.*)

SCENE XI.

LÉLIE, *seul.*

Il faut dire : « j'en tiens. » Quelle surprise extrême !
D'où peut-il avoir su si-tôt le stratagême ?

SCENE XII.

MASCARILLE, LÉLIE.

MASCARILLE.

Quoi ! vous étiez sorti? Je vous cherchois partout....
Hé bien, en sommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave !...
Çà, donnez-moi que j'aille acheter notre esclave.
Votre rival après sera bien étonné !

LÉLIE.

Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné !
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice ?

MASCARILLE.

Quoi ! que seroit-ce?

LÉLIE.

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez, peut-être?

LÉLIE.

Il est trop véritable!

MASCARILLE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon... J'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal?

MASCARILLE.

Moi, Monsieur?... Quelque sot! la colere fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achette ou qu'elle reste là, ...
(Il fait un signe de dédain.)
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah! *n'aye* point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
Sans ce dernier malheur ne m'avoûras-tu pas
Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil si vraisemblable
Que les plus clairvoyans l'auroient cru véritable?

MASCARILLE.

Vous avez, en effet, sujet de vous louer!

LÉLIE.

Eh! bien, je suis coupable, et je veux l'avouer;
Mais, si jamais mon bien te fut considérable,
Répare ce malheur et me sois secourable!

MASCARILLE.

Je vous baise les mains; je n'ai pas le loisir.

LÉLIE.

Mascarille, mon fils!

MASCARILLE.

Point.

LÉLIE.

Fais-moi ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LÉLIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE, *tirant son épée.*

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LÉLIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LÉLIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monsieur Lélie.

LÉLIE.

Quoi !...

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vîte. Ah ! que de longs devis !

LÉLIE, *remettant son épée dans le fourreau.*

Tu voudrois bien, ma foi ! pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot et que je me tuasse ?

MASCARILLE.

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace ;
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, LÉANDRE, LÉLIE, MASCARILLE.

(*Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du Théatre.*)

LÉLIE, *à Mascarille.*

QUE vois-je ? Mon rival et Trufaldin ensemble ?...
Il achete Célie,... Ah ! de frayeur je tremble !

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut;
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience!

LÉLIE.

Que dois-je faire? Dis, veuilles me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il?

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace.
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez-moi l'observer. Par des moyens plus doux,
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(Lélie s'en va.)

SCENE XIV.

SCENE XIV.

TRUFALDIN, LÉANDRE, MASCARILLE.

TRUFALDIN, *à Léandre.*

QUAND on viendra tantôt, c'est une affaire faite.
(Trufaldin rentre chez lui.)

SCENE XV.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *à part, en s'en allant.*

IL faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

SCENE XVI.

LÉANDRE, *seul.*

GRACES au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte!
J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCENE XVII.

MASCARILLE, LÉANDRE.

MASCARILLE, *criant dans la maison, avant de paroître.*

Ahi! ahi! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assomme!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!... O traître! ô bourreau d'homme!

LÉANDRE, *à Mascarille entré.*

D'où procede cela? Qu'est-ce? que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle,
Il me chasse, et me bat d'une façon cruelle!

LÉANDRE.

Ah! vraiment il a tort!

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai!

(*Au bord de la coulisse.*)

Oui, je te ferai voir, batteur, que Dieu confonde!
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde;
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire au affront si sensible aux épaules.
Je te le dis encor, je saurai m'en venger;
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains; et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enleve, ou le diable m'emporte!

LÉANDRE.

Écoute, Mascarille, et quitte ce transport
Tu m'as plu de tout tems, et je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidele,
A mon service un jour pût attacher son zele:
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant service;
Et que dans mes efforts, pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens:
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi ! Célie est à vous ?

LÉANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maître ;
Mais quoi mon pere l'est.... Comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui ;
Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens ;
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être, en secret, cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville, un peu, je puis, avec raison,
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison ;
Là vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LÉANDRE.

Oui, ma foi ! tu me fais un plaisir souhaité....

(*Il lui donne sa bague.*)

Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté.
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussi-tôt en tes mains elle sera rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras,
Quand.... Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

SCENE XVIII.

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE, *à Léandre.*

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE.

Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au Temple; en marchant, je pourrai vous l'apprendre.

LÉANDRE, *à Mascarille.*

Va, va-t-en me servir sans davantage attendre.

(*Il s'en va, avec Hippolyte.*)

SCENE XIX.

MASCARILLE, *seul.*

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon!
O que dans un moment Lélie aura de joie!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie,
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal

Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait, on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbûm Imperator !

SCENE XX.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE, *appelant Trufaldin.*

HOLA !

TRUFALDIN.

Que voulez-vous ?

MASCARILLE.

Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave ; arrêtez un peu là.

SCENE XXI.

UN COURIER, TRUFALDIN, MASCARILLE.

LE COURIER, *à Trufaldin.*

SEIGNEUR, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN.

Et qui?

LE COURIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN, *lisant.*

« Le Ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
» Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux,
» Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,
» Sous le nom de Célie, est esclave chez vous.
» Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être pere,
» Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
» Conservez-moi chez vous cette fille si chere,
» Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.
» Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
» Et vous vais de vos soins récompenser si bien

» Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
» Vous bénirez le jour où vous causez le mien. »

De Madrid. D. PEDRO DE GUSMAN,
Marquis de MONTALCANE.

(*A part, après avoir lu.*)

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance,
(*Au Courier.*)
Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
(*Montrant Mascarille.*)
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains....
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on desire....
(*Le Courier s'en va.*)

SCENE XXII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

VOUS-MÊME, vous voyez ce que je viens de lire;
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites....

TRUFALDIN, *l'interrompant.*

Va, sans causer davantage.
(*Trufaldin rentre chez lui.*)

SCENE XXIII.

MASCARILLE, *seul.*

Ah ! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir !
Le sort a bien donné la baie à mon espoir ;
Et bien à la malheure est-il venu d'Espagne,
Ce Courier que la foudre et la grêle accompagne !
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut, en si peu de tems, plus triste événement !

SCENE XXIV.

LÉLIE, *entrant en riant*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joie à présent vous inspire ?

LÉLIE.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà rions donc bien fort, nous en avons sujet!

LÉLIE.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte, en brouillon, toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits!
Il est vrai, je suis prompt et m'emporte parfois;
Mais, pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive,
Et toi-même avoûras que ce que j'ai fait part
D'une pointe-d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative?

LÉLIE.

Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive,
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remede à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagême,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LÉLIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre, avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient, sous le nom de Célie,

Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure, au moins,
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zele
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien!

LÉLIE.

Écoute donc; voici bien le meilleur!
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sais-tu bien comment? En saison si bien prise
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot!

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LÉLIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?
Loue, au moins, mon adresse, et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre, à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative
Qui ne cede en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,

Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose ;
Tout ce que vous avez été durant vos jours ;
C'est-à-dire, un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers de bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi ;
Que sais-je ? un ... cent fois plus encor que je ne dî.
C'est faire, en abrégé, votre panégyrique.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique ?
Ai-je fait quelque chose ? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait ; mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai par-tout pour savoir ce mystere.

MASCARILLE.

Oui ? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire ;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

(*Il s'enfuit.*)

SCENE XXV.

LÉLIE, *seul.*

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer !
Au discours qu'il m'a fait que saurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, *seul.*

TAISEZ-VOUS, ma bonté; cessez votre entretien:
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien....
Oui, vous avez raison, mon courroux; je l'avoue.
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience, et je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir...
Mais aussi raisonnons un peu, sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cede à la difficulté,
Que je me trouve à bout de ma subtilité;
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante par-tout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
A tes nobles travaux ne fais aucune pause;
Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Acheve pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,

Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter ;
Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
Ce torrent effréné, qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices....
Eh ! bien, pour toute grace, encore un coup, du moins :
Au hasard du succès, sacrifions des soins;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par-là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite....
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre....

(*Appercevant Léandre.*)

Bon ! voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu tems, votre homme se dédit.

LÉANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le récit.
Mais c'est bien plus ; j'ai su que tout ce beau mystere,

D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand Seigneur pour pere,
Qui doit partir d'Espagne, et venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagême, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LÉANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
Qu'il ne veut pas souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable;
Et je suis en suspens, si, pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LÉANDRE.

Je ne sais; mais, enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grace et sa vertu sont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LÉANDRE.

Quoi! que murmures-tu?
Acheve, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altere,
Et je ferai bien mieux, peut-être, de me taire.

LÉANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Eh! bien donc, très-charitablement,
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille....

LÉANDRE.

Poursuis.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine:
Dans le particulier, elle oblige sans peine;
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche, après tout,
A quiconque la sait prendre par le bon bout.
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous savez que je suis quelque peu du métier
A me devoir connoître en un pareil gibier?

LÉANDRE.

Célie?....

MASCARILLE.

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace;
Qu'une ombre de vertu, qui garde mal la place,

Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LÉANDRE.

Las! que dis-tu? croirai-je un discours de la sorte?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise, et lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zele,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LÉANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE, *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage! s'il se peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine!

LÉANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine!

MASCARILLE.

Quoi! vous pourriez?....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Va-t-en jusqu'à la poste, et voi
Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.

(*Mascarille s'en va.*)

SCENE III.

LÉANDRE, *seul.*

Qui ne s'y fût trompé ? Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage !

SCENE IV.

LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE.

Du chagrin qui vous tient, quel peut être l'objet ?

LÉANDRE.

Moi ?

LÉLIE.

Vous-même.

LÉANDRE.

Pourtant je n'en ai pas sujet.

LÉLIE.

Je vois bien ce que c'est ; Célie en est la cause.

LÉANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LÉLIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins ;
Mais il faut dire ainsi lorsqu'ils se trouvent vains.

LÉANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses !

LÉLIE.

Quelles finesses donc ?

LÉANDRE.

Mon Dieu, nous savons tout !

LÉLIE.

Quoi ?

LÉANDRE.

Votre procédé, de l'un à l'autre bout.

LÉLIE.

C'est de l'hébreu pour moi ; je n'y puis rien comprendre.

LÉANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre ;
Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien,
Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉLIE.

Tout beau, tout beau, Léandre !

LÉANDRE.

Ah ! que vous êtes bon !
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon ;
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes ;
Mais, en revanche, aussi le reste est fort commun !

LÉLIE.

Léandre, arrêtez-là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle

Mais, sur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour qu'un discours qui l'offense.

LÉANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LÉLIE.

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille;
Je connois bien son cœur.

LÉANDRE.

Mais, enfin, Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent;
C'est lui qui la condamne.

LÉLIE.

Oui?

LÉANDRE.

Lui-même.

LÉLIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire;
Et que peut-être encor je ne ferai que rire?
Gage qu'il se dédit?

LÉANDRE.

Et moi, gage que non?

LÉLIE.

Parbleu! je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles!

LÉANDRE.

Moi, je lui couperois, sur le champ, les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit!

SCENE V.

MASCARILLE, LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE, *à Léandre.*

(*A Mascarille.*)
AH! bon, bon, le voilà... Venez-çà, chien maudit

MASCARILLE.

Quoi!

LÉLIE.

Langue de serpent, fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu?

MASCARILLE, *bas.*

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LÉLIE.

Non, non, point de clin-d'œil et point de raillerie.
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit;
Fût-ce mon propre frere, il me la payeroit;
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'ame....
(*Mascarille lui fait signe de changer de propos.*)
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu ! ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LÉLIE, *le prenant au colet.*

Tu n'échapperas pas !

MASCARILLE, *criant.*

Ahi !

LÉLIE.

Parle donc, confesse !

MASCARILLE, *bas.*

Laissez-moi ; je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LÉLIE.

Dépêche : qu'as tu dit ? Vuide entre nous ce point.

MASCARILLE, *bas.*

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LÉLIE, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! je vous ferai bien parler d'une autre sorte !

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE, *à part.*

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé ?

LÉLIE, *à Léandre.*

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LÉANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE.

Quoi ! châtier mes gens n'est pas en ma puissance ?

LÉANDRE.

Comment ! vos gens ?

MASCARILLE, *à part.*

Encore !... Il va tout découvrir.

LÉLIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien, c'est mon valet ?

LÉANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE.

Le trait est admirable ! Eh ! comment donc le vôtre ?

LÉANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE, *bas à Lélie.*

Doucement.

LÉLIE.

Hein ! que veux-tu conter ?

MASCARILLE, *à part.*

Ah ! le double bourreau, qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne !

LÉLIE, *à Léandre.*

Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne !
Il n'est pas mon valet ?

LÉANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis ?

LÉLIE.

Je ne sais ce que c'est.

LÉANDRE.

Et, plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance ?

LÉLIE.

Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous!

MASCARILLE, *à part.*

Pousse, pousse, bourreau! tu fais bien tes affaires!

LÉANDRE, *à Mascarille.*

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne sait ce qu'il dit; sa mémoire....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Non, non;
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon!
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne;
Mais, pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et que, m'étant commis à ton zele hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte....
Ceci doit s'appeller un avis au lecteur....
(*A Lélie, en riant.*)
Adieu, Lélie, adieu; très-humble serviteur.
(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

SCENE VI.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

COURAGE, mon garçon! tout heur nous accompagne!
Mettons flamberge au vent, et bravoure en campagne!
Faisons l'Olibrius, l'occiseur d'innocens!

LÉLIE.

Il t'avoit accusé de discours médisans
Contre....

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en étoit presque allé?...

(*A part.*)

Non, il a l'esprit franc et point dissimulé!
Enfin chez son rival je m'ancre, avec adresse:
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
Il me la fait manquer avec de faux rapports!
Je veux de son rival ralentir les transports;
Mon brave incontinent vient qui le désabuse:
J'ai beau lui faire signe et montrer que c'est ruse;
Point d'affaire! il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout!
Grand et sublime effort d'une imaginative,
Qui ne le cède point à personne qui vive!

C'est une rare piece et digne, sur ma foi!
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un Roi!

LÉLIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE.

Tant pis!

LÉLIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose;
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close:
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans verd.

MASCARILLE.

Ah! voilà tout le mal: c'est cela qui nous perd.
Ma foi! mon cher patron, je vous le dis encore,
Vous ne serez jamais qu'une pauvre pécore.

LÉLIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser?
Et, pourvu que tes soins, en qui je me repose....

MASCARILLE.

Laissons-là ce discours et parlons d'autre chose.
Je ne m'appaise pas, non, si facilement.
Je suis trop en colere. Il faut premiérement
Me rendre un bon office, et nous verrons, ensuite,
Si je dois de vos feux embrasser la conduite.

LÉLIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mon bras?

MASCARILLE, *à part.*

De quelle vision sa cervelle est frappée !....

(*A Lélie.*)

Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégaîner
Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.

LÉLIE.

Que puis-je donc pour toi ?

MASCARILLE.

C'est que de votre pere
Il faut absolument appaiser la colere.

LÉLIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui ; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait, ce matin, mort, pour l'amour de vous ;
La vision le choque, et de pareilles feintes,
Aux vieillards comme lui, sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire, à regret, triste réflexion.
Le bon homme, tout vieux, chérit fort la lumiere,
Et ne veut point de jeu dessus cette matiere :
Il craint le pronostic ; et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur si le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien, dès le premier quart-d'heure,
Que *j'aye* peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi, dès long-tems, on a force décrets ;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,

Et dans ce maudit siecle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE.

Oui, nous le fléchirons....
Mais aussi tu promets....

MASCARILLE.

Ah! mon Dieu, nous verrons!
(Lélie s'en va.)

SCENE VII.

MASCARILLE, *seul.*

MA foi! prenons haleine après tant de fatigues;
Cessons, pour quelque tems, le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

SCENE VIII.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

JE te cherchois par-tout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE, *après avoir regardé autour d'eux.*

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être.
Je sais tous tes desseins et l'amour de ton maître.
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, et je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce tems, assez souvent le soir,
Des femmes du quartier, en masque, l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui ?... Suffit; il n'est pas au comble de sa joie.
Je pourrai bien tantôt lui soufler cette proie;
Et contre cet assaut je sais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré!
Il ne sait pas les dons dont mon ame est pourvue....
Adieu! nous boirons pinte à la premiere vue.

(Ergaste s'en va.)

SCENE IX.

MASCARILLE, *seul.*

IL faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux;
Et, par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune....

Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas;
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise,
Puisque par son dessein, déja presque éventé,
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat....
Allons donc nous masquer, avec quelques bons freres.
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder gueres.
Je sais ou gît le lievre, et me puis, sans travail,
Fournir, en un moment, d'hommes et d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage:
Si j'ai reçu du Ciel des fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

(*Il s'en va.*)

SCENE X.

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE.

IL prétend l'enlever, avec sa mascarade?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,

A Mascarille alors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie,
Par une invention dessus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré, par hasard,
J'ai cru que je devois du tout vous faire part.

LÉLIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle....
Va, je reconnoîtrai ce service fidele.

(*Ergaste s'en va.*)

SCENE XI.

LÉLIE, *seul.*

MON drôle assurément leur joûra quelque trait;
Mais je veux, de ma part, seconder son projet.
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche....
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect....
Foin! que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect?
Mais vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne....

(*Frappant et appelant à la porte de Trufaldin.*)

Hola! quelqu'un; un mot.

SCENE XII.

TRUFALDIN, *à sa fenêtre*, LÉLIE.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce ? qui me vient voir?

LÉLIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi ?

LÉLIE.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade.
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Dieux !

LÉLIE.

Et, sans doute, bientôt, ils viendront en ces lieux....
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre....
(*Voyant approcher Mascarille, et sa suite, masqués.*)
Eh ! bien, qu'avois-je dit? Les voyez-vous paroître?
Chut !... Je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt !

SCENE XIII.

MASCARILLE, *déguisé en femme,* ET SA SUITE, *masqués ;* LÉLIE, TRUFALDIN, *à sa fenêtre.*

TRUFALDIN, *à part.*

OH! les plaisans Robins, qui pensent me surprendre!

LÉLIE, *à Mascarille, et à sa suite.*

Masques! où courez-vous? Le pourroit-on apprendre?...
(*A Trufaldin*)
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon....
(*A Mascarille.*)
Bon Dieu! qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon!...
(*Mascarille lui parle bas, sans en être écouté.*)
Eh! quoi, vous murmurez?... Mais, sans vous faire outrage,
Peut on lever le masque et voir votre visage?

TRUFALDIN, *à Mascarille, et à sa suite.*

Allez, fourbes, méchans! retirez-vous d'ici,
(*A Lélie.*)
Canaille!... Et vous, Seigneur, bon soir et grand merci!
(*Il rentre, et ferme sa fenêtre.*)

SCENE XIV.

LÉLIE, MASCARILLE, ET SA SUITE.

LÉLIE, *à Mascarille, après l'avoir démasqué.*

Mascarille, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre!

LÉLIE.

Hélas! quelle surprise et quel sort est le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secretes raisons qui t'avoient travesti?
Malheureux que je suis d'avoir, dessous ce masque,
Été, sans y penser, te faire cette frasque!
Il me prendroit envie, en mon juste courroux,
De me battre moi-même, et me donner cent coups!

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative!

LÉLIE.

Las! si de ton secours ta colere me prive,
A quel Saint me voûrai-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer!

LÉLIE.

Ah! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup, du moins, mon imprudence ait grace!

S'il faut, pour l'obtenir, que tes genoux j'embrasse,
Vois-moi....

MASCARILLE.

(*A sa suite.*)

Tarare !... Allons, camarades, allons....
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

(*Il s'en va, avec sa suite.*)

SCENE XV.

LÉANDRE, ET SA SUITE, *masqués* ; TRUFALDIN, *à sa fenêtre.*

LÉANDRE, *à sa suite.*

Sans bruit.... Ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN, *à part.*

Quoi ! masques toute nuit assiégeront ma porte !...
(*A Léandre et à sa suite.*)
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir :
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir !
Il est un peu trop tard pour enlever Célie.
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie.
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler.
J'en suis fâché pour vous ... Mais, pour vous régaler

Du souci qui pour elle ici vous inquiete,
Elle vous fait présent de cette cassolette.
(*Il leur jette des ordures par la fenêtre.*)

LÉANDRE, *à part.*

Fi! cela sent mauvais, et je suis tout gâté....
(*A sa Suite.*)
Nous sommes découverts; tirons de ce côté.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, *déguisé en Arménien*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagotté d'une plaisante sorte!

LÉLIE.

Tu ranimes par-là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colere on me voit revenir.
J'ai beau jurer, pester; je ne m'en puis tenir.

LÉLIE.

Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain....

MASCARILLE, *l'interrompant*.

Baste !... Songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LÉLIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu?

MASCARILLE.

D'un zele simulé j'ai bridé le bon Sire.
Avec empressement, je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit;
Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu;
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De-là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'éloigner du trouble et pouvoir longuement
Près de quelqu'honnête homme être paisiblement;
Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie;
Et que même à tel point il m'avoit su ravir
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere et le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse;
Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle

De pouvoir hautement vous loger avec elle,
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit, en songe, il a vu le retour.
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

C'est assez ; je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui; mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort!
Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure:
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appelloit alors Zanobio Ruberti.
Un parti qui causa quelqu'émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,
(De fait il n'est pas homme à troubler un État)
L'obligea d'en sortir une nuit, sans éclat.
Une fille, fort jeune, et sa femme laissées,
A quelque tems delà se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle; et, dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils, écolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,

Un certain Maître Albert, jeune, l'avoit conduit.
Mais, pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne,
Durant deux ans entiers, ne lui fit voir personne :
Si bien que, les jugeant morts après ce tems-là,
Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a,
Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,
Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure il est très-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis être à leur famille, à point nommé, rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a cru perdus.
Pour moi, j'ai vu déja cent contes de la sorte.
Sans nous alambiquer, servons-nous-en; qu'importe?
Vous leur aurez ouï leur disgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter;
Mais que parti plutôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son pere,
Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE.

Ces répétitions ne sont que superflues.
Dès l'abord, mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LÉLIE.

Écoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté! Devez-vous pas savoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir?
Et puis, outre cela, le tems et l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage?

LÉLIE.

Il est vrai.... Mais, dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu,
Que faire?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu?
Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
Et le poil et l'habit déguisent grandement.

LÉLIE.

Fort bien.... Mais, à propos, cet endroit de Turquie?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LÉLIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir?

MASCARILLE.

(*A part.*)

Tunis.... Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déja nommé douze fois cette ville.

LÉLIE.

Va, va-t-en commencer; il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins, soyez prudent et vous conduisez bien.
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉLIE.

Laisse-moi gouverner. Que ton ame est craintive!

MASCARILLE.

Horace; dans Bologne, écolier. Trufaldin;
Zanobio, Ruberti; dans Naples, citadin.
Le précepteur Albert.

LÉLIE.

Ah! c'est me faire honte
Que de me tant prêcher! Suis-je un sot, à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout; mais bien quelque chose approchant.

(Il s'en va.)

SCENE II.

LÉLIE, *seul.*

Quand il m'est inutile il fait le chien couchant;
Mais parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne
Sa familiarité jusques-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux
Dont la force m'impose un joug si précieux!
Je m'en vais, sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame!
Je saurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

SCENE III.

TRUFALDIN, MASCARILLE, LÉLIE.

TRUFALDIN, *à part.*

Sois béni, juste Ciel! de mon sort adouci!

MASCARILLE.

C'est à vous de rêver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Quelle grace! quels biens vous rendrai-je, Seigneur?
Vous, que je dois nommer l'Ange de mon bonheur?

LÉLIE.

Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRUFALDIN, *à Mascarille.*

J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois;
Mais on voit des rapports admirables, parfois.

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?

LÉLIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie et parlé fort de moi?

LÉLIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE, *à part.*

Quelque peu moins, je croi.

LÉLIE, *à Trufaldin.*

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port.

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si lorsqu'il m'a pu voir il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur même depuis ce tems
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang bien autrement conserve cette image!
Par des traits si profonds ce portrait est tracé
Que mon pere....

TRUFALDIN, *l'interrompant.*

(A Lélie.)

Suffit.... Ou l'avez-vous laissé?

LÉLIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin?... Mais cette ville
Est, je pense, en Piémont?

MASCARILLE, *à part.*

O cerveau mal-habile!...

(A Trufaldin.)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est, en effet, là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous pour habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude:

C'est que, dans tous les mots, ils changent nis en rin,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit pour l'entendre avoir cette lumiere....
(*A Lélie.*)
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son pere?
(*Lélie hésite à répondre.*)

MASCARILLE, *à part.*

(*A Trufaldin, après s'être escrimé.*)
Voyez s'il répondra !... Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime. Autrefois en ce jeu
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN.

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir....
(*A Lélie.*)
Quel autre nom, dit-il, que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
Est celle maintenant que le Ciel vous envoie!

LÉLIE.

C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable!

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LÉLIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre Maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir, depuis Bologne, accompagné ce fils,
Qu'à sa dicrétion vos soins avoient commis!

TRUFALDIN.

Ah!...

MASCARILLE, *à part.*

Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Je voulois bien savoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler....

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller;
Mais, Seigneur Trufaldin, songez-vous que, peut-être,
Ce Monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LÉLIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas!

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Entrez donc.

LÉLIE.

Après vous.

MASCARILLE, *à Trufaldin.*

Monsieur, en Arménie
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

(*Trufaldin rentre chez lui.*)

SCENE IV.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

PAUVRE esprit!... Pas deux mots!

LÉLIE.

D'abord, il m'a surpris;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse....

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Voici votre rival qui ne sait pas la piece.

(*Il entre dans la maison de Trufaldin, avec Lélie.*)

SCENE V.

ANSELME, LÉANDRE.

ANSELME.

ARRÊTEZ-VOUS, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille;
Mais comme votre pere, ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien:
Bref, comme je voudrois, d'une ame franche et pure,
Que l'on fît à mon sang en pareille aventure.
Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour,

Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de discours et de traits de risée
Votre entreprise d'hier est par-tout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise.
Ah! Léandre, sortez de cet abaissement!
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement!
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté
Le remords est bien près de la solemnité;
Et la plus belle femme a très-peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne sont gueres durables,
Et notre passion ralentissant son cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours:
Delà viennent les soins, les soucis, les miseres,
Les fils déshérités par le courroux des peres.

LÉANDRE.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté

Que

Que mon esprit, déja, ne m'ait représenté.
Je sais combien je dois à cet honneur insigne
Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille, et quelle est sa vertu:
Aussi veux-je tâcher....

ANSELME, l'interrompant.

On ouvre cette porte:
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

(Il s'en va, avec Léandre.)

SCENE VI.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

LÉLIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci-couci!
Témoins les Turcs, par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez, par sermens authentiques,
Adorer pour leurs Dieux la lune et le soleil!....
Passe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;

Près de Célie il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au-dehors.

LÉLIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue ?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui ; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas :
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matiere
Que d'autres ne feroient dans une année entiere.

LÉLIE.

Et comment donc ?

MASCARILLE.

Comment ? chacun a pu le voir.
A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit ;
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rinser, sans rien jetter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter.
Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte,
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tous, ainsi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,

Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressans,
A puni, par deux fois, deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle;
Et puis après cela votre conduite est belle!
Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
Malgré le froid, je sue encor de mes efforts.
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions
En faisant de mon corps mille contorsions.

LÉLIE.

Mon Dieu, qu'il t'est aisé de condamner des choses
Dont tu ne ressens pas les agréables causes!
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des loix.
Désormais....

SCENE VII.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *à Trufaldin.*

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

(*A Lélie.*)

C'est bien fait.... Cependant, me ferez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LÉLIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(*Lélie rentre dans la maison de Trufaldin.*)

SCENE VIII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Écoute : sais-tu bien ce que je viens de faire ?

MASCARILLE.

Non ; mais, si vous voulez, je ne tarderai guere,
Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne, grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont déja fait le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait, sur le champ, avec beaucoup d'ardeur,
(*Il montre son bras.*)
Un bâton, à-peu-près.... oui, de cette grandeur,
Moins gros par un des bouts, mais plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules ;
Car il est bien en main, verd, noueux et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif ?

TRUFALDIN.

Pour toi, premiérement ; puis pour ce bon apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre ;

Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi! vous ne croyez pas?....

TRUFALDIN, *l'interrompant.*

Ne cherche point d'excuse.
Lui-même heureusement a découvert sa ruse,
En disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit, sous ce prétexte vain.
Il n'a pas apperçu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout ouï, parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort! S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-dà; très-volontiers, je l'épousterai bien,
Et, par-là, vous verrez que je n'y trempe en rien...
(*A part.*)
Ah! vous serez rossé, Monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!
(*Trufaldin frappe à la porte de sa maison, et Lélie en sort.*)

SCENE IX.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Un mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme et vous jouer de lui?

MASCARILLE, *à Lélie.*

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée?

TRUFALDIN, *à Lélie, en le battant.*

Vuidons, vuidons sur l'heure!

LÉLIE, *à Mascarille, qui le bat aussi.*

Ah coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi
Que les fourbes....

LÉLIE, *l'interrompant.*

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela!

LÉLIE.

Quoi donc? je serois homme...

MASCARILLE, *l'interrompant, en le battant toujours et en le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort. Rentre; je suis content.

(*Mascarille suit Trufaldin qui rentre dans sa maison.*)

SCENE X.

LÉLIE, *seul.*

A MOI, par un valet, cet affront éclatant !
L'auroit-on pu prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître ?

SCENE XI.

MASCARILLE, *paroissant à la fenêtre de la maison de Trufaldin.*, LÉLIE.

MASCARILLE, *à la fenêtre.*

PEUT-ON vous demander comment va votre dos ?

LÉLIE.

Quoi ! tu m'oses encor tenir un tel propos ?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiscrette !

Mais, pour cette fois-ci, je n'ai point de courroux;
Je cesse d'éclater, de pester contre vous.
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE.

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal!

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé, vous même, tout le mal.

LÉLIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguere à votre idole,
Vous auriez apperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉLIE.

On auroit pu surprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet;
Mais, au moins, faites-vous des écarts admirables!

LÉLIE, *à part.*

O le plus malheureux de tous les misérables!....
(*A Mascarille.*)
Mais, encore, pourquoi me voir chassé par toi?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par-là, j'empêche, au moins, que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot !.... Trufaldin lorgnoit exactement;
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin, la chose est faite, et, si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit indirectement, ou par quelqu'autre voie,
Les coups sur votre rable assenés, avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux, avant qu'il soit deux nuits.

LÉLIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc?

LÉLIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LÉLIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fievre quartaine!

LÉLIE.

Mais tiens-moi donc parole et songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit et graisser votre dos.

(*Il se retire de la fenêtre et la referme.*)

SCENE XII.

L É L I E, *seul.*

FAUT-IL que le malheur, qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrace sur disgrace ?

SCENE XIII.

MASCARILLE, LÉLIE.

MASCARILLE.

QUOI ! vous n'êtes pas loin ?... Sortez vîte d'ici ;
Mais, sur-tout, gardez-vous de prendre aucun souci.
Puisque je suis pour vous que cela vous suffise.
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise.
Demeurez en repos.

LÉLIE, *en s'en allant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

SCENE XIV.

MASCARILLE, *seul.*

IL faut voir maintenant quels biais je prendrai.

SCENE XV.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Égyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, et sent assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille, fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez. Pour elle il paroît fort zélé.
(*Il s'en va.*)

SCENE XVI.

MASCARILLE, *seul.*

Sans doute, c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie et ne nous troubler point;
Que son pere, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance;
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va, dès aujourd'hui, conclure le traité:

Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre, plus funeste,
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste....
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le tems qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire....
Il s'est fait un grand vol; par qui? l'on n'en sait rien.
Eux autres rarement passent pour gens de bien;
Je veux, adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire, pour quelques jours, emprisonner le drôle.
Je sais des Officiers de Justice, altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés:
Dessus l'avide espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente;
Et du plus innocent, toujours à leur profit,
La bourse est criminelle, et *paye* son délit.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE, *à part.*

Ah! chien! ah! double chien!... Mâtine de cervelle!
Ta persécution sera-t-elle éternelle?

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'exempt Balafré,
Ton affaire alloit bien; le drôle étoit coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagême.
« Je ne saurois souffrir, a-t-il dit, hautement,
» Qu'un honnête homme soit traîné honteusement:
» J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne; »
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les Recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sait pas que cet Egyptien
Est déja là-dedans pour lui ravir son bien!

ERGASTE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.
(Il s'en va.)

SCENE II.

MASCARILLE, *seul.*

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, et pour moi j'en suis persuadé,
Que ce démon brouillon dont il est possédé,
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
Par-tout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant, je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion....
Mais ils viennent; songeons à l'exécution....
(Montrant une des maisons de la Place, sur la porte de laquelle il y a un écriteau de location.)
Cette maison meublée est en ma bienséance,
Je puis en disposer avec grande licence.
Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé;

Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé....
O Dieu ! qu'en peu de tems on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures!

(Il entre dans la maison qu'il vient de montrer.)

SCENE III.

CÉLIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
Le guerre en quelque estime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi,
Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prempt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
Sans que mille accidens, ni votre indifférence
Aient pu me détacher de ma persévérance.
Depuis, par un hasard, d'avec vous séparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'eusse auguré,
Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems, ni peine.
Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience, apprenant votre sort,
Que, pour certain argent qui leur importoit fort,

Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en ôtage,
J'accours vîte y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît.
Cependant, on vous voit une morne tristesse,
Alors que dans vos yeux doit briller l'alégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CÉLIE.

Votre zele pour moi visiblement éclate:
Pour en paroître triste, il faudroit être ingrate;
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence;
Et si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins, pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÈS.

Autant que vous voudrez faites qu'il se differe.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos....
(*Appercevant la maison où est entré Mascarille, et frappant à la porte.*)
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCENE IV.

MASCARILLE, *déguisé en Suisse*, CÉLIE, ANDRÉS.

ANDRÉS, *à Mascarille.*

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moi, pour serfir à fous.

ANDRÉS.

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui, moi, pour détrancher, chapon champre carni;
Ma che non point locher te gent te méchant fi.

ANDRÉS.

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous noufeau dans sti fil? Moi foir à la fissache.

ANDRÉS.

Oui.

MASCARILLE.

La Matame est-il mariache al Monsieur?

ANDRÉS.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur.

ANDRÉS.

Non.

MASCARILLE.

Mon foi! pien choli. Fenir pour marchantise,
Ou pien pour temander à la palais choustice?
La procès il faut rien, il coûter tant d'archant;
La Procurer larron, l'Afocat pien méchant!

ANDRÉS.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener sti file,
Pour fenir pourmener et récarter la file?

ANDRÉS.

(*A Célie.*)
Il n'importe.... Je suis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promptement;
Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien?

ANDRÉS.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi, chafoir te pon fin, et te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maison.

(*Célie, Andrés et Mascarille entrent dans la maison.*)

SCENE V.

LÉLIE, *seul.*

QUEL que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.

SCENE VI.

ANDRÉS, LÉLIE.

LÉLIE, *à Andrés, qui sort de la maison.*

DEMANDEZ-VOUS quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÉS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout-à-l'heure.

LÉLIE.

A mon pere, pourtant, la maison appartient,
Et mon valet, la nuit pour la garder, s'y tient.

ANDRÉS.

Je ne sais; l'écriteau marque, au moins, qu'on la loue.
Lisez.

LÉLIE, *à part, voyant l'écriteau.*

Certes, ceci me surprend, je l'avoue!
Qui diantre l'auroit mis? Et par quel intérêt....

Ah ! ma foi ! je devine, à-peu-près, ce que c'est !
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÉS.

Peut-on vous demander quelle est cette aventure ?

LÉLIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret;
Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute, l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture, au moins, ne sauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi,
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, et qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ai déja manquée, et même plusieurs coups.

ANDRÉS.

Vous l'appellez ?

LÉLIE.

Célie.

ANDRÉS, *ironiquement.*

Eh ! que ne disiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois, sans doute,
Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE.

Quoi ! vous la connoissez ?

ANDRÉS.

C'est moi, qui maintenant
Viens de la racheter.

LÉLIE.

O discours surprenant !

ANDRÉS.

Sa santé de partir ne pouvant nous permettre,
Au logis que voilà je venois de la mettre;
Et je suis très-ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayiez instruit de votre intention.

LÉLIE.

Quoi! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espere?
Vous pourriez....

ANDRÉS, *l'interrompant, et allant frapper à la porte de la maison.*

Tout à l'heure, on va vous satisfaire.

LÉLIE.

Que pourrai-je vous dire? et quel remercîment....

ANDRÉS, *l'interrompant.*

Non, ne m'en faites point; je n'en veux nullement.
(*Il frappe, une seconde fois, à la porte de la maison, et Mascarille en sort.*)

SCENE VII.

MASCARILLE, LÉLIE, ANDRÉS.

MASCARILLE, *à part.*

EH! bien, ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encor quelque nouveau bicêtre!

LÉLIE, *à part.*

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu!...
(*A Mascarille.*)
Approche, Mascarille, et sois le bien-venu.

MASCARILLE.

Moi, Souisse, ein chant t'honneur. Moi non point
Maquerille,
Chai point fentre jamais le fame, ni le fille.

LÉLIE, *à part.*

Le plaisant baragouin ! Il est bon, sur ma foi !

MASCARILLE.

Allez fous pourmener sans toi rire te moi !

LÉLIE.

Va, va, leve le masque, et reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié, tiable ! mon foi ! chamais toi chai connoître.

LÉLIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toi point t'en aller, chai paille ein cou te point!

LÉLIE.

Ton jargon Allemand est superflu, te dis-je;
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me dessuisse donc, et redeviens moi-même.

ANDRÈS.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu ;
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Hé bien! que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie!

LÉLIE.

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet événement?

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante!

LÉLIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins, j'ai réparé mes fautes à ce coup?
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit. Vous aurez été bien plus heureux que sage!

SCENE IX.

CÉLIE, ANDRÉS, LÉLIE, MASCARILLE.

ANDRÉS, *à Lélie.*

N'EST-CE pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LÉLIE.

Ah! quel bonheur au mien pourroit être égalé!

ANDRÉS.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable:
Si je ne l'avouois, je serois condamnable;
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez, dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette.
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas!
(*A Célie.*)
Adieu... Pour quelques jours retournons sur nos pas.
(*Il s'en va, avec Célie, et Mascarille se met à frédonner un air.*)

SCÈNE X.

SCENE X.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *après avoir chanté.*

Je chante, et toutefois je n'en ai guere envie!...
Vous voilà bien d'accord! il vous donne Célie!
Hein? vous m'entendez bien?

LÉLIE.

C'est trop, je ne veux plus
Te demander pour moi des secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable!
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux!
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance!

(*Il s'en va.*)

SCENE XI.

MASCARILLE, *seul.*

Voila le vrai moyen d'achever son destin;
Il ne lui manque plus que de mourir, enfin,
Pour le couronnement de toutes ses sottises!...
Mais en vain son dépit, pour ses fautes commises,

Lui fait licencier mes soins et mon appui,
Je veux, quoi qu'il en soit, le servir, malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire!
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on est combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE XII.

CÉLIE, MASCARILLE.

(*Mascarille parle d'abord bas à Célie.*)

CÉLIE.

Quoi que tu veuilles dire, et que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder;
Et je t'ai déja dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre,
Et que très-fortement, par de différens nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts.
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,

Au moins, dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir!

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles,
Et je ne sais point l'art de faire des miracles;
Mais je veux employer mes efforts plus puissans,
Remuer terre et Ciel, m'y prendre de tous sens,
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

(Il s'en va.)

SCENE XIII.

HIPPOLYTE, CÉLIE.

HIPPOLYTE.

Depuis votre séjour, les Dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux.
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infideles,
Il n'est gueres de cœurs qui puissent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous savez les frapper;
Et mille libertés à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.

Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amans sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres;
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous!

CÉLIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien:
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit déja passé;
Et, sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des desirs à Léandre et Lélie.

CÉLIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement
Vous vous consoleriez de leur perte aisément;
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable?

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'y laissent surprendre

Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colere,
Ramené sous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE XIV.

MASCARILLE, CÉLIE, HIPPOLYTE.

MASCARILLE, *à Célie.*

Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CÉLIE.

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE.

Écoutez, voici sans flatterie....

CÉLIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie et pure comédie.
La vieille Egypticnne à l'heure même....

CÉLIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place et ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille, assez défigurée,
L'ayant de près, au nez, long-tems considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux,

L iij

A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues, ou fleches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes seches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots : « Chienne, louve, bagace!... »
D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
Et laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrés et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde accourus d'aventure,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés!
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur,
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émue,
Ayant sur Trufaldin long-tems tenu la vue:
« C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
» Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux? »
A-t-elle dit tout haut. « O rencontre opportune!
» Oui, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
» Me fait vous reconnoître, et dans le même instant
» Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.
» Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
» J'avois, vous le savez, en mes mains votre fille,
» Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
» Faisoit voir, dès quatre ans, sa grace et ses attraits;

» Celle que vous voyez, cette infâme sorciere,
» Dedans notre maison se rendant familiere,
» Me vola ce trésor. Hélas! de ce malheur,
» Votre femme, je crois, conçut tant de douleur
» Que cela servit fort pour avancer sa vie!
» Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie,
» Me faisant redouter un reproche fâcheux,
» Je vous fis annoncer la mort de toutes deux;
» Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
» Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue. »
Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix
Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,
Andrés, ayant changé quelque tems de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage:
» Quoi donc! le Ciel me fait trouver heureusement
» Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
» Et que j'avois pu voir, sans pourtant reconnoître
» La source de mon sang et l'auteur de mon être?
» Oui, mon pere, je suis Horace votre fils.
» D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
» Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
» Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
» Portai, durant six ans, mes pas en divers lieux,
» Selon que me poussoit un desir curieux.
» Pourtant, après ce tems, une secrete envie
» Me pressa de revoir les miens et ma Patrie;
» Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
» Et n'y sus votre sort que par des bruits confus:
» Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
» Venise pour un tems borna mes courses vaines;

» Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
» J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom. »
Je vous laisse à juger si pendant ces affaires
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confession de votre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne.
Andrés est votre frere; et, comme de sa sœur
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation, qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître.
Dont le pere, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hyménée un plein consentement,
Et, pour mettre une joie entiere en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidens à-la-fois enfantés!

CÉLIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés!

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs personnes,
Léandre est de la troupe, et votre pere aussi.
Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le Ciel en sa faveur produit comme un miracle.

(*Mascarille s'en va.*)

SCENE XV.

CÉLIE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

UN tel ravissement rend mes esprits confus
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus....
Mais les voici venir.

SCENE XVI.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, LÉANDRE, ANDRÈS, CÉLIE, HIPPOLYTE.

TRUFALDIN, *à Célie.*

AH ! ma fille!

CÉLIE.

Ah ! mon pere!

TRUFALDIN.

Sais-tu déja comment le Ciel nous est prospere ?

CÉLIE.

J'en viens d'entendre ici le succès merveilleux.

HIPPOLYTE, *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE.

Un généreux pardon est ce que je desire ;
Mais j'atteste les Cieux qu'en ce retour soudain
Mon pere fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÉS, *à Célie.*

Qui l'auroit jamais cru que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature ?
Toutefois, tant d'honneur la sut toujours régir
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmois, et croyois faire faute,
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-haute.
Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN.

Mais, en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussi-tôt à me priver de toi,
(*Montrant Pandolfe.*)
Et t'engage à son fils sous les loix d'hyménée ?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCENE XVII et derniere.

LÉLIE, MASCARILLE, TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLLYTE, LÉANDRE, ANDRÉS.

MASCARILLE, *à Lélie.*

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir ;
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative !
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du Ciel la puissance absolue....

TRUFALDIN, *l'interrompant.*

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE, *à Lélie.*

La chose est résolue.

ANDRÉS, *à Lélie.*

Je m'acquitte par-là de ce que je vous dois.

LÉLIE, *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse, et mille et mille fois,
Dans cette joie.

MASCARILLE, *à part.*

Ahi ! ahi ! doucement, je vous prie !...
(*A part.*) (*A Lélie.*)
Il m'a presque étouffé.... Je crains fort pour Célie,

Si vous la caressez avec tant de transport:
De vos embrassemens on se passeroit fort!

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Vous savez le bonheur que le Ciel me renvoie?
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son pere aussi nous soit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus.... N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; et que les Cieux prosperes
Nous donnent des enfans dont nous soyions les peres!

FIN.

Le Depit Amoureux arrangé en
2. Actes par M. Valville Comedien F.ais

Acte premier

Scêne premiere

Valere Mascarille.

Mascarille

Mais qu'avancerez vous?

Valere

Non, mon cher Mascarille,
Je n'y puis consentir. Ta peine est inutile,
Car leur amour venu au point où le voila
N'est pas assurément pour en demeurer là:
Eraste va bientot voir couronner sa flamme,
Et Lucile consent à devenir sa femme.
Eloignons un hymen qui feroit mon malheur
Tendons leur quelque piege et troublons leur bonheur
Je veux que mon rival....

Mascarille

Eh! que voulez-vous faire

Valere

L'action d'un Jaloux qui veut se satisfaire.

Mascarille

Vous voyez que Lucile entiere en ses refus....

Valere

Ne me fais point ici des contes superflus
Quand Lucile pour moi deviendroit plus cruelle

je sens de leur bonheur une peine ~~cruelle~~ mortelle
~~Et je veux le troubler ou terminer mon sort.~~
~~C'est un point resolu.~~

Mascarille

J'approuve ce transport
Mais le mal est Mr qu'Eraste est intraitable
Sur le premier soupçon il va faire le Diable:
Si je vais me mêler dans ~~tout~~ cet embaras,
Je me verrai du moins rompre jambes & bras,
A table comptez moi si vs voulez pr quatre
Mais comptez moi pour rien, quand il s'agit de batre.
Quand je viens a songer moi qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts, d'un miserable fer
Dans le corps, pr vs mettre un humain dans
la bierre
Je suis scandalisé d'une Etrange maniere.

Valere

ha le poltron!

Mascarille

Mr dans un semblable cas
est brave qui le peut, moi je crains le fracas.
Laissez-la le projet que vous voulez poursuivre
Je ne puis m'en mêler: il est si doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois & c'est pr si long-temps.

Valere, en fureur.

Je m'en vais t'assomer de coups si je t'entends.

Mascarille.

Ah! Monsieur point du tout votre ennui m'est sensible
Et pour vous en tirer, je ferai l'impossible.
Mais que puis-je après tout? En troublant leurs amours
J'en retarde l'effet, tout au plus de deux jours;
Car ils s'expliqueront malgré mes protestes
Et l'explication me deviendra funeste.

Valere.

Non, Eraste est jaloux, soupçonneux; c'est un fait.
Tu verras, le dépit produira son effet;
Malgré tout son amour il doute de Lucile.
J'ai toujours affecté de voir d'un œil tranquile
Son bonheur; quand il vient je fais l'indifferent,
je la laisse avec elle, & sors d'un air content;
Cette façon d'agir lui trouble la cervelle,
peu s'en faut qu'il ne croie son amante infidelle
pour le persuader, portons le dernier coup.

Mascarille

En cette occasion je risque tout pour vous,
Puisque vous le voulez feignez que l'hyménée,
avec elle en secret joint votre destinée:
Ou plutot laissez moi conduire ce projet,
S'il vous parle, tachez en faisant le discret,
D'exciter ses soupçons; puis sur quelque pretexte,
Je viendrai sur le champs pour lui donner son
texte.
Qu'en dites vous?

Valere

Fort bien le tour est excellent:
Et de l'executer je suis impatient
il n'aura pas de peines à la croire infidelle;
car il est soupçonneux; je veux me venger d'elle,
Et les punir des maux qu'il m'ont fait endurer.
Quel qu'un vient: c'est lui même allons nous prépa
(ils sortent)

Scene 2.

Eraste. Gros-René. La 1re Scene du 1er acte ci-après, Peut-être que je te dis &c.
jusqu'à la fin de la Scene 6. du même acte, qui se trouve la 7. Scène.

Scene 8.

Eraste. Gros-René.

Eraste.

Quel coup il m'a porté le bourreau détestable
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit :
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet Ecrit,
Marque bien leur concert, & que c'est une baie
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paie

Scene 9.

Marinette & les precedens Je viens vous avertir que tantot sur le soir &c. page 24. jusqu'à la fin du 1er acte.

Scene 12.

Mascarille seul.

On est parfois puni d'un projet chimérique
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire
J'ai fait une bévue, je puis m'en repentir :
Le remède plus prompt où je dois recourir
Est d'aller chez Eraste, & dire en diligence
A notre Gros-René toute la manigance
Mon Maître cependant est un évaporé,
Qui, s'il sait aujourd'hui que j'ai tout déclaré
Va faire irruption dessus ma friperie
Eraste d'autre part m'arrachera la vie
il est le plus à craindre : allons lui révéler
Ce que sans trop risquer, je ne puis plus celer.

Fin du 1er Acte.

LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DU DÉPIT AMOUREUX.

ÉRASTE aime Lucile, et en est aimé ; mais il a pour rival Valere, lequel, à son tour, est aimé d'Ascagne, sœur de Lucile, et qui, pour des intérêts de famille, est crue un homme, parce qu'elle en porte les habits. Valere, un soir, dans l'obscurité, prenant Ascagne pour Lucile, a su exprimer sa passion avec tant d'ardeur, qu'Ascagne a profité de la méprise, et s'est clandestinement unie à lui, par les nœuds de l'hyménée, toujours sous le nom de Lucile. Ils sont convenus de ne point dévoiler leur union, et de n'en goûter les douceurs que secrétement, et pendant la nuit, parce qu'Albert, pere de Lucile et d'Ascagne, et Polidore, pere de Valere, ont d'autres dispositions sur leur sort futur. Albert consulte sur celui d'Ascagne, le pédant Métaphraste, qu'il lui a donné pour Précepteur ; mais il n'en peut rien apprendre de positif. Les deux nou-

veaux époux sont décélés par l'indiscrétion de Mascarille, valet de Valere, et qui est dans leur confidence, dont il fait part à Éraste, surpris, pressé et menacé de coups de bâton par lui. Ces deux peres, mal informés de cet événement, croient, comme Éraste et Valere, que ce dernier est l'époux de la vraie Lucile, qui nie la chose, à Valere même, et qui se brouille, cependant, avec Éraste, à cause de la jalousie que lui ont donné les bruits de son prétendu mariage clandestin. Rassuré par elle, à cet égard, ils se raccommodent; et Gros-René, valet d'Éraste, et Marinette, suivante de Lucile, qui s'aiment, et les ont imités dans la brouillerie, les imitent aussi dans le raccommodement. Valere, quoique bien assuré des faveurs qu'il croit avoir reçues de Lucile, trouvant mauvais qu'elle les lui nie, et qu'Éraste conserve des vues sur elle, veut se battre contre ce prétendu rival; mais c'est Ascagne, le prétendu frere de Lucile qui se propose pour soutenir le combat. Tout s'explique; Ascagne est reconnue pour fille, son mariage est confirmé par Albert et Polidore, et Eraste épouse Lucile, comme Marinette est accordée à Gros-René.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE DÉPIT AMOUREUX.

« *Le Dépit amoureux* fut joué à Paris immédiatement après *L'Etourdi.* C'est encore une Piece d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente, observe Voltaire (jugemens sur les Pieces de Moliere). Il n'y a qu'un seul nœud dans *Le Dépit amoureux.* Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un Roman, sans en avoir l'intérêt; et le cinquieme acte, employé à débrouiller ce Roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans *Le Dépit amoureux* la scene de la brouillerie et du raccommodement d'Eraste et de Lucile. (La troisieme du quatrieme acte.) Le succès est toujours assuré, soit en Tragique, soit en Comique, à ces sortes de scenes qui représentent la passion la plus chere

aux hommes, dans la circonstance la plus vive. La petite Ode d'Horace *Donec gratus eram tibi*, &c., a été regardée comme le modele de ces scenes, qui sont enfin devenues des lieux communs. »

« Les différens Auteurs qui ont parlé du *Dépit amoureux* ne mettent pas cette Comédie au rang des bonnes Pieces de Moliere, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de cette Piece ; et il faut convenir avec eux qu'elle n'anonçoit point encore le Peintre de nos mœurs, et qu'elle est aussi négligemment écrite que *L'Etourdi*. Cependant, il y a peu d'années où nous ne voyions quelques représentations de cet Ouvrage, parce qu'il offre, en plus d'un endroit, et cette gaieté dont Plaute avoit donné des leçons à Moliere, et cet examen heureux du cœur humain qui lui étoit si naturel, et ce comique brillant et facile qui mettra toujours son dialogue au-dessus de celui de tous nos Écrivains de Théatre »

« Riccoboni, dans ses *Observations sur la Comédie et sur le Génie de Moliere*, indique deux sources où Moliere puisa l'idée de cette seconde

Comédie. La premiere est une Piece du *Bon Théatre*, dit-il, intitulée *L'Interesse*, *di Nicolo Secchi*, et l'autre est un ancien canevas, sous le nom de *Sdegni amorosi.* »

« Le titre de cette derniere Farce inconnue pourroit faire supposer qu'il y étoit question de tracasserie d'amans, et, par conséquent, du plus agréable objet du *Dépit amoureux*, continue M. Bret; mais on n'en trouve pas un mot dans la Piece du *Bon Théatre*, dans *L'interesse* du Secchi. Moliere ne put emprunter de ce dernier que ce qui rend la fable de sa Comédie trop compliquée et trop étrangere à nos usages. L'Ouvrage du Secchi a donc fourni à notre Auteur le Roman peu naturel d'Ascagne, et son mariage secret, moins croyable encore.... »

« Les scenes charmantes de Lucile et d'Eraste rachetent bien, à la vérité, le vice de l'intrigue, et elles ne doivent rien au Secchi. Flaminio et Virginia, qui sont dans la Piece du Poëte Italien ce que Lucile et Eraste sont dans l'Ouvrage de Moliere, n'ont pas même une seule scene ensemble..... »

« En convenant que Moliere doit au Secchi le

fonds de sa Piece, ce n'est pas dire qu'il en a emprunté l'ordre, l'arrangement, le développement, ni les idées, et encore moins le dialogue. Moliere sera toujours un modele à proposer aux imitateurs. Il ne se traîne point sur les traces de son original. Il s'élance de ses propres forces, et, bientôt, il le laisse loin de lui.... »

On a quelquefois réduit en Province cette Piece à la représentation du seul acte, le quatrieme, où se trouvent les scenes de dépit et de raccommodement, entre Eraste et Lucile, Marinette et Gros-René. En supprimant tout le reste, cela faisoit encore une très-jolie petite Piece.

LE DÉPIT AMOUREUX;

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre du petit Bourbon, en Décembre 1658.

PERSONNAGES.

ALBERT, pere de Lucile et d'Ascagne.

POLIDORE, pere de Valere.

LUCILE, fille d'Albert.

ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.

ÉRASTE, amant de Lucile.

VALERE, fils de Polidore.

MARINETTE, suivante de Lucile.

FROSINE, confidente d'Ascagne.

METAPHRASTE, pédant.

GROS-RENÉ, valet d'Éraste.

MASCARILLE, valet de Valere.

LA RAPIERE, bréteur.

La Scene est à Paris.

LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

VEUX-TU que je te die ? Une atteinte secrette
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette ;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses répartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou, du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te
trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à Monsieur votre amour,

Que c'est injustement blesser ma prud'hommie,
Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni rusés!
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens gueres;
Et suis homme fort rond de toutes les manieres.
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour:
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ÉRASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
M'empoisonne, à tous coups, leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin, que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
Une entiere croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux;

Et sur ses déplaisirs et son impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
Toi-même, penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival, d'un esprit satisfait?
Et si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure?

GROS-RENÉ.

Peut-être que son cœur a changé de desirs,
Connoissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

ÉRASTE.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état.
De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence;
Et si de cette vue on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein:
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame;
Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie;
Ce que *voyent* mes yeux franchement je m'y fie;
Et ne suis point de moi si mortel ennemi
Que je m'aille affliger sans sujet, ni demi.
Pourquoi subtiliser et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer?

Laissons venir la fête avant que la chommer!
Le chagrin me paroît une incommode chose;
Je n'en prends point, pour moi, sans bonne et juste
cause;
Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune:
Celle que vous aurez me doit être commune.
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse autant pour moi:
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille, ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
A son exemple aussi, j'en rirai tout mon saoul;
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace!

ÉRASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCENE II.

MARINETTE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ, *à Marinette.*

St! Marinette!

MARINETTE.

Ho, ho! que fais-tu là?

GROS-RENÉ.

Ma foi!

Demande, nous étions tout-à-l'heure sur toi.

MARINETTE, *à Eraste.*

Vous êtes aussi là, Monsieur! Depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou je meure!

ERASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher, j'ai fait dix mille pas.
Et vous promets ma foi....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au Temple, au Cours, chez vous, ni dans la grande Place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer!

ÉRASTE, *à Marinette.*

Apprends-moi donc, de grace!
Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse, en un mot.

ÉRASTE.

Ah! chere Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprete?
Ne me déguise point un mystere fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des Dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse?

MARINETTE.

Hé! hé! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement!
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENÉ.

A moins que Valere se pende,
Bagatelle! son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE.

(A Eraste.)

De Valere?... Ah! vraiment la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naître en votre cervelle.

Je vous croyois du sens, et, jusqu'à ce moment,
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment;
Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée!....
(A Gros-René.)
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENÉ.

Moi, jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin!
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire, auprès de moi, que quelqu'autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien! Voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître!
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par-là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse;
Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit....
(A Eraste.)
Cela, Seigneur Eraste, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Eh! bien, n'en parlons plus.... Que venois tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre;
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché....
(*Elle lui donne une Lettre.*)
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute;
Lisez le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE, *lisant.*

« Vous m'avez dit que votre amour
» Etoit capable de tout faire.
» Il se couronnera lui-même dans ce jour,
» S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
» Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur;
» Je vous en donne la licence;
» Et si c'est en votre faveur,
» Je vous réponds de mon obéissance. »
(*A part, après avoir lu.*) (*A Marinette.*)
Ah ! quel bonheur !... O toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une Déité !

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien, contre votre croyance:
Je ne me trompe guere aux choses que je pense !

ÉRASTE, *relisant.*

« Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur:
» Je vous en donne la licence;
» Et si c'est en votre faveur,
» Je vous réponds de mon obéissance. »

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoûroit bientôt un tel écrit.

ÉRASTE.

Ah ! cache-lui, de grace ! une peur passagere,
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumiere !
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport ;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colere !

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est point le tems.

ÉRASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnoître, dans peu, de la bonne maniere,
Les soins d'une si noble et si belle Couriere.

MARINETTE.

A propos ; savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore ?

ÉRASTE.

Hé bien ?

MARINETTE.

Tout proche du Marché,
Où vous savez.

ÉRASTE.

Où donc ?

MARINETTE.

Là.... dans cette boutique,
Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique
Me promit, de sa grace, une bague.

ÉRASTE.

Ah ! j'entends.

GROS-RENÉ, *à part.*

La matoise!

ÉRASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse;
Mais....

MARINETTE, *l'interrompant.*

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse!

GROS-RENÉ, *à part.*

Ho que non!

ÉRASTE, *lui donnant sa bague.*

Celle-ci, peut-être, aura de quoi
Te plaire? Accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez!... J'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse! Prends, sans davantage attendre.
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous!

MARINETTE, *à Eraste.*

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet Ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ÉRASTE.

Mais, s'il me rebutoit, dois-je?...

MARINETTE, *l'interrompant.*

Alors comme alors.
Pour vous on emploîra toutes sortes d'efforts.

D'une

D'une façon ou d'autre, il faut qu'elle soit vôtre.
Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

(*Eraste relit la Lettre tout bas.*)

MARINETTE, *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir!

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir!

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre!

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme!

GROS-RENÉ.

Adieu, chere comete, arc-en-ciel de mon ame!

(*Marinette s'en va.*)

SCENE III.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

LE bon Dieu soit loué ! nos affaires vont bien.
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ÉRASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre here,
Sachant ce qui se passe !

SCENE IV.

VALERE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE, *à Valere.*

HÉ bien, Seigneur Valere ?

VALERE.

Hé bien, Seigneur Éraste ?

ÉRASTE.

En quel état l'amour ?

VALERE.

En quel état vos feux ?

ÉRASTE.

Plus forts, de jour en jour!

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE.

Pour Lucile?

VALERE.

Pour elle.

ÉRASTE.

Certes, je l'avoûrai, vous êtes le modele
D'une rare constance!

VALERE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité!

ÉRASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austere
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il est très naturel, et j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je serois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE.

Lucile cependant....

VALERE, *l'interrompant.*

Lucile, dans son ame,
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ÉRASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grace.

VALERE.

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ÉRASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur... Non, votre ame en seroit altérée.

VALERE.

Si je vous osois, moi, découvrir, en secret....
Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ÉRASTE.

Vraiment, vous me poussez, et, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie....
(*Il lui donne une lettre.*)
Lisez.

VALERE, *après avoir lu bas.*

Ces mots sont doux!

ÉRASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ÉRASTE.

Hé bien ! cet espoir si certain....

VALERE, *riant et s'en allant.*

Adieu, Seigneur Éraste.

SCENE V.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Il est fou, le bon Sire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire ?

ÉRASTE.

Certes, il me surprend, et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystere est caché là-dessous.

GROS-RENÉ, *appercevant Mascarille.*

Son valet vient, je pense ?

ÉRASTE.

Oui, je le vois paroître....
Feignons, pour le jetter sur l'amour de son maître.

SCENE VI.

MASCARILLE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE, *à part.*

NON, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux !

GROS-RENÉ.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure ?
Que fait-il ? Revient-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté,
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ÉRASTE.

La rigueur est extrême !
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah ! Monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vîte. Eh! quoi! vous fais-je peur ?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche. Nous n'avons plus sujet de jalousie;
Nous devenons amis, et mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute; et je te cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité....
(*A Eraste.*)
Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneurie
Soit désenamourée, ou si c'est raillerie?

ÉRASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien,
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace;
Et, mille fois sachant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.

On offense un brave homme alors que l'on l'abuse...
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi,
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrete,
Qui rend de nos amans la flamme satisfaite.

ÉRASTE.

Hé! que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
Que sous ce faux semblant qui trompe tout le monde
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti!

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin!

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE, *à Gros-René.*

Ah! Gros-René!

GROS-RENÉ.

Monsieur ?

ÉRASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur !
(*A Mascarille.*)
Tu penses fuir ?

MASCARILLE.

Nenni.

ÉRASTE.

Quoi ! Lucile est la femme ?...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, je raillois.

ÉRASTE.

Ah ! vous raillez, infâme !

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ÉRASTE.

Il est donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas ;
Je ne dis pas cela.

ÉRASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE.

Assure
Ou si la chose est vraie, ou si c'est imposture ?

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ÉRASTE, *tirant son épée.*

Veux-tu dire ? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sotte harangue.
Eh ! de grace, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses, sans murmure.

ÉRASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai !
Mais peut-être, Monsieur, que je vous fâcherai ?

ÉRASTE.

Parle.... Mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu ments d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens. Rompez-moi les jambes et les bras ;
Faites moi pire encor, tuez-moi, si j'impose,
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de Clerc, dont elle s'apperçoit ;

Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que, depuis avant-hier, ils sont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
Le violent amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud!

MASCARILLE.

Et de grand cœur!
C'est ce que je demande.

(*Il s'enfuit.*)

(p.r la pièce en 2. actes il ajoute)
à parte.
il entient le M.r
Comme ils vous ont tous deux avalé
cette fable.
(il s'enfuit

SCENE VII.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Hé bien?

GROS-RENÉ.

Hé bien, Monsieur?
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable!

ÉRASTE.

Las! il ne l'est que trop, le bourreau détestable!
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, et que c'est une baie
Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

SCENE VIII.

MARINETTE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE, *à Eraste.*

Je viens vous avertir que, tantôt sur le soir,
Ma maîtresse, au jardin, vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oses-tu me parler, ame double et traîtresse?
Va!

Va ! sors de ma présence, et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.

(Il déchire la lettre et s'en va.)

SCENE IX.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique?

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler ? femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Lestrigon !
Va ! va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et lui dis, bien et beau, que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots ni mon maître, ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi !

(Il s'en va.)

SCENE X.

MARINETTE, *seule.*

MA pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?
De quel démon est donc leur ame travaillée ?
Quoi ! faire un tel accueil à nos soins obligeans ?
Oh ! que ceci chez nous va surprendre les gens !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je suis fille à secret, dieu merci!

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement;
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas! que j'ai de peine à rompre mon silence!

FROSINE.

Ouais! ceci doit donc être un important secret?

ASCAGNE.

Trop, puisque je le fie, à vous-même, à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point!

FROSINE.

Ah ! c'est me faire outrage !
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu ?
Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance,
Qui sais....

ASCAGNE, *l'interrompant.*

Oui, vous savez la secrete raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison :
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge,
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort ;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais, avant que passer, Frosine, à ce discours,
Éclaircissez un doute où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystere
Qui masque ainsi mon sexe et l'a rendu mon pere ?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut, ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vînt au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses,
D'un soin particulier, avoit fait des largesses,
Et que sa mere fit un secret de sa mort,

De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous, où vous étiez nourrie,
(Votre mere d'accord de cette tromperie
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis)
En faveur des présens le secret fut promis.
Albert ne l'a point su de nous; et pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir.
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai su, qu'en secret même il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage;
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage.
Je ne sais s'il sauroit la supposition,
Sans le déguisement.... Mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre:
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte:
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez ?

ASCAGNE.

Frosine, doucement,
N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement :
Il n'est pas tems encore ; et ce cœur, qui soupire,
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire !

FROSINE.

Et quoi ?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ah ! vous avez raison.
L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
Votre imposture enleve un puissant héritage,
Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner !
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner !

ASCAGNE.

J'ai de quoi, toutefois, surprendre plus votre ame :
Je suis sa femme.

FROSINE.

O Dieux ! sa femme ?

ASCAGNE.

Oui, sa femme.

FROSINE.

Ah ! certes, celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison !

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore ?

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.

Oh! poussez, je le quitte et ne raisonne plus,
Tant mes sens, coup sur coup, se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valere, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté.
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame:
Je voulois que Lucile aimât son entretien;
Je blâmois ses rigueurs, et les blâmai si bien
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit,
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit;
Et ses vœux, rejettés de l'objet qui l'enflamme,
Étoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre, avec beaucoup d'usure!
Enfin, ma chere, enfin, l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable

Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable ;
Et je sus ménager si bien cet entretien
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée ;
Mais que voyant mon pere en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens ;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystere,
Dont la nuit seulement seroit dépositaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter ;
Qu'il me verroit alors la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence,
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit ne m'en dît jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter à toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Oh ! oh ! les grands talens que votre esprit possede !....
(*A part.*)
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide !....
(*A Ascagne.*)
Cependant, vous avez été bien vîte ici ;
Car, je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être sue ?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter :
Ses projets seulement vont à se contenter ;

Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils.... Mais voici cet époux.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE, *à Ascagne.*

Si vous êtes tous deux en quelque conférence
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valere
Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire;
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guere à faire son bonheur.

VALERE.

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose;
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment!

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que, régnant dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALERE.

Et si c'étoit quelqu'une, où, par votre secours,
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confession n'est pas trop obligeante!

ASCAGNE.

Eh! quoi! vous voudriez, Valere, injustement,
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainsi donc, il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,

A moins que le Ciel fasse un grand miracle en vous:
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse;
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser.
Quand il s'agit d'aimer, enfin, je suis sincere,
Je ne m'engage point à vous servir, Valere,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous avez pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais, sans fard?

VALERE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bientôt à vous dire un important mystere,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit il être?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour, qui ne sauroit paroître;
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Ascagne, et croyez, par avance,
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor tems; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre discours m'étonne.
Plût à Dieu que ma sœur!...

ASCAGNE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Eh! pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raison.
Vous saurez mon secret, quand je saurai le vôtre.

VALERE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

ASCAGNE.

Ayez-le donc, et lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valere.
(*Valere s'en va.*)

SCENE III.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frere.

SCENE IV.

LUCILE, MARINETTE, ASCAGNE, FROSINE.

LUCILE, *à Marinette.*

C'en est fait : c'est ainsi que je me puis venger ;
Et, si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose....
(*A Ascagne.*)
Mon frere, vous voyez une métamorphose.

Je veux chérir Valere, après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma sœur ? Comment! courir au change?
Cette inégalité me semble trop étrange!

LUCILE.

La vôtre me surprend, avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valere étoit l'objet.
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
Et quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,
Et je vous vois parler contre son intérêt!

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre.
Je sais qu'il est rangé dessous les loix d'une autre;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez, et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais pour son cœur tout ce que j'en dois croire;
Il s'explique à mes yeux intelligiblement:
Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche....
Quoi! mon frere, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE.

Ah! ma sœur, si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prieres d'un frere,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,

Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvemens
A dompter la fierté des plus durs sentimens.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son ame,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme;
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels....

LUCILE, *l'interrompant.*

Mon frere, c'est assez.
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur! vous me désespérez,
Si vous effectuez vos desseins déclarés.
(Elle s'en va, avec Frosine.)

SCENE V.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

LA résolution, Madame, est assez prompte?

LUCILE.

Un cœur ne pese rien, alors que l'on l'affronte;
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître! faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même;
Et, quoi que là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
Car, enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle:
De l'écrit obligeant, le sien, tout transporté,
Ne me donnoit pas moins que de la déité;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine....
Quoi! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté,
La secrete raison de cette indignité?

Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse?

MARINETTE.

En effet, je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, Madame!... Et puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur:
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes!...
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes!

LUCILE.

Eh! bien donc, qu'il s'en vante et rie à nos dépens,
Il n'aura pas sujet d'en triompher long-tems;
Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette!

MARINETTE.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur nous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire!
Quelqu'autre, sous l'espoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos!*

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton tems pour de telles saillies!

Enfin, je suis touchée au cœur sensiblement;
Et, si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance,
(Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger;)
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, sur-tout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zele s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
Et même, si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévere,
Et tienne, comme il faut, la main à ma colere!

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous.
J'ai, pour le moins, autant de colere que vous;
Et je serois plutôt fille toute ma vie
Que mon gros traître aussi me redonnât envie....
S'Il vient....

SCENE VI.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT, *à Lucile.*

Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le Précepteur : je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.
(*Lucile et Marinette rentrent dans la maison d'Albert.*)

SCENE VII.

ALBERT, *seul.*

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité !
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice,
Mon cœur, depuis long-tems, souffre bien le supplice ;
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre et misere jettée ;
Tantôt, pour ce fils-là, qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens, qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle....

« Las ! vous ne savez pas, vous l'a-t-on annoncé ?
Votre fils a la fievre, ou jambe, ou bras cassé.... »
nfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah!...

SCENE VIII.

MÉTAPHRASTE, ALBERT.

MÉTAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

MÉTAPHRASTE, *l'interrompant.*

Maître est dit *à magis ter.*
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure
Si je savois cela !... Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc....

MÉTAPHRASTE, *l'interrompant.*

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, Maître, c'est la troisieme,

Mon fils me rend chagrin; vous savez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri?

MÉTAPHRASTE.

Il est vrai : *Filio non potest præferri*,
Nisi filius.

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble;
Je vous crois grand Latin et grand Docteur juré.
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré.
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le Pédagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans, dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut Allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils l'hymen me paroît faire peur;
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *sermon*,
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*....

ALBERT, *l'interrompant.*

Mon Dieu, Maître éternel, laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler !
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne sais si dans l'ame
Il ne sentiroit point une secrete flamme.
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu;
Et je l'apperçus hier, sans en être apperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté? *Latinè, secessus?*
Virgile l'a dit: *Est in secessu locus*....

ALBERT, *l'interrompant.*

Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquille
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

MÉTAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un Auteur fameux,
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'Auteur, ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs Auteurs. *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *scribendo*, *sequare peritos*.

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste?

MÉTAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peste
Soit du causeur!

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus, doctement,
Un mot que vous serez bien-aise, assurément,
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
(*A part.*)
Chien d'homme!... O que je suis tenté d'étrange sorte,
De faire sur ce mufle une application!

MÉTAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE.

Ah! sans doute,
Vous serez satisfait; s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

Vo[illegible]

Tout prêt de [illegible]

[illegible]

Si je dis plus [illegible]

[illegible]

Vo[illegible] mon caquet démesuré.

[illegible]

Ah[illegible]

MÉTAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

MÉTAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

MÉTAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

ALBERT.

Suffit.

MÉTAPHRASTE.

Dès-à-présent, je suis muet.

ALBERT.

Fort bien!

MÉTAPHRASTE.

Parlez; courage! Au moins, je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence:
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT, *à part.*

Le traître!

MÉTAPHRASTE.

Mais, de grace, achevez vîtement:
Depuis long-tems j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable!...

MÉTAPHRASTE, *l'interrompant.*

Eh! bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler, du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

MÉTAPHRASTE, *l'interrompant.*

Quoi! voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem*, je suis ivre!

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

MÉTAPHRASTE, *l'interrompant.*

Encor ? Bon Dieu ! que de discours?
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALBERT.

J'enrage !

MÉTAPHRASTE.

De rechef?... O l'étrange torture!
Eh ! laissez-moi parler un peu, je vous conjure !
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se taît.

ALBERT.

Parbleu ! tu te tairas.
(*Il s'en va.*)

SCENE IX.

MÉTAPHRASTE, *seul, sans s'appercevoir qu'Albert est parti.*

D'ou vient, fort à propos, cette sentence expresse
D'un Philosophe : « Parle, afin qu'on te connoisse. »
Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bete...
Me voila pour huit jours avec un mal de tête.
Oh ! que les grands parleurs par moi sont détestés !...
Mais, quoi ! si les savans ne sont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donç renverser l'ordre de chaque chose ;

Que les poules, dans peu, dévorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou fasse les loix, que les femmes combattent;
Que par les criminels les Juges soient jugés,
Et par les Ecoliers les Maîtres fustigés;
Que le malade au sain présente le remede;
Que le lievre craintif....

SCENE X,

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

(Albert reparoît, et sonne aux oreilles de Métaphraste, avec une cloche de mulet; ce qui le fait fuir.)

MÉTAPHRASTE, *en s'enfuyant.*

Miséricorde! à l'aide!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, *seul.*

LE Ciel par fois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remede plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire, en diligence,
A notre vieux Patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé,
L'autre diable disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre fripperie!
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entr'eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter; et, de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver
l'autre.

(*Il frappe à la porte d'Albert.*)

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT, *en dedans.*

Qui frappe?

MASCARILLE.

Ami.

ALBERT, *ouvrant.*

Oh ! oh ! qui te peut amener,
Mascarille ?

MASCARILLE.

Je viens, Monsieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah ! vraiment, tu prends beaucoup de peine.
De tout mon cœur, bon jour !

(*Il rentre.*)

MASCARILLE, *à part.*

La réplique est soudaine !
Quel homme brusque !

(*Il heurte.*)

ALBERT, *ouvrant.*

Encor ?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouï,
Monsieur.

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Eh! bien, bon jour, te dis-je.

(Il veut encore rentrer.)

MASCARILLE, *l'arrêtant.*

Oui; mais je viens encore
Vous saluer au nom du Seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah! c'est un autre fait!... Ton maître t'a chargé
De me saluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé;
Va, que je lui souhaite une joie infinie.

(Il rentre.)

MASCARILLE, *à part.*

Cet homme est ennemi de la cérémonie!

(A Albert, en heurtant encore.)

Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment;
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT, *ouvrant.*

Eh! bien, quand il voudra; je suis à son service.

(Il rentre.)

MASCARILLE, *l'arrêtant.*

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.

Il souhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT.

Hé! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

(Il s'en va.)

SCENE III.

ALBERT, *seul.*

O JUSTE Ciel! je tremble!
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins;
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidele,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh! que la vérité
Se peut cacher long-tems avec difficulté!
Et qu'il eût mieux valu, pour moi, pour mon estime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté, plus de vingt fois,
De rendre à Polidore un bien que je lui dois;

De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose.
Mais, hélas! c'en est fait, il n'est plus de saison;
Et ce bien, par la fraude, entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCENE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE, *à part, sans voir Albert.*

S'ÊTRE ainsi marié, sans qu'on en ait su rien!
Puisse cette action se terminer à bien!
Je ne sais qu'en attendre: et je crains fort du pere
Et la grande richesse et la juste colere....
(*Appercevant Albert.*)
Mais je l'apperçois seul.

ALBERT, *à part.*

Ciel! Polidore vient!

POLIDORE, *à part.*

Je tremble à l'aborder.

ALBERT, *à part.*

La crainte me retient.

POLIDORE, *à part.*

Par où lui débuter?

ALBERT, *à part.*

Quel sera mon langage?

POLIDORE, *à part.*

Son ame est toute émue.

ALBERT, *à part.*

Il change de visage.

POLIDORE, *à Albert.*

Je vois, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous savez déja qui m'amene en ces lieux.

ALBERT.

Hélas ! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte et de confusion !

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable !

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT.

Il faut être Chrétien !

POLIDORE.

Il est très-assuré !

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu ! grace, ô Seigneur Polidore !

POLIDORE.

Eh ! c'est moi qui de vous présentement l'implore !

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

(*Il se jette aux pieds de Polidore, qui se jette aussi aux siens.*)

POLIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure!

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure !

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté!

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité!

ALBERT.

Pardon, encore un coup!

POLIDORE.

Hélas! pardon, vous-même!

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême!

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché, de même, au dernier point!

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point!

POLIDORE.

Hélas! Seigneur Albert, je ne veux autre chose!

ALBERT.

Conservons mon honneur !

POLIDORE.

Eh! oui, je m'y dispose!

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez !
De tous ces intérêts je vous ferai le maître ;
Et je suis trop content, si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah ! quel homme de Dieu ! Quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prosperes !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embrassons-nous en freres !

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord !

(*Ils s'embrassent.*)

ALBERT.

J'en rends graces au Ciel !

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre.
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre ;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils....
Comme on vous voit puissant, et de bien et d'amis....

ALBERT, *l'interrompant.*

Eh ! que parlez-vous-là de faute et de Lucile ?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.

Je veux bien que mon fils y trempe grandement.
Même, si cela fait à votre allégement,
J'avoûrai qu'à lui seul en est toute la faute;
Que votre fille avoit une vertu trop haute,
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

ALBERT, *à part.*

O Dieu, quelle méprise, et qu'est-ce qu'il m'apprend!
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sais que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous-là, Seigneur Albert?

ALBERT.

A rien;
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.
(*Il rentre chez lui.*)

SCENE V.

SCENE V.

POLIDORE, *seul.*

JE lis dedans son ame, et vois ce qui le presse :
A quoi que sa raison l'eût déja disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout appaisé ;
L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de tems remette son esprit.
La douleur trop contrainte aisément se redouble....
Voici mon jeune fou, d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI.

VALERE, POLIDORE.

POLIDORE.

ENFIN, le beau mignon ! vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere, à tous momens ?
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles ?

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?
En quoi mériter tant le courroux paternel ?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible
D'accuser un enfant si sage et si paisible !
Las ! il vit comme un Saint, et dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison !
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit... ô la grande imposture !
Qu'il n'a considéré pere, ni parenté,
En vingt occasions .. horrible fausseté !
Que, de fraîche mémoire, un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant....
On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire !....
Ah ! chien ! que j'ai reçu du Ciel pour mon martyre !
Te croiras-tu toujours, et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage, avant mon trépas ?

(*Il s'en va.*)

SCENE VII.

VALERE, *seul.*

D'ou peut venir ce coup ? Mon ame embarrassée
Ne voit que Mascarille où jetter sa pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut user d'adresse, et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCENE VIII.

MASCARILLE, VALERE.

VALERE.

Mascarille, mon pere,
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la sait ?

VALERE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où, diantre, a-t-il pu la savoir ?

VALERE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir ;
Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux.
Il excuse ma faute, il approuve mes feux ;
Et je voudrois savoir qui peut être capable
D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçoi.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuse fortune ?

VALERE.

Bon! bon! tu voudrois bien ici m'en donner d'une !

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le Patron le sait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, sans te railler ?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte !

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste payement !

MASCARILLE.

Ah ! Monsieur, qu'est ceci ? Je défends la surprise !

VALERE.

C'est la fidélité que tu m'avois promise ?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué !
Traître ! de qui la langue, à causer trop habile,
D'un pere contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait !.... Il faut, sans discourir,
Que tu meures !

MASCARILLE.

Tout beau !... Mon ame, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à céler.
C'étoit un coup d'État, et vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçue !
De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits

Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et *voyent* mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALERE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes?

MASCARILLE.

Toujours serez-vous lors à tems pour me tuer....
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu sera pour les siens; et, content, dans la suite,
Vous me remercîrez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons... Mais Lucile...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

Alte; son pere sort.

SCENE IX.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT, *à part, sans voir Valere et Mascarille.*

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange,
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change;
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon....
(*A Valere, qu'il apperçoit.*)
Ah! Monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux!

ALBERT.

Comment! gendre, coquin? Tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur!

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà près de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, si-non qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête et civile:
Il falloit l'attaquer du côté du devoir;
Il falloit de son pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte!

MASCARILLE.

Quoi! Lucile n'est pas, sous des liens secrets,
A mon maître?

ALBERT.

Non, traître! et n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux!.... Et, s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrete?

ALBERT.

Et, s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras?

VALERE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon! voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet!... O les menteurs hardis!

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis!

VALERE, *à Albert.*

Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT, *à part.*

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire!

MASCARILLE.

Mais, venons à la preuve; et, sans nous quereller,
Faites sortir Lucile, et la laissez parler.

ALBERT.

Et si le démenti par elle vous en reste?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement;
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment
Si, de sa propre bouche, elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

(*Il va frapper à sa porte.*)

MASCARILLE, *bas, à Valere.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT, *appelant.*

Holà! Lucile, un mot!

VALERE, *bas, à Mascarille.*

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE X.

LUCILE, ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *à Albert.*

(*A Lucile.*)
SEIGNEUR Albert, au moins, silence.... Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre ame,
Et Monsieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux et confirme vos vœux;
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE, *à part.*

Bon! me voilà déja d'un beau titre honoré!

LUCILE, *à Valere.*

Sachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant, qu'aujourd'hui l'on publie?

VALERE.

Pardon, charmant objet ! un valet a parlé ;
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen ?

VALERE.

On sait tout, adorable Lucile !
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre ame.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense ;
Mais....

MASCARILLE, *à Lucile.*

Eh ! bien, oui, c'est moi ; le grand mal que voilà !

LUCILE, *à Valere*

Est-il une imposture égale à celle-là ?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagême ?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur, au défaut de mon cœur !
Et que mon pere, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye, avec mon hymen, qui me couvre de honte.
Quand tout contribûroit à votre passion,

Mon pere, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colere,
Mon inclination, les destins et mon pere,
Perdre même le jour, avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.
Allez; et si mon sexe avecque bienséance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi!

VALERE, *à Mascarille.*

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci!

MASCARILLE.

(*A Lucile.*)

Laissez-moi lui parler.... Eh! Madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée, et quel bourru transport
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?
Si Monsieur votre pere étoit homme farouche,
Passe; mais il permet que la raison le touche,
Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme,
Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'est ni caillou, ni bois.
Vous n'avez pas été, sans doute, la premiere,
Et vous ne serez pas, que je crois, la derniere.

LUCILE, *à Albert.*

Quoi ! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités ?

ALBERT.

Que veux-tu que je dise ? Une telle aventure
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE, *à Lucile.*

Madame, je vous jure
Que déja vous devriez avoir tout confessé !

LUCILE.

Et quoi donc confessé ?

MASCARILLE.

Quoi ? ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous ... La belle raillerie !

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie !
Entre ton maître et moi ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi ;
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vîte en perdre la mémoire.

LUCILE, *à Albert.*

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet!

(*Elle donne un soufflet à Mascarille, et se retire.*)

SCENE XI.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

JE crois qu'elle me vient de donner un soufflet ?

ALBERT.

Va, coquin ! scélérat ! sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son pere la loue !

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable, en cet instant,
M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant !

ALBERT.

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille !

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifîront ?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?

MASCARILLE.

Et Simon, le tailleur, jadis si recherché?

ALBERT.

Et la potence, mise au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui, dans peu, me vengeront de toi!

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole!

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE.

O l'obstiné vieillard!

ALBERT.

O le fourbe damnable!

Va, rends grace à mes ans qui me font incapable

De punir sur le champ l'affront que tu me fais ;
Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets !
(Il rentre chez lui.)

SCENE XII.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

HÉ bien, ce beau succès que tu devois produire ?...

MASCARILLE, *l'interrompant.*

J'entends, à demi-mot, ce que vous voulez dire.
Tout s'arme contre moi.... Pour moi, de tous côtés,
Je vois coups de bâtons et gibets apprêtés.
Aussi, pour être en paix, dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré !....
Adieu, Monsieur.

VALERE.

Non, non, ta fuite est superflue.
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue !

MASCARILLE.

Je ne saurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

VALERE.

Suis-moi, traître ! suis-moi ; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matiere à raillerie !
(Il s'en va.)

SCENE XIII.

MASCARILLE, *seul.*

MALHEUREUX Mascarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVENTURE est fâcheuse !

ASCAGNE.

Ah ! ma chere Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruine !
Cette affaire venue au point où la voilà,
N'est pas absolument pour en demeurer là :
Il faut qu'elle passe outre ; et Lucile, et Valere,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystere,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités,
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence !
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance :
C'est fait de sa tendresse ; et quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,

Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de bien et de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'est-là raisonner comme il faut;
Mais ces réflexions devoient venir plutôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumiere?
Il ne falloit pas être une grande sorciere
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui:
L'action le disoit; et dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guere une meilleure issue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? Mon trouble est sans pareil!
Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrace;
Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi.
Conseillez-moi, Frosine. Au point où je me voi,
Quel remede trouver? Dites, je vous en prie!

ASCAGNE.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie.
C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis
Que de rire, et de voir les termes où j'en suis!

FROSINE.

Ascagne, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et, pour vous en tirer, je ferois mon possible.
Mais que puis-je, après tout? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour!

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure ?

FROSINE.

Ah ! pour cela, toujours il est assez bonne heure :
La mort est un remede à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir !

FROSINE.

Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aille voir
(*Appercevant Eraste.*)
Là.... Mais, Éraste vient, qui pourroit nous distraire.
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire...
Allons, retirons-nous.

(*Elle s'en va, avec Ascagne.*)

SCENE II.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Encore rebuté ?

GROS-RENÉ.

Jamais Ambassadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,

Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :
« Va ! va, je fais état de lui comme de toi !
» Dis-lui qu'il se promene. » Et, sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage ;
Et Marinette aussi, d'un dégaigneux museau,
Lâchant un : « Laissez-nous, beau valet de carreau ! »
M'a planté là, comme elle ; et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre !

ÉRASTE.

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté !
Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse,
Sous tant de vraisemblance, est indigne d'excuse ;
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devoit être insensible au bonheur d'un rival ?
Tout autre n'eût pas fait même chose à ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?
Je n'ai point attendu de sermens de sa part ;
Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire :
Il cherche à s'excuser, et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu !
Loin d'assurer une ame, et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi, message, écrit, abord !
Ah ! sans doute, un amour a peu de violence
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense ;
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur,

Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur;
Et de quel prix doit être à présent à mon ame
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme?
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même!

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage!
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
Oh! qu'elles nous sont bien fieres par notre faute!
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siecle où nous sommes!

ÉRASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend;
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme:
A toutes je renonce, et crois, en bonne-foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi;
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,

Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal;
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mille ans: aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant; car goûtez bien, de grace,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts.
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras:
La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur: enfin, tout va sans savoir où;
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprete,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent:
C'est pourquoi le cousin Aristote, souvent,
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver si peu stable que l'onde.
Or, par comparaison; car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude.
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,

Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier:
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête, en forme de bourasque,
Qui veut compétiter par de certains.... propos,
Et lors un.. certain vent, qui par... de certains flots,
De.... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable....
Quand.... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE.

C'est fort bien raisonner!

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci!....
Mais je les vois, Monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme, au moins!

ÉRASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne!

SCENE III.

LUCILE, MARINETTE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE, *à Lucile.*

Je l'apperçois encor; mais ne vous rendez point!

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point!

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE, *à Lucile.*

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, et connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien!
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense,
M'a trop bien éclairci de votre indifférence;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles, sur-tout, aux généreux esprits.
Je l'avoûrai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres;
Et le ravissement où j'étois de mes fers,
Les auroit preférés à des sceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême,
Je vivois tout en vous; et, je l'avoûrai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé:

Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
Mon ame saignera long-tems de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien....
Mais enfin, il n'importe; et, puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramene,
C'est la derniere ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés!

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiere,
Monsieur, et m'épargner encor cette derniere.

ÉRASTE.

Eh! bien, Madame, eh! bien, ils seront satisfaits!
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais.
Puisque vous le voulez, que je perde la vie,
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie!

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole! eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain!

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir, après ce traitement indigne!

LUCILE.

LUCILE.

Soit ; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE.

Oui, oui, n'en parlons plùs ;
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate ! une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer....

(Tirant de sa poche le portrait de Lucile.)

Voici votre portrait.... Il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue ;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

(Il lui rend son portrait.)

GROS-RENÉ, *à part.*

Bon !

LUCILE, *à Eraste.*

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

(Elle lui rend son diamant.)

MARINETTE, *à part.*

Fort bien !

ÉRASTE, *à Lucile, en tirant de sa poche un bracelet qu'il avoit reçu d'elle, et le lui rendant.*

Il est à vous encor, ce bracelet.

LUCILE, *tirant aussi de sa poche un cachet qu'il lui avoit donné, et le lui rendant.*

Et cette agathe à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre de Lucile, et la lisant.*

« Vous m'aimez d'une amour extrême,
» Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci;
» Si je n'aime Éraste de même,
» Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi. »

LUCILE.

(*Après avoir lu.*)
Vous m'assuriez par-là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.
(*Il déchire la lettre.*)

LUCILE, *tirant aussi de sa poche une des lettres d'Eraste, et la lisant.*

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
» Et jusqu'à quand je souffrirai;
» Mais je sais, ô beauté charmante!
» Que toujours je vous aimerai. »

ÉRASTE.

(*Après avoir lu.*)
Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux;
Et la main, et la lettre, ont menti toutes deux.
(*Elle déchire la lettre.*)

GROS-RENÉ, *bas, à Eraste.*
Poussez!

ÉRASTE, *tirant une autre lettre de Lucile, et la déchirant.*

Elle est de vous? Suffit, même fortune.

MARINETTE, *bas, à Lucile.*
Ferme!

LUCILE, *tirant une autre lettre d'Eraste et la déchirant.*

J'aurois regret d'en épargner aucune!

GROS-RENÉ, *bas, à Eraste.*

N'ayez pas le dernier!

MARINETTE, *bas, à Lucile.*

Tenez bon, jusqu'au bout!

LUCILE, *tirant encore une lettre d'Eraste, et la déchirant.*

Enfin, voilà le reste!

ERASTE, *tirant la derniere des lettres de Lucile, et la déchirant aussi.*

Et, grace au Ciel! c'est tout.

Je sois exterminé, si je ne tiens parole!

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole!

ÉRASTE.

Adieu donc!

LUCILE.

Adieu donc!

MARINETTE, *bas, à Lucile.*

Voilà qui va des mieux!

GROS-RENÉ, *bas, a Eraste.*

Vous triomphez!

MARINETTE, *bas, à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, *bas, à Eraste.*

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE, *bas, à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, *bas, à Eraste.*

Que faut-il davantage ?

ÉRASTE.

Ah ! Lucile ! Lucile ! un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien !

LUCILE.

Éraste ! Éraste ! un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non, cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets !
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.
Mes plus ardens respects n'ont pu vous obliger :
Vous avez voulu rompre ; il n'y faut plus songer....
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre !

LUCILE.

Quand on aime les gens on les traite autrement ;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens on peut de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie ;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut, en effet,
Se résoudre à les perdre ... et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse !

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse !

LUCILE.

Non, votre cœur, Éraste, étoit mal enflammé!

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé!

LUCILE.

Eh! je crois que cela foiblement vous soucie!
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie.
Si je... Mais laissons là ces discours superflus:
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble?

ÉRASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui, vraiment.... Quoi! n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE.

Mais, cruelle! c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi ?.... Point du tout, c'est vous qui l'avez résolu !

ÉRASTE.

Moi ?.... Je vous ai cru là faire un plaisir extrême !

LUCILE.

Point : vous avez voulu vous contenter vous-même !

ÉRASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison ;
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon ?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien ; ma foiblesse est trop grande !
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande !

ÉRASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander !
Consentez-y, Madame ! Une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt demeurer immortelle.
Je le demande, enfin, me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

(*Elle rentre, avec Eraste.*)

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE, *à part.*

O LA lâche personne !

GROS-RENÉ, *à part.*

Ah ! le foible courage !

MARINETTE, *à part.*

J'en rougis de dépit !

GROS-RENÉ, *à part.*

J'en suis gonflé de rage !....

(*A Marinette.*)

Ne t'imagine pas que je me rende ainsi !

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi !

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colere !

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre ; et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse !... Ardez le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau !
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?
Moi, je te chercherois ? Ma foi ! l'on t'en fricasse
Des filles comme nous !

GROS-RENÉ.

Oui ! tu le prends par-là ?
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi! nous ferons mieux de quitter la grimace...
(*Lui présentant la main.*)
Touche; je te pardonne.

MARINETTE, *lui touchant la main.*

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu, qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René! X

Fin du quatrieme Acte.

X à la pièce en 2 Actes on ajoute.
Gros-René.
Allons chez le Notaire, & qu'un bon Mariage
S'il en est, soit le fruit de ce rapatriage.
Fin.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, *seul.*

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville,
» Je me veux introduire au logis de Lucile ;
» Va vîte, de ce pas, préparer pour tantôt,
» Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut. »
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre,
« Va vîtement chercher un licou pour te pendre. »
Venez-çà, mon Patron ; car dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le tems de vous pouvoir répondre ;
Mais je vous veux ici parler, et vous confondre.
Défendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile ?.... « Oui, Mascarille.... » Et que pensez-vous faire ?
« Une action d'amant qui veut se satisfaire ... »
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller, sans besoin, risquer ainsi sa peau....
« Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle ;
» Lucile est irritée... Eh ! bien, tant pis pour elle...

» Mais l'amour veut que j'aille appaiser son esprit... »
Mais l'amour est un sot, qui ne sait ce qu'il dit.
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie ?
« Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal?... »
Oui, vraiment, je le pense; et, sur-tout, ce rival.
« Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
» Nous irons bien armés; et si quelqu'un nous gronde,
» Nous nous chamaillerons... » Oui?... Voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement!
Moi! chamailler? bon Dieu! Suis-je un Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus? C'est fort mal me connoître!
Quand je viens à songer, moi, qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bierre,
Je suis scandalisé d'une étrange maniere!...
« Mais tu seras armé de pied en cap .. » Tant pis!
J'en serai moins léger à gagner le taillis;
Et, de plus, il n'est point d'armure si bien jointe
Où ne puisse glisser une vilaine pointe...
« Oh! tu seras ainsi tenu pour un poltron! »
Soit; pourvu que toujours je branle le menton.
A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de se battre.
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort, ni de blessure,
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure!

SCENE II.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux !
Le soleil semble s'être oublié dans les Cieux ;
Et, jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumiere,
Je vois rester encore une telle carriere,
Que je crois que jamais il ne l'achevera,
Et que de sa lenteur mon ame enragera !

MASCARILLE.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre
Pêcher vîte, à tâtons, quelque sinistre encombre !....
Vous voyez que Lucile, entiere en ses rebuts....

VALERE, *l'interrompant.*

Ne me fais point ici de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je sens de son courroux des gênes trop cruelles,
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.
C'est un point résolu !

MASCARILLE.

J'approuve ce transport ;
Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien !

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALERE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir;
(*Il tousse.*)
De moment en moment vous voyez le supplice.

VALERE.

Ce mal te passera; prends du jus de réglisse.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser;
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose!

SCENE III.

LA RAPIERE, VALERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE, *à Valere.*

MONSIEUR, de bonne part, je viens d'être informé
Qu'Éraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire, pour sa fille,
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE.

Moi?.... Je ne suis pour rien dans tout cet embarras.

Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras ?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville ?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif ! si le cœur leur en dit ?

VALERE.

Oh ! qu'ils ne seront pas si méchans qu'ils le disent !
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Éraste n'aura pas si bon marché de nous !

LA RAPIERE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous savez, de tout tems, que je suis un bon frere ?

VALERE.

Je vous suis obligé, Monsieur de La Rapiere !

LA RAPIERE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui, contre tous venant, sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE, *à Valere.*

Acceptez-les, Monsieur.

VALERE, *à La Rapiere.*

C'est trop de complaisance !

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eût pu nous assister,
Sans le triste accident qui nous vient de l'ôter.
Monsieur, le grand dommage, et l'homme de service !
Vous avez su le tour que lui fit la Justice ?
Il mourut en César, et, lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monsieur de La Rapiere, un homme de la sorte
Doit être regretté !.... Mais, quant à votre escorte,
Je vous rends graces.

LA RAPIERE.

Soit ; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

VALERE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande ;
Et par toute la ville aller présentement,
(*Montrant Mascarille.*)
Sans être accompagné que de lui seulement.
(*La Rapiere s'en va.*)

SCENE IV.

VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi ! Monsieur, vous voulez tenter Dieu !....
Quelle audace !
Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace ?
Combien de tous côtés....
(*Il regarde d'un côté dans l'éloignement.*)

VALERE.

Que regardes-tu là ?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.

Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue?
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer? Faquin!
Tu m'oses proposer un acte de coquin?
Sus, sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE.

Eh! Monsieur, mon cher maître, il est si doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois; et c'est pour si long-tems!

VALERE.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends....
(Appercevant Ascagne.)
Ascagne vient ici; laissons-le. Il faut attendre
Quel parti, de lui-même, il résoudra de prendre.
Cependant, avec moi viens prendre à la maison
Pour nous frotter.

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaison!...
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites
Qui veulent en tâter, puis font les chatemites!
(Il s'en va, avec Valere.)

SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvai-je point?
De grace ! comptez-moi bien tout, de point en point ?

FROSINE.

Vous en saurez assez le détail, laissez faire.
Ces sortes d'incidens ne sont, pour l'ordinaire,
Que redits trop de fois, de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la derniere grossesse
N'accoucha que de vous, et que lui, dessous main,
Ayant depuis long-tems concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetiere,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
Sa femme, en secret lors, se rendit son vrai sang,
Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils, mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votrè sort un mystere éclairci

Que votre feinte mere a caché jusqu'ici.
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin, cette visite où j'espérois si peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire a servi votre feu.
Cette Ignès vous relâche, et, par votre autre affaire,
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons, nous deux, votre pere informé:
Un billet de sa femme a le tout confirmé;
Et, poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore, après,
Nous avons ajusté si bien les intérêts,
Si doucement à lui déployé ces mysteres,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit, pas à pas, à l'accommodement,
Qu'autant que votre pere il montre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE.

Ah! Frosine, la joie où vous m'acheminez...
Eh! que ne dois-je point à vos soins fortunés!

FROSINE.

Au reste, le bon-homme est en humeur de rire,
Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCENE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE, *à Ascagne.*

APPROCHEZ-VOUS, ma fille, un tel nom m'est permis ;
Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait, qui, dans sa hardiesse,
Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse
Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux,
Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure....
(*Appercevant Valere.*)
Mais, le voici. Prenons plaisir de l'aventure....
Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obéir sera mon premier compliment !
(*Elle s'en va, avec Frosine.*)

SCENE VII.

VALERE, MASCARILLE, POLIDORE.

MASCARILLE, *à Valere.*

Les disgraces souvent sont du Ciel révélées!
J'ai songé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs cassés. Monsieur, un tel songe m'abat!

VALERE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valere, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te sera nécessaire.
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire!

MASCARILLE.

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger?
Pour moi, je le veux bien; mais, au moins, s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point!

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé!

VALERE, *à Polidore.*

Ce sentiment, mon pere,

Est d'un homme de cœur, et je vous en révere!
J'ai dû vous off.nser, et je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Eiaste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantôt redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face!
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort,
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALERE.

(*A Polidore.*)

Moi, le fuir? Dieu m'en garde!... Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Ascagne.

VALERE.

Ascagne?

POLIDORE.

Oui. Tu le vas voir paroître.

VALERE.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi?

POLIDORE.

Oui. c'est lui qui prétend avoir affaire à toi;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat, seul à seul, vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme! Il sait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux!

POLIDORE, *à Valere.*

Enfin ; d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable:
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort;
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises,
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALERE.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurci....

POLIDORE, *l'interrompant.*

Lucile épouse Eraste, et te condamne aussi;
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALERE.

Ah! c'est une impudence à me mettre en fureur!...
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur!

SCENE VIII.

ALBERT, LUCILE, ERASTE, POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT, *à Polidore.*

Hé bien, les combattans? On amene le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALERE.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer;
Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
Mais, c'est trop me pousser, ce respect est à bout!
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge!...
(*A Lucile.*)
Non pas que cet amour prétende encore à vous,
Tout son feu se résout en ardeur de courroux;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux,
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie!

LUCILE.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en saura venger....
Voici venir Ascagne ; il aura l'avantage
De vous faire changer bien vîte de langage,
Et sans beaucoup d'effort!

SCENE IX et derniere.

ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ERASTE, VALERE, MASCARILLE.

VALERE, *à Lucile.*

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
(*A Eraste.*)
Nous le satisferons.... Et vous, mon brave, aussi.

ERASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

VALERE.

C'est bien fait; la prudence est toujours de saison!...
Mais....

ERASTE, *l'interrompant.*

Il saura, pour tous, vous mettre à la raison.

VALERE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas. Tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne!

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra, dans peu, le lui faire savoir!

VALERE.

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous?

GROS-RENÉ.

Cela ne seroit pas honnête!

VALERE.

Se moque-t-on de moi?... Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs!... Enfin, voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait;
Et dans cette aventure, où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le Ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoit pour victoire facile,
De finir le destin du frere de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas;
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire

Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous.
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre, après sa perfidie,
Et les traits effrontés....

ASCAGNE, *l'interrompant.*

Ah ! souffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé.
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême;
Et j'en prends à témoin votre pere, lui-même.

POLIDORE, *à Valere.*

Oui, mon fils; c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui, par serment, ton ame est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée:
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement, qui trompe tant de gens;
Et, depuis peu, l'amour en a su faire un autre,
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre....

(*Valere, tout interdit de ce qu'il entend, regarde tout le monde, tour-a-tour.*)

Ne va point regarder à tout le monde aux yeux;
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La nuit reçut ta foi, sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
A semé parmi vous un si grand embarras.
Mais, puisqu'Ascagne ici fait place à Dorothée,

Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT, *à Valere.*

Et c'est-là justement ce combat singulier
Qui devoit envers nous réparer votre offense,
Et pour qui les Edits n'ont point fait de défense.

POLIDORE, *à Valere.*

Un tel événement rend tes esprits confus.
Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus ?

VALERE.

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre;
Et, si cette aventure a lieu de me surprendre,
La surprise me flatte, et je me sens saisir
De merveille, à-la-fois, d'amour et de plaisir....
(*A Ascagne.*)
Se peut-il que ces yeux ?...

ALBERT, *l'interrompant.*

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre; et, cependant,
Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALERE, *à Lucile.*

Vous, Lucile, pardon si mon ame abusée....

LUCILE, *l'interrompant.*

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons; ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,

Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de son Mascarille et de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien!
Qu'il l'épouse en repos; cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette!

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor; tel qu'il est on le prend;
On n'y va pas chercher tant de cérémonie;
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ.

Écoute: quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compere?

GROS-RENÉ.

Bien entendu, je veux une femme sévere,
Ou je ferai beau bruit!

MASCARILLE.

Eh! mon Dieu, tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras!
Ces gens avant l'hymen si fâcheux et critiques
Dégénerent souvent en maris pacifiques!

MARINETTE, *à Gros-René.*

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi;

Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

O la fine pratique!
Un mari confident!

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique!

ALBERT.

Pour la troisieme fois, allons-nous-en chez nous
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN.

Acte 2 Scene 4

Lucile Marinette

Lucile.

Quoi ! me traiter ainsi ? qui l'eût pu jamais croire
lors qu'a le rendre heureux je mets toute ma gloire
c'en est fait, aujourd'hui je pretends me venger :
Et si cette action a dequoi l'affliger :
C'est toute la douceur que mon coeur se propose
Le depit fait en moi cette Metamorphose
je veux cherir Valere apres tant de fierté
Et mes voeux maintenant tournent de son côté.

Marinette

La résolution Madame est assez prompte.

Lucile

<u>Un coeur ne peut rien &c.</u> jusqu'a la fin de la susdte
scene 5e du 2e acte pages 40. 41. 42.

a la fin de cette scène Marinette.

Vraiment n'ay point peur, & laissez faire a nous
j'ai pour le moins autant de colere que vous :
Et je serois plutot fille toute ma vie
Que mon gros traitre aussi me redonnât envie :
Il vient rotorons nous, laissons-le croyez moi
sans chercher des raisons de leur mauvaise foi.

Scene 2e les presen. Gros-rené.

ah ! Mde arretez, ecoutez-moi de grâce :
Mon Maître se desole, & ce n'est point grimace
Le billet que voici va vous dire pourquoi.....

Lucile

Vas, vas, je fais etat de lui comme de toi :
Qu'il me laisse tranquille. (elle sort)

Gros-René.

Et toi donc ma Princesse
a son Exemple aussi feras tu la tigresse ?

Marinette

allons laisse-nous la, beau valet de Carreau :
Penses-tu que l'on soit bien tenté de ta peau. (elle sort)